

James Hadley Chase

Miss Shumway jette un sort



folio
policier

James Hadley Chase

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

475, boulevard De Maisonneuve Est

Montréal (Québec) H2L 5C4

180

Miss Shumway jette un sort

Traduit de l'anglais par Anthony Page et Marcel Duhamel

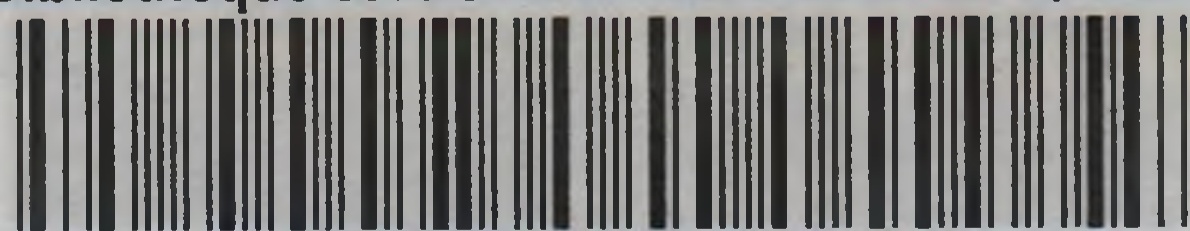
Chercher la femme n'est jamais simple. Surtout lorsqu'elle n'a pas vraiment disparu, ne se cache pas et possède un don très sûr pour rendre fous les hommes. Miss Shumway n'est pas n'importe qui, loin s'en faut ! Prestidigitatrice remarquable usant de ses talents pour alléger les pigeons de leurs grosses coupures, elle est aussi belle que vénale et n'a peur de rien. Aussi, lorsque deux arnaqueurs lui proposent l'affaire du siècle, elle n'hésite pas longtemps. Quitte à se retrouver possédée par la plus vieille des magies mexicaines. De celles qui permettent de faire parler les chiens ou de se dédoubler... Le journaliste Ross Millan, qui devait mettre la main sur elle pour assurer à son patron des unes fracassantes, n'est pas au bout de ses peines. A fortiori si d'autres fous furieux s'en mêlent...

Né à Londres en 1906 et mort en 1985, James Hadley Chase reste un monument au nom omniprésent dans la mémoire collective. On lui doit notamment *Eva*, *Pas d'orchidées pour Miss Blandish* et *La chair de l'orchidée*. Le succès phénoménal de ces romans a largement contribué au succès de la Série Noire, lancée en 1945 par les Éditions Gallimard.

Bibliothèque et Archives nationales du Québec



9 782070 342600



3 2002 5108 1089 6

ISBN 978-2-07-034260-0

A 34260



catégorie

F8

folio
policié

James Hadley Chase

Miss Shumway
jette un sort

*Traduit de l'anglais
par Anthony Page et Marcel Duhamel*

Gallimard

Titre original :

MISS SHUMWAY WAVES A WAND

© James Hadley Chase, 1947.

© Éditions Gallimard, 1948, pour la traduction française.

James Hadley Chase est le pseudonyme le plus connu du Britannique René Brabazon Raymond, né à Londres le 24 décembre 1906. Courtier en librairie à l'âge de dix-huit ans, consciencieux et ayant l'habitude de lire les ouvrages qu'il vendait, il note l'engouement du public anglais pour les récits de gangsters américains et s'intéresse aux œuvres de Steinbeck, Hemingway ainsi qu'à la nouvelle esthétique américaine *hard-boiled* illustrée par les ouvrages de Dashiell Hammett. Son premier roman, *Pas d'orchidées pour Miss Blandish*, paru en 1939 et écrit, dit la légende, en six week-ends à l'aide d'un dictionnaire d'argot américain, est très vite un best-seller. Ce titre, enrichi d'une suite en 1948, *La chair de l'orchidée*, deviendra l'un des fleurons de la Série Noire imaginée par Marcel Duhamel en 1945. Près de quatre-vingt-dix romans et un recueil de nouvelles suivront dont *Eva*, un autre grand classique destiné à marquer l'histoire du genre. James Hadley Chase est mort le 5 février 1985. Une quarantaine de films ont été adaptés de son œuvre caractérisée par le pessimisme de son univers, la qualité de ses intrigues et le refus du récit psychologique classique au profit d'une narration plus visuelle, privilégiant l'action comme étant encore le meilleur moyen de connaître l'âme des personnages.

CHAPITRE PREMIER

À peine installé au bar Manolo, je vis rappliquer Paul Juden, correspondant en chef de la *Central News Agency*. « Nom de Dieu », pensai-je en essayant de me planquer, mais il m'avait déjà repéré. Il me fonça dessus comme un troupeau de bisons qui a senti l'étable.

— Bonjour, ma vieille ! lui dis-je comme si j'étais ravi de le voir. Comment ça va ? Asseyez-vous et reposez vos méninges. Vous avez sûrement besoin de vous en jeter quelques-uns.

— Ne commencez pas à faire le malin, dit-il en appelant le garçon. Je vous ai cherché partout. Qu'est-ce que vous foutiez, nom d'un chien ? J'ai quelque chose pour vous, Millan.

Il n'avait pas besoin d'en dire plus. Quand le chef de la C.N.A. vous saute dessus dans un bistrot comme s'il venait d'avaler le tablier de la cuisinière avec sa soupe, ça ne veut pas dire qu'il est heureux de vous voir. Ça veut dire qu'il va vous faire marner.

— Quelque chose pour moi ? lui dis-je avec amertume. On raconte ça aux clébards avant de

leur donner une boulette. Le garçon s'amena et Juden commanda deux whiskies.

— Écoutez, P.J., repris-je, quand le garçon fut reparti, j'ai envie d'être tranquille, moi. Voilà six mois que je moisiss dans le désert mexicain pendant qu'une flopée de vautours attend de me becqueter les os. J'ai plus d'épines de cactus dans ma peau qu'un hérisson n'a de piquants. Quand je me mouche, il me sort du sable par les oreilles. Bon, je veux bien ne pas râler, mais il me faut du repos et je vous prie de croire que je vais m'en offrir.

Juden ne m'écoutait même pas. Il était en train de farfouiller dans un tas de télégrammes qu'il avait sortis de son portefeuille.

— Maddox a du boulot pour vous, Millan. J'ai reçu un câble de lui ce matin ; il y en a plus long qu'un roman-fleuve.

— Maddox ? (Je m'enfonçai un peu plus dans mon fauteuil.) Qui se soucie de Maddox ? C'est le pied-bot de la Marche du Temps. Dites-lui que je suis malade. Dites-lui que je suis introuvable. Dites-lui tout ce que vous voudrez mais soyez sympa, pour une fois.

Le garçon vint nous servir pendant que Juden triait son paquet de dépêches.

— À une phlébite carabinée ! lui souhaitai-je en levant mon verre et en descendant d'un seul coup les deux tiers de mon whisky.

— Voilà ! fit-il en m'agitant ses dépêches sous le nez. Ça m'a tout l'air d'une affaire pour vous.

Je lui rendis illico son paquet de trucs.

— Vous pouvez les garder, mon vieux, je ne suis pas acquéreur. Demain, de bonne heure, je prends le train de La Nouvelle-Orléans. J'ai besoin de tranquillité. J'en ai marre et archimarre de votre Mexique. Vous direz à Maddox de trouver une autre poire.

— Rien à faire ! Ça presse trop. Ne me faites pas perdre mon temps, Millan. Vous savez très bien qu'il faut y aller, alors à quoi bon toutes ces histoires ?

Il avait raison, bien entendu. Étais-je toujours un reporter, oui ou non ? Mais moi qui venais de me taper six mois à pister des bandits, par une température de lampe à souder, dans un pays où ils grouillent plus que des vers dans un macchabée, j'en avais ma claque de ce métier de nazes. Depuis que Zapata avait lancé la mode, tout Indien capable d'arborer une paire de bacchantes s'était fait bandit. J'avais eu un mal fou à les faire opérer avec assez de style pour que mes papiers sur eux commencent à intéresser le grand public américain. Et maintenant, c'était midi. D'ailleurs un de ces Dillinger à la mie de pain s'était mis en tête de me descendre. Je ne tenais pas à attendre que ça devienne contagieux.

Mais Maddox, c'était la croûte. Il fumerait si je lui faisais faux bond. Pas moyen de discuter avec cette nature exquise. Quand ils le voyaient s'amener dans la rue, les serpents à sonnettes changeaient de trottoir. C'est vous dire...

— De quoi s'agit-il ? Ne me demandez pas de lire tous ces câbles. Je veux bien apprendre le pire, mais doucement, à petites doses.

Juden s'en jeta une lampée. Ce gars-là pouvait se vanter de la tenir, la bonne planque ! Tout ce qu'il avait à faire, c'était d'ouvrir des enveloppes et de refiler les corvées aux copains.

— Eh bien, fit-il, l'histoire s'intitule : « Une Belle Blonde chez les Bandits » ou « Viens Chéri, sinon je te brûle ! »

— Je ne vous demande pas de faire de l'esprit, lui répondis-je avec fermeté. Je veux savoir la vérité sans fard. Si j'ai envie de rigoler, je prendrai Laurel et Hardy.

— Un nommé Hamish Shumway, poursuivait Juden, est venu trouver Maddox avant-hier. Il prétend que sa fille a disparu à Mexico. Il s'agirait d'un enlèvement.

— Et alors, qu'est-ce que je viens faire là-dedans ?

— Vous allez la trouver, tiens !...

— Elle est bien bonne ! Vous me préviendrez quand il faudra rire. Blague à part, de quoi je suis chargé au juste ?

— Assez de salades, Millan ! fit Juden, le faciès comme de la viande congelée. On vous demande de retrouver la même en question.

— Et il faut que je fouille le Mexique tout entier pour retrouver la trace d'une fille assez idiote pour s'y égarer ? dis-je lentement, ne pouvant en croire mes oreilles.

— On ne peut rien vous cacher. Et opérez comme bon vous semblera. Moi, je m'en balance du moment que vous nous la ramenez.

— Ah, vous vous en foutez ?

— Éperdument !

— Bon, répondis-je, en l’observant d’un air pensif... Mais, vous êtes sûr que vous ne préférez pas me couper la gorge tout de suite ? Ça vous épargnerait du temps et de l’argent.

— Oh ! n’exagérons rien ! Ce n’est pas à ce point-là. Écoutez, Millan, il faut avouer que depuis un certain temps vos papiers ont de quoi donner des nausées à un chien.

— Je n’y peux rien si votre chien a mal aux tripes !

— Assez plaisanté. Maddox tient à justifier vos notes de frais. C’est pourquoi il a monté cette combine. Ça va faire sensation : Pauvre vieux sans le sou vient solliciter l’aide du *New York Recorder* pour retrouver sa fille perdue. Que fait-on pour lui au *Recorder* ?

— On le balance dans la cage de l’ascenseur en lui disant d’aller sucrer ses fraises ailleurs, après lui avoir fauché ses chaussettes pour tricoter des mitaines à Maddox ! répondis-je sans hésiter.

Juden fronça les sourcils :

— Le *Recorder* lui dit : C’est bon, l’ancien, on va vous la retrouver ! Et de publier des manchettes formidables avec la photo de la petite. On y ajoute par la même occasion le portrait du vieillard pour bien montrer que ce n’est pas du bidon. « Belle blonde kidnappée par Bandits Mexicains. 25 000 dollars de récompense. Père de la Jeune Fille Brisé par la Douleur. *New York Recorder* finance recherches sur tout Continent américain ». Après ça vous ramenez la petite à New York où

Maddox la rend à son père au cours d'une réception officielle. Publicité immense pour le *Recorder*. C'est une idée formidable.

— Ça y est ! Le pauvre Maddox est enfin devenu dingo. Depuis un bon moment déjà ses rivets commençaient à prendre du jeu. Ça ne m'étonne pas. Comment sa pauvre femme a-t-elle pris la chose ? Cela a dû être un sale coup pour elle. Pour sa charmante fille aussi... celle qui a des taches de son et qui louche... À propos, est-ce qu'un des amis de cette belle enfant s'est enfin décidé à lui expliquer certaines choses en tête à tête ?

Juden finit son verre et alluma un cigare :

— Bref, Millan, voilà le boulot. Rigolez tant que vous voudrez, mais c'est comme ça et pas autrement. Maddox m'a prié de vous dire aussi que vous avez huit jours. En cas d'échec, il vous balance.

— Ah oui ? Eh bien, vous pouvez dire à cette espèce de bluffeur que s'il espère m'intimider, il se fout le doigt dans l'œil ! Il peut se le coller qu'importe, son torchon ! Je ne peux plus passer devant un journal sans que toute la rédaction, directeur en tête, vienne me supplier de leur vendre ma copie au poids de l'or. Ce culot ! Oser menacer de me sacquer, moi ! Laissez-moi rire ! Il ira loin pour trouver un cerveau comme le mien. D'ailleurs comment veut-il que je la retrouve, cette petite ?

— Ça ne doit pas être difficile, fit Juden en souriant : nous avons sa photo ; elle possède une grosse Cadillac vert bouteille ; elle est prestidigitatrice de profession et, ce qui ne gâche rien, mignonne à croquer. Son nom est Myra Shumway et

c'est ici, dans cette ville, qu'elle a été vue pour la dernière fois.

— Écoutez, P.J., dis-je sérieusement, il doit y avoir des centaines de New-Yorkaises qui ont trouvé le moyen de s'égarer. Pourquoi ne pas en retrouver une, n'importe laquelle ? Je veux rentrer à Broadway, moi.

— Rien à faire, Millan. Et tâchez de vous décider en vitesse. Cette histoire a paru ce matin à la une de la première édition.

— D'ac, dis-je avec lassitude, en sortant mon calepin : « Nom, Myra Shumway ; profession... Vous avez dit, je crois, qu'elle était... ?

— Prestidigitatrice, dit Juden avec un franc sourire, cette fois. Plutôt original, hein ? Elle faisait du music-hall avec son paternel jusqu'à ce qu'une querelle les ait séparés. Depuis elle opère toute seule dans les boîtes de nuit, à ce qu'il paraît. Selon son vieux elle est tout à fait à la hauteur.

— Il ne faut jamais croire ce que les parents disent de leurs enfants, répliquai-je d'un ton sec. (Je pris encore quelques notes. Puis, réempochant mon calepin :) Pourquoi croit-il qu'elle s'est fait kidnapper ?

— Est-ce que je sais, moi ? dit Juden en haussant les épaules. En tout cas, prenez garde, Millan : si par hasard les bandits ne l'ont pas enlevée, à vous de veiller à ce qu'ils l'enlèvent au plus tôt. Vous devez bien connaître quelques forbans qui seraient ravis de faire le coup moyennant finance ?

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? demandai-je en le regardant, éberlué.

— Il se peut qu'elle ait fait une fugue sans penser à prévenir son vieux. En tout cas on ne peut plus reculer. Si elle est encore en liberté, il faut la faire kidnapper au plus tôt, compris ? Je pense qu'il n'y a pas besoin de vous faire un dessin.

Je commençai à être inquiet.

— Écoutez, P.J., lui dis-je, si je vous croyais sérieux, j'aurais peur pour votre cerveau !

— Mon cerveau n'a absolument rien, répliqua-t-il d'un ton sec, mais votre situation sera bientôt dans les choux si vous ne faites pas dare-dare ce qu'on vous demande.

— Vous voulez dire, sérieusement, que si cette fille est en train de s'amuser, je dois payer quelques types pour la kidnapper ?

— Ni plus, ni moins. Ça ne doit pas être sorcier. Naturellement, nous paierons les frais.

— Vous ferez plus que ça ! Je veux des instructions écrites. Le rapt se paie cher, figurez-vous !

— Ne comptez pas sur des instructions écrites. Pensez plutôt à la prime de vingt-cinq sacs.

— Vous voulez dire que je pourrai la toucher ? (Cette histoire commençait enfin à m'intéresser.)

— Ça dépend si vous la réclamez, fit Juden en clignant de l'œil. Maddox ne compte sûrement pas vous la proposer, mais si vous y allez au culot, à la cérémonie officielle, il ne pourra pas se dégonfler.

Dire que j'avais toujours pris Juden pour la reine des enflures ! C'était un vrai pote.

— Je tâcherai de m'en souvenir, lui dis-je. On remet ça ?

— Merci. Les gosses sont sortis, ce soir. Il faut que je surveille la nurse.

Je me mis à rire. Ça ne me coûtait rien et, s'il se croyait drôle, ça ne faisait de tort à personne.

— Eh bien, dis-je, je m'en vais surveiller cette petite Shumway. Quel nom à coucher dehors ! Vous avez son portrait ?

Il ôta une photo de sa serviette et la lança sur la table :

— S'il y avait le feu dans la chambre de cette même, les pompiers mettraient au moins cinq heures à l'éteindre et il faudrait bien cinq extincteurs pour éteindre chaque pompier.

Je ramassai le cliché. Lorsque mon émotion s'apaisa, Juden s'était éclipsé.

CHAPITRE II

Avant d'aller plus loin, il faut que vous sachiez comment Myra Shumway fit la connaissance de Doc Ansell et de Sam Bogle. Comme je n'assistais pas personnellement à cette rencontre, je m'en vais vous conter l'histoire telle qu'elle me fut rapportée par la suite.

Doc Ansell et Sam Bogle se trouvaient chez Lorencillo. Le connaissez-vous, ce petit bistrot caché derrière des murs de pierre d'une épaisseur extraordinaire ? Le patio offre un bel échantillon du style vieux-mexicain. C'est du moins ce que m'apprend le guide touristique. Je ne sais pas ce que c'est au juste. Vous non plus, peut-être ? Alors, ne nous cassons pas la tête.

Au milieu du patio se dresse une fontaine en pierre gravée. Des tables et des bancs de fer sont disposés autour. Les feuilles des cyprès et des bananiers forment un toit qui empêche de voir le ciel. Dans des cages, le long de la véranda, des perroquets aux couleurs criardes vous dévisagent en jacassant. Quiconque arrive dans le pays pour la première fois est ravi par la couleur locale « ty-

piquement mexicaine ». Somme toute un endroit sympa.

Ces deux types, Doc Ansell et Sam Bogle, étaient donc assis là devant des demis de bière bien tiède quand Bogle, levant la tête, vit une blonde aux cheveux jaune d'œuf surgir brusquement de derrière un groupe de camelots indiens. Il eut juste le temps de la remarquer avant qu'elle se perde dans la foule.

— Sam ! fit Doc Ansell avec sévérité, combien de fois faut-il te répéter que les femmes sont une calamité !

— Des visions ! dit Sam en se levant pesamment pour mieux scruter la pénombre. V'là que j'ai des visions !

Doc Ansell posa couteau et fourchette. C'était un petit homme au visage desséché que surmontait une tignasse de cheveux blancs ébouriffés. « Attention à ton système glandulaire, dit-il, chaque chose à son heure et en son lieu.

— Toujours le même baratin, fit Bogle en écartant son assiette d'un geste dégoûté. Moi, je ne trouve jamais le temps de faire quoi que ce soit et d'ailleurs on ne reste jamais assez longtemps dans aucun de ces maudits bleds pour commencer seulement à le connaître. Résultat : j'ai des visions !

Bogle revint s'asseoir en réprimant d'un geste la protestation d'Ansell. Et de repartir de plus belle :

— Je commence à en avoir marre de ce sacré putain de pays ! Qu'est-ce qui nous empêche de

sauter dans le premier train et d'aller respirer l'air de Chicago ?

— Des raisons sérieuses, en ce qui te concerne, lui rappela doucement Ansell.

Bogle fronça les sourcils. C'était un grand costaud bâti en puissance et vêtu d'une salopette qui devait le gêner aux entournures. Ancien membre de la bande à « Petit Bernie », il était allé, la prohibition abolie, créer de nouveaux rackets à Chicago. Mais il n'avait pas assez d'étoffe pour dégotter la belle combine. Une nuit, au cours d'une bagarre, il avait amoché deux flics. Il avait fallu filer ; Bogle était descendu jusqu'au Mexique, où il se sentait à peu près en sécurité. Depuis six mois, il aidait Doc Ansell à vendre aux Indiens ses baumes et ses onguents de charlatan.

Ansell et Bogle formaient un couple mal assorti. Ils vivaient dans des mondes différents. Bogle rêvait d'une vie facile avec du fric et des gonzesses. Il trouvait le Mexique mortellement ennuyeux après l'animation de Chicago ; cette nourriture, cette poussière et cette chaleur lui étaient odieuses. Les beautés locales ne l'attiraient pas et, tant socialement que financièrement, la petite colonie mondaine de riches Anglaises et Américaines lui était inaccessible. Même le whisky était imbuvable. Il haïssait le Mexique presque autant que la police.

Ansell, par contre, était heureux partout. Pourvu qu'il trouvât des gens assez naïfs pour croire à l'efficacité de son remède, il était prêt à vivre n'importe où. Avant de connaître Bogle, il avait

souvent eu des ennuis avec sa clientèle et n'osait même pas retourner dans certaines localités. Mais, en compagnie de l'ancien garde du corps de « Petit Bernie », il ne craignait plus les malades irascibles ni même les bas-fonds des quartiers indigènes. Mis en présence de ces poings massifs et de ces petits yeux en vrille, les plus violents rouspéteurs se calmaient dans l'instant.

Depuis six mois, ils erraient donc de ville en ville, consacrant leurs matinées à remplir d'eau colorée des fioles mystérieuses qu'ils vendaient, l'après-midi, aux gens assez bêtes pour les écouter. Ansell était le cerveau et Bogle les muscles. C'était Bogle qui dépliait la petite tente et la plate-forme démontable. C'était Bogle qui alignait les fioles par rangées bien égales et qui battait le tambour pour attirer l'attention. Ce tambour, une idée à lui, leur avait déjà valu plus d'une fructueuse recette.

Ansell restait sous la tente, tirant sur sa vieille pipe, jusqu'à ce qu'il entendît le chuchotement rauque de son collègue : « Y a une bande de caves qui poireautent ! » Alors il surgissait majestueusement de la tente et procédait à l'envoûtement d'un auditoire médusé par son zèle fanatique.

Bogle exhibait ensuite des biceps impressionnants, résultat uniquement dû aux dragées « Viriline » du Dr Ansell, prix : trois dollars la boîte de cinquante. On pouvait enfin contempler l'image d'une femme squelettique, puis une autre image de cette même femme transformée en reine de beauté. Cette métamorphose, qui laissait les In-

diens émerveillés, avait été obtenue grâce aux dragées « Vénusine » du docteur Ansell, prix : deux dollars cinquante la boîte de vingt-cinq.

Ansell et Bogle préféraient le Lorencillo à tous les autres restaurants de la ville. On y voyait assez peu d'Américains et, après l'agitation du quartier central, ils allaient volontiers y passer une soirée tranquille.

— Voilà belle lurette que les bourres m'ont oublié, dit Bogle en remuant son verre. Un an, ça commence à faire. Et puis, l'État doit plus se frapper pour ces deux enfants de salaud. C'était pas du meurtre, ça, c'était de l'épuration !

— Ne fais pas l'imbécile, veux-tu, dit Ansell. Qu'est-ce qu'on irait faire là-bas, de toute façon ? Ce n'est pas à Chicago qu'on a besoin de mes dragées « Viriline ».

Bogle n'écoutait plus. Ses yeux exorbités ne quittaient plus la belle blonde qui venait de sortir du café pour regarder, du haut de la terrasse, le patio plein de monde.

— Oh ! dis donc, s'exclama-t-il en s'agrippant à la table. Non, mais regarde-moi ça !

— Elle est très belle, en effet, dit Ansell d'un ton dubitatif. Un peu trop belle pour toi, mon garçon. C'est le genre de femme qui commence par te caresser les tifs et finit par emporter ton scalp.

Il se remit à examiner cette forme mince, au visage décidé. « Ce qu'elle a de mieux, c'est son nez » se dit-il. Ses cheveux blonds, qui lui tombaient sur les épaules, avaient des reflets cuivrés

sous cet éclairage à l'acétylène. Elle portait un tailleur blanc et un corsage rouge foncé.

— La plus belle fille du monde et même pas accompagnée ! murmura Bogle de sa voix éraillée. On dirait celle qui pose pour les affiches de Palm Beach ! Va donc l'inviter, Doc, avant qu'elle se fasse emballer par un de ces foutus métèques !

Deux Espagnols, impeccablement habillés, commençaient en effet à reluquer la jeune fille. Depuis un moment déjà, ils se parlaient à voix basse ; brusquement l'un d'eux se leva. Et Bogle aussitôt de faire demi-tour.

— Minute, papillon ! grogna-t-il en dévisageant l'Espagnol. Les émotions, ça te réussit pas. Va garer tes fesses ailleurs ! C'est moi qui ai rencardé c'te fille ! Alors prière de t'abstenir, pas ?

L'Espagnol le regarda à son tour puis se rassit. Ansell, craignant des complications, se leva d'un air inquiet.

— Attention ! fit-il sévèrement. Ta tension va te jouer des tours.

— Je te jure que je casse tout dans cette salope-rie de bastringue si tu ne ramènes pas c'te gon-ze !

Ansell s'exécuta avec un certain embarras, conscient d'être le point de mire de tout le cabaret. La jeune fille, accoudée à la terrasse, avait un air plutôt accueillant. Le sourire dont elle le gratifia révéla de belles dents blanches. Ansell fut pris au dépourvu par son « bonjour » désinvolte.

— Mademoiselle, dit-il d'un ton cérémonieux, je me permets de vous demander si vous êtes at-

tendue ici ? Cet endroit ne convient guère à une jeune fille seule.

— Vous parlez comme les prospectus touristiques, fit-elle tristement ; mais depuis huit jours que je fréquente ce bistrot, il ne m'est encore rien arrivé. Ça doit être du chiqué, ce qu'ils racontent.

— Je voulais vous inviter à ma table en attendant votre rendez-vous.

— En attendant mon rendez-vous ? Et qu'est-ce qui vous fait croire, grand-père, que j'ai rendez-vous ? Vous ne me croyez pas capable de me défendre toute seule ?

Son rire chaud et contagieux, venu du fond de la gorge, avait quelque chose d'intrépide qui remua même le sang-froid de Doc Ansell. Il se sentit soudain gêné.

— Excusez-moi, dit-il d'une voix irritée, je vois que vous êtes très à la page. Il ne me reste plus qu'à vous saluer.

— Ne vous emballez donc pas ! Stanley et Livingstone ont bien fini par s'habituer l'un à l'autre. D'ailleurs, je parie que votre petit copain meurt d'envie de faire connaissance... à moins qu'il ne fasse cette bouille-là en permanence ?

Sur ce, elle descendit les quelques marches et alla tout droit vers Bogle. Résigné, Ansell la suivit en haussant les épaules. Quant à Bogle, il assistait ahuri à l'intermède. Elle parvint jusqu'à leur table sans qu'il cessât de la regarder bouche bée.

— Vous voulez peut-être du fil et une aiguille, dit-elle en posant sur la table des mains fines et bronzées et puis voyant ses yeux vitreux et enten-

dant son « hein » ahuri, elle s'installa, croisa les jambes, rabattit sa jupe sur un genou gainé de soie et lui jeta un regard pensif :

— Je vous demande ça, continua-t-elle, parce que vous ne vous êtes pas levé. Alors je suppose que vous avez dû perdre un bouton. Mais peut-être êtes-vous un adepte de l'école moderniste ? Oh ! et puis, tout compte fait, non. Vous ne faites illusion que de loin ! Plus près, pas moyen de se tromper ! Ça sent Chicago à plein nez ! Vous avez dû jouer du pétard pendant la belle époque, pas vrai ?

Bogle regardait Ansell d'un air éperdu. Celui-ci commençait à s'amuser.

— Tu l'as cherché, mon vieux, dit-il. C'était ton idée, après tout.

— Tiens, tiens ! Il a des idées, lui ? On ne le croirait pas à le voir, mais les apparences sont trompeuses de nos jours.

— Ah oui ! dit Ansell, décontenancé lui aussi.

— Je vous aurais plutôt pris pour un type sujet aux hernies, dit-elle en soutenant sans se démonter le regard de Bogle.

— Qu'est-ce qu'elle veut dire ? fit celui-ci d'un air anéanti.

— Je dois vous expliquer, dit-elle, que pendant son existence arboricole, au cours de l'époque miocène, l'homme, c'est-à-dire l'homme préhistorique, perdit sa queue et acquit une position verticale, en même temps qu'une propension aux hernies. J'étais simplement curieuse de savoir à quel stade vous en étiez.

— Ça va ! Ça va ! grogna Bogle, les yeux furieux. Des poules à la redresse, Chicago en est plein. Seulement, dès qu'on les coince, ça crie au viol.

— Les hommes ne me coincent que quand je le veux bien, monsieur... ?

— Sam Bogle, dit-il, toujours méfiant.

— Joli nom ! Votre mère était bien Mme Bogle ? Bogle battit des paupières.

— Ben évidemment, dit-il. Et alors ? Qui d'autre ça aurait pu être ?

— Simple confirmation. Il se produit parfois des choses si étranges...

— Dans mon cas, il est rien arrivé d'étrange, riposta Bogle hargneusement. Alors tâchez de pas fourrer des idées tordues dans le crâne des gens.

Elle rit, haussa les épaules et se tourna vers Ansell.

— Vous avez tort de me prendre au sérieux, coupa-t-elle d'une voix désarmante.

Puis, Ansell s'étant fait connaître :

— Tiens, un vrai toubib.

Elle parut impressionnée.

— Eh bien, docteur, je vous présente ma meilleure amie, Myra Shumway. Chère amie, voici M. Bogle.

— Complètement cinglée ! dit ce dernier en s'enfonçant lourdement sur sa chaise.

— Dites donc, Bogle, fit-elle sévèrement, ce n'est pas parce que je ne vous tombe pas dans les bras que vous devez vous conduire comme un pignouf. Vous feriez bien mieux de m'offrir quelque chose.

— Et que peut-on vous offrir ? demanda Ansell, un peu abasourdi.

— Je me laisserais bien tenter par un scotch.

Ansell fit signe au garçon.

— Maintenant qu'on se connaît, dit-il, vous pourriez peut-être nous dire ce que vous êtes venue faire dans ces parages ?

Le garçon vint prendre la commande. Il semblait connaître Myra, car ils échangèrent un sourire. Lorsqu'il fut parti, Myra ouvrit un étui d'argent et alluma une cigarette. Puis elle se pencha en arrière et se mit à les scruter pensivement.

— Ça vous intéresse ? dit-elle. Enfin, puisque j'accepte votre hospitalité, je peux bien vous dire mes petits secrets. Sachez donc que, jusqu'à hier, j'étais l'envoyée spéciale du *Chicago News*. On vient de me balancer comme une vieille chaussette. (Elle se tourna vers Bogle.) Est-ce que j'ai l'air d'une vieille chaussette ?

— Pas d'une chaussette, non, répondit lourdement Bogle.

Myra encaissa.

— Je suppose que je l'avais cherché, dit-elle à Ansell. Je menais d'une courte tête.

Bogle était content de lui.

— Moi aussi je peux être marrant, dit-il.

— Vous pouvez, acquiesça-t-elle, mais rien ne vous oblige à essayer.

— D'accord, d'accord, s'empressa de dire Bogle. On va pas se chamailler. Je les connais un peu, ces gars de la presse. C'est tous poison et compagnie dès qu'on les contrarie. Je me souviens d'un

journaloux auquel j'avais oublié de graisser la patte avec une caisse de scotch. Il se fout en rogne, et il publie ma tronche en première page de son canard. Ça m'a fichu dans un sacré merdier. (Bogle se gratta mélancoliquement la tête.) Bien sûr, je vous cause d'il y a longtemps, mais ces gars-là ne changent pas.

— C'est bien possible, approuva Myra. Mon patron élevait des vers à soie. Vous ne pouvez pas vous imaginer le nombre de filles qu'il draguait avec ce truc-là. Elles devaient s'imaginer que les vers allaient leur filer des bas, probablement, alors que, en fait, il s'agissait d'une version moderne du coup des estampes japonaises. Il a cessé de s'intéresser à moi le jour où je lui ai dit que j'étais allergique aux vers. Si ça se trouve, c'est pour ça qu'il m'a virée.

Le garçon revint avec les consommations. On trinqua.

— À un râtelier en or, proposa Myra. Ma petite vie n'intéresse pas des hommes comme vous. Dites-moi plutôt ce que vous faites dans l'existence.

— Je suis guérisseur, répondit Ansell en tripotant son verre d'un air méditatif. Cela fait des années que j'étudie les secrets des herbes médicinales. J'ai mis au point bon nombre de remèdes remarquables. Bogle me sert d'assistant.

— Hé ! mais c'est inouï ! dit-elle d'un air exagérément admiratif qui fit tiquer Ansell. Et quels sont ces remèdes magiques, sans indiscretion ?

— Eh bien, par exemple, mes dragées « Viriline », répondit-il en l'observant avec méfiance. (Son admiration lui paraissant sincère, il poursuivit :) Tenez, si vous aviez vu Bogle avant sa cure, vous lui auriez prédit une fin prochaine. Il était maigre, faible et considérablement déprimé.

Elle se retourna vers Bogle et l'examina attentivement :

— Il doit les prendre à la pelletée, vos dragées.

— Je pourrais vous citer aussi mes dragées « Vénusine », ajouta Ansell en se grattant le nez et en lançant un bref regard à Bogle. C'est à elles que de nombreuses femmes doivent leur bonheur.

— Du point de vue psychologique, sans doute ? fit Myra avec étonnement.

— Du point de vue... quoi ? demanda Bogle.

— Oui et non, répondit Ansell sans prêter attention à son collègue. Une belle ligne n'a jamais fait de tort à aucune femme. J'ai reçu d'un peu partout des attestations impressionnantes.

— Prenez-en donc une boîte, dit Bogle en se penchant vers elle. De la dynamite à deux dollars cinquante !

Ansell crut opportun d'intervenir :

— Voyons, Bogle, fit-il, ce que tu dis là n'a rien de flatteur pour miss Shumway dont la ligne est impeccable.

— Pas assez pour lui conserver sa place, faut croire ! répliqua Bogle avec grossièreté.

— Ça n'a pas de rapport. Oh ! je sais que la « Vénusine » embellirait mademoiselle cent pour

cent. Mais je crois comprendre qu'elle n'est pas mécontente.

— Rien à lui reprocher jusqu'à présent, répliqua sèchement Myra.

— Faut compter avec les impon..., dit Bogle. De nos jours, la plus belle femme du monde a vite fait de rester à la traîne si elle ne se tient pas dans le mouvement.

Il sortit une boîte de dragées et la jeta devant elle.

— Faut voir grand et penser grand, ma p'tite, comme le type qui a fait les pyramides. Faut suivre le progrès, se tenir à la page, et avec c'carburant-là, on est sûr d'être d'attaque. Ça vous donne confiance en vous, vous pigez ? Les autres sont à cent lieues derrière. Quand une fille a ce qu'il faut là où il faut, on cherche pas à savoir si elle a des pellicules. Avec ce produit, vous craignez plus personne. C'est pas un ver à soie qui vous fera perdre vot' boulot. Deux dollars seulement, mignonne, avec 25 % de rabais pour les billes sympathiques.

— Non merci, je n'en ai pas besoin.

— Vous croyez ça, parce que vous êtes encore jeune. Mais le jour où vous serez obligée de vous replâtrer la fraise et que votre chéri s'en apercevra, il mettra les voiles. À c'moment-là vous nous rechercherez, mais on ne sera plus dans les parages...

— Votre bonimenteur à haute pression commence à me taper sur le système, dit Myra, avec un regard vers Ansell.

Voyant de la colère dans ses yeux, Ansell s'interposa :

— Il ne faut pas ennuyer miss Shumway. Je sais que c'est dans son intérêt, mais tu vois que ça ne l'intéresse pas.

— Mais il les lui faut ! grommela Bogle. Plus tard, elle me remerciera, comme la bonne femme de Vera Cruz qu'a commencé par me cracher en pleine figure. Un mois plus tard, elle soufflait son gigolo à la plus belle vamp du Mexique.

— Je renonce, dit Myra.

Et, ouvrant son sac, elle donna deux dollars à Bogle. Celui-ci les prit avec empressement. C'était la première fois qu'il essayait de vendre, et ça n'avait pas mal rendu. Ansell lui-même eut l'air satisfait.

Myra promena son regard de l'un à l'autre.

— Je plains les pauvres Indiens, dit-elle. Qu'est-ce qu'ils ne doivent pas entendre !

— Je vous dis que vous nous remercierez, fit Bogle. Vous vous rappellerez notre rencontre comme le plus beau jour de votre vie.

On lui avait appris que l'acheteur doit toujours partir content.

— Si on laissait tomber ma ligne, pour changer ? Ça me gêne, figurez-vous.

Les yeux de Myra devinrent noirs, tout à coup. Elle prit vivement son verre et, ce faisant, fit tomber celui d'Ansell, inondant son pantalon de bière. Sans lui laisser le temps de faire un geste, elle lui prit son mouchoir dans son veston et se mit en devoir de l'essuyer. Elle semblait navrée.

— Je suis désolée, bégaya-t-elle. Je suis moins maladroite, d'ordinaire. J'ai bien peur d'avoir gâché votre complet.

Ansell lui reprit son mouchoir et acheva de s'essuyer tout seul.

— Ce sont des choses qui arrivent, dit-il. Ce ne sera rien.

Mais Myra avait déjà foncé sur Bogle et ses doigts habiles tâtèrent son veston.

— Non, vous n'en avez pas reçu, dit-elle. (Puis, à Ansell :) Il faut me pardonner.

— Naturellement, ce n'est rien, voyons !

Elle renifla ses doigts d'un air dégoûté :

— Je suis couverte de bière, fit-elle. Permettez que j'aie me laver les mains ?

Elle les quitta avec son plus beau sourire et s'en alla rapidement.

Bogle la regarda partir.

— Qu'est-ce que t'en penses, Doc ? demanda-t-il. À première vue, on l'aurait crue dessalée, et voilà qu'elle se laisse posséder comme la dernière de ces andouilles d'Indiennes.

Ansell demeura perplexe.

— Dieu sait, avoua-t-il franchement. En tout cas elle est beaucoup trop belle pour se balader toute seule. C'est ça qui me rend méfiant. Cette fille, elle est trop bien pour être vraie.

— J'ai pas l'impression que je vais me la faire, c'te même, fit Bogle. Elle a une langue comme une lame de rasoir. Je serais d'avis de les mettre avant qu'elle rapplique. Des comme ça, j'en ai déjà

connu. Une greluce qui ne veut pas d'un éleveur de vers à soie ne voudra sûrement pas de moi.

Ansell fit signe au garçon.

— Excellente idée, approuva-t-il. On n'a plus rien à faire ici et nous avons du boulot à finir... Mais dis donc, tu fais des progrès, toi ! Dans le temps, une fille de ce genre t'aurait fait voir du pays... (Il tendit la main vers son portefeuille.) Je suis certain qu'elle saura fort bien se débrouiller toute seule...

Soudain, il s'arrêta net et regarda Bogle avec effarement.

— Qu'est-ce qui te prend ? demanda ce dernier.

— Mon argent ! dit Ansell, en fouillant fiévreusement ses poches, tout mon argent a disparu !

— Disparu ? répéta bêtement Bogle ? Comment ça ?

Soudain ses yeux s'assombrirent, et il se mit à fouiller dans toutes ses poches. La somme donnée par Myra, en paiement de sa boîte de dragées, ainsi que cinq autres dollars, s'étaient volatilisés. Les deux compères se regardèrent hébétés.

— Un coup vieux comme le monde, dit Ansell tremblant de rage. On s'est laissé rouler comme des apprentis. Elle me renverse de la bière dessus, histoire de me faire les poches en m'essuyant, et elle en profite pour faire un doublé.

Bogle se leva en fureur, renversa sa chaise d'un coup de pied et se mit à hurler :

— Qu'est-ce qu'on attend pour aller dérrouiller cette morue ? gronda Bogle en repoussant sa chaise d'un coup de pied.

Le garçon s'amenait avec l'addition. Voyant la figure de Bogle toute boursouflée de rage, il eut un mouvement d'inquiétude :

— Qu'y a-t-il, señor ?

— Fous le camp ! grogna Bogle. On vient de nous piquer not' pognon !

— Mais la señorita est partie, señor ! C'est la première fois qu'elle opère sans donner au client le temps de régler sa note. Ce n'est pas correct du tout de sa part.

Bogle et Ansell se regardèrent.

— Que voulez-vous dire ? demanda ce dernier. Vous connaissez donc cette jeune personne ?

— Mais certainement, señor. Elle vient très souvent ici. Elle est très belle, comprenez-vous, et ses doigts sont d'une agilité rare.

— Et c'est comme ça qu'on soigne les clients dans cette boîte ! cria Bogle en serrant les poings.

En guise de réponse, le garçon haussa les épaules.

— Vous êtes allés la chercher, señor. On ne pouvait pas deviner que vous étiez des poires.

— Allons-nous-en, Bogle, dit Ansell. C'est bien fait pour nous.

— Et l'addition, señor ?

— Présentez-la à vot' blonde amie la prochaine fois qu'elle viendra, dit Bogle méchamment. Et dites-lui de ma part que je lui prendrai plus que son portefeuille, si jamais je tombe dessus. Je pourrais même la mettre en pièces détachées pour voir comment elle fonctionne.

— Et si elle ne revient pas, señor ?

L'air du garçon parut menaçant à Bogle.

— C'est pas de vot' faute à vous, je comprends ça, concéda-t-il d'un ton plus aimable. Vous avez sans doute une petite amie ?

— La plus belle Mexicaine qui existe, señor, dit le garçon en montrant ses dents blanches avec un sourire fier.

— Eh ben, elle le restera toujours si elle prend ces pilules-là, dit Bogle en lui offrant une boîte de « Vénusine ». Ça vaut deux dollars cinquante.

Le garçon examina la boîte.

— Elle l'a déjà essayé, dit-il d'un air dédaigneux. Ça lui a donné de l'urticaire.

— Et pis après ? dit Bogle en l'écartant d'une bourrade. Ça prouve qu'elle a eu une réaction. Pendant qu'elle soignait ses démangeaisons, elle vous faisait pas d'histoires.

Les deux amis traversèrent le patio et sortirent de l'établissement.

CHAPITRE III

En attendant de vous décrire ma rencontre avec Myra Shumway, je vais vous parler un peu de ses antécédents. Ça me permettra, ensuite, d'entrer directement dans le récit.

Myra avait menti à Doc Ansell en disant qu'elle était journaliste. Depuis cinq ans elle faisait la « piqueuse ». Si ce mot-là ne vous dit rien, tenez-vous au coin d'une rue avec un portefeuille bien garni. Au bout de quelques minutes il disparaîtra, à votre insu. Au bout de quelques heures seulement, vous vous apercevrez de votre perte.

Le père de Myra était prestidigitateur pour music-halls de bas étage. L'enfant traînait derrière lui. Lorsqu'elle eut quinze ans, il décida d'en faire son assistante. Elle avait le métier dans le sang. Tout le monde admira bientôt son doigté exceptionnel. Elle maniait les cartes comme personne. Elle vous enlevait la veste d'un bonhomme et la remettait sans qu'il s'en aperçoive et, pendant ce temps, ses fixe-chaussettes disparaissaient et réapparaissaient de même. Bref, elle était fortiche.

Un soir, à la sortie du théâtre, quelque chose se

passa qui influa sur son destin. On lui fit connaître un jeune représentant qui souhaitait lui être présenté. Venu en ville dans l'espoir d'y dénicher quelques nouveaux clients, il alla passer la soirée au théâtre. Ayant vu Myra, il l'attendit à la sortie des artistes, ébloui par ses charmes et fermement résolu à l'éblouir par sa galette. Le père Shumway encouragea sa fille à aller faire un bon souper. Myra avait oublié d'être bête, et si ce gaillard-là s'amusait à faire le zouave, il trouverait à qui parler.

Le jeune homme, un certain Joe Krumm, paraissait plutôt sympa. Cependant, dans ce restaurant de luxe où il eut soin de l'emmener, il commit une gaffe monumentale. Il lui montra, par vantardise, le contenu d'un portefeuille qui augmentait son tour de taille de plusieurs centimètres. Quand il eut l'imprudence d'ajouter que cette liasse n'était rien, comparée à ce qu'il avait en banque, elle s'amusa à la lui faucher, histoire de l'effrayer un peu. Elle n'avait jamais vu pareille somme ni essayé un tour de passe-passe si enfantin.

Au moment de l'addition, en découvrant la perte de son argent, Krumm faillit avoir une embolie. Le maître d'hôtel et deux garçons commençaient à leur tourner autour avec des airs inquiets, en voyant s'évanouir en fumée l'addition d'un coûteux souper. Les yeux des autres clients rivés sur eux, le pauvre Krumm était au comble de l'affolement. Le gérant, appelé par ses sous-ordres, prononça le mot de police. Alors Myra eut peur, mais elle n'eut pas le courage de sortir le portefeuille et

d'expliquer à tout le monde qu'il s'agissait d'une blague.

Il ne vint pas à l'esprit de Krumm qu'il s'était laissé entôler. Seul le garçon s'était approché de lui. Myra restait là avec des joues d'un rouge betterave, mais cet embarras même lui servait d'alibi. Krumm était trop ému pour se rendre compte qu'une prestidigitatrice était toute désignée pour faire un coup de ce genre. D'ailleurs l'idée d'imputer une chose pareille à une jolie fille comme elle ne lui serait pas venue à l'esprit.

C'est alors qu'un homme âgé, assis au fond de la salle, se leva et vint vers eux. Depuis qu'il avait vu Myra entrer dans le restaurant, ses yeux ne la quittaient plus. Il avait un faible pour les blondes jaunes d'œuf, et n'était pas homme à laisser passer une pareille occasion. Après quelques mots cassants pour les jeunes pouilleux réduits à resquiller leur repas, il sortit un gros portefeuille et régla l'addition en déplorant que de toutes jeunes filles soient les victimes de pareils procédés.

— J'ai ma voiture dehors, dit-il à Myra. Permettez-moi de vous reconduire, mademoiselle. Cet individu est indigne d'accompagner une jeune fille bien élevée.

Myra ne se rappela jamais comment elle parvint à quitter ce restaurant. Il fallut que la grosse roadster fût lancée à travers les rues silencieuses et que l'air frais de la nuit vînt lui fouetter le visage pour qu'elle se remît de son malaise.

L'homme âgé, un certain Daniel Webster, se présenta et s'enquit de son nom. Myra avait seize

ans à peine, mais elle connaissait déjà la musique. On ne fait pas de cabaret pendant un an sans savoir que les lettres A.B.C. sont toujours suivies de D. Elle sentait que M. Daniel Webster lui donnerait du fil à retordre. C'est pourquoi elle lui raconta que son nom était Rose Carraway et qu'elle était descendue au « Denville Hôtel ».

Comme cet établissement se trouvait dans le sens inverse de celui qu'ils suivaient, elle jugea que ses deux mensonges lui permettraient de percer les intentions du monsieur. S'il faisait demi-tour, c'est qu'elle l'aurait mal jugé : s'il continuait tout droit, elle saurait à quoi s'en tenir. Webster fonça tout droit.

Le jour où Hamish Shumway s'était avisé qu'il avait sur les bras une fille un peu trop belle, il comprit qu'elle aurait à se défendre durement dans un métier comme le leur, si elle voulait conserver sa beauté. C'est pourquoi il lui expliqua, de bonne heure, les principales embûches de la vie et les meilleurs moyens de s'en garer.

Elle se sentait capable de faire face aux avances d'un Daniel Webster. Celui-ci n'avait pas payé pour le seul plaisir de dédommager un restaurateur. Il entendait même rentrer dans ses frais au plus tôt. À peine sorti de la ville, il arrêta sa voiture sur un talus et commença à devenir galant. Myra, bien tranquille, était curieuse de mettre à l'épreuve l'enseignement paternel. Le vieux lui avait déconseillé de se servir de ses poings. C'est pourquoi, au moment même où Webster fonça sur elle, elle lui envoya sous le nez un bon coup sec du tranchant

de la main. Webster sentit mille aiguilles brûlantes s'enfoncer dans sa cervelle. Il faillit avaler les morceaux de son râtelier. Il en chialait. Pendant qu'il restait effondré comme un ballon dégonflé, Myra ouvrit la portière et se mit, sans trop d'émoi, à courir à travers champs. Lorsqu'elle s'arrêta, elle découvrit le portefeuille de Webster au bout de ses doigts. Elle l'avait pris machinalement. Impossible évidemment de le restituer. Daniel Webster ne comprendrait pas. Mieux valait ajouter cet argent à celui du malheureux Krumm, pensa-t-elle sur le long chemin du retour. Et dans le secret de sa chambre, Myra constata qu'elle avait fait une soirée de 475 dollars. Pas moyen de dormir après ça. Elle passa la nuit à réfléchir. Elle était encore en train de tirer des plans quand les premières lueurs d'un jour blafard commencèrent à filtrer à travers les persiennes.

Par un heureux hasard, elle devait quitter la ville ce jour-là. Ainsi, ni Krumm, ni Webster ne la retrouveraient. Elle cacha dans sa ceinture ses premiers gains d'entôleuse et plia bagage. Quelques heures plus tard elle était en route pour Springville, où son père avait un engagement.

Elle continua, pendant deux ans, à travailler avec lui sans jamais renoncer au larcin. C'était trop facile. Puis, un jour, elle fit ses malles et partit sans crier gare. Un mot laconique informa son père qu'il n'avait pas à s'en faire à son sujet, qu'elle ne se faisait, d'ailleurs, aucune illusion là-dessus. Qu'il s'inquiète plutôt de son propre avenir. Ses craintes seraient sûrement fondées.

Quant à Myra, ses plans étaient bien arrêtés. Son premier travail fut d'acheter une Cadillac d'occasion qui écorna à peine son magot de quinze cents dollars. Avec ça, elle fila vers le sud, laissant derrière elle les petites villes cafardeuses où elle avait trop longtemps moisi. Depuis le temps qu'elle avait envie de voir la Floride autrement qu'en photo, elle allait s'en payer.

Pendant deux ans, elle se balada. Entre deux promenades en voiture, elle faisait de temps à autre un numéro de cabaret. Les portefeuilles de ses amis de rencontre lui servaient de compte en banque.

Dès qu'elle était fauchée, elle délestait quelque pigeon de sa galette. Elle était d'une prudence parfaite. Jamais ses doigts habiles ne se laissaient surprendre. D'ailleurs, en règle générale, elle rendait les portefeuilles après avoir prélevé quelques coupures. Les propriétaires n'y voyaient que du feu. Rares étaient ceux qui avaient des soupçons après coup.

Elle avait poussé jusqu'au Mexique, en quête d'un décor nouveau. Le changement lui était nécessaire et Mexico avait ce qu'il fallait pour satisfaire ses caprices du moment. C'était une déracinée. Sa famille n'existait plus et sa Cadillac lui servait de foyer.

Elle sortit furtivement de chez Lorencillo par une porte de derrière. Il serait peut-être prudent d'aller faire un tour à Vera Cruz. Elle sauta dans la Cadillac, traversa le centre de la ville et vint s'arrêter dans une rue transversale, assez loin de

la brasserie. Le rétroviseur lui révéla qu'elle n'avait pas été suivie. Elle alluma une cigarette et se pencha en avant pour que la lumière du tableau éclaire ses mains et son sac. Puis elle sortit une liasse de billets. Elle compta 112 dollars.

— Pas mal travaillé, murmura-t-elle.

Elle répartit les billets en deux paquets égaux qu'elle glissa, l'un dans son sac, l'autre dans le haut de son bas. Au moment où je la repérai, elle était penchée sur une carte routière à grande échelle.

J'avais quitté le bar Manolo quelques minutes après Juden, avec l'idée de consulter la police. Si eux étaient sans nouvelles de cette Myra Shumway, je serais bien en peine de la retrouver.

En voyant une Cadillac verte arrêtée devant un immeuble, j'eus un brusque tressaillement. Ça tenait du sortilège. Je traversai la rue et m'approchai doucement de la bagnole.

Oui, c'était bien elle, avec ses cheveux blonds ! Pas la peine de chercher davantage. Myra Shumway se tenait là, devant mes yeux.

J'évitai, bien entendu, de lui sauter dessus comme un débutant. Je reculai même, pour réfléchir un peu : rien à tirer de cette fille tant qu'elle ne sera pas kidnappée, et la voici libre comme un oiseau dans l'air, loin de tous les bandits du monde ! Comment m'y prendre ? Bien sûr, je peux m'entendre avec elle. Mais dans ce cas, il faudra céder la moitié de la prime. Et entre nous, vingt-cinq billets perdent une bonne partie de leur attrait lorsqu'on les coupe en deux ! D'ailleurs, si elle a

marre de son vieux, comment la ramener à New York ?

Non, décidément, il fallait la rouler. Pas d'autre solution.

— Trouvez-vous que les chevaux de course doivent porter des canotiers, mademoiselle ? lui dis-je en m'accoudant sur la portière. Ou craignez-vous qu'ils les boulottent ?

Elle posa ses grands yeux sur moi, puis reprit l'examen de sa carte.

— Allez donc vous jeter dans un puits ! dit-elle d'un ton tranquille. Et si, par malheur, il n'y en a pas dans ces parages, n'importe qui vous aidera à en creuser un. Vous n'avez qu'à dire pour quoi c'est.

Cette réplique me déconcerta. Son maniement de la blague à froid n'augurait rien de bon. J'essayai une autre ouverture :

— Je voulais simplement vous demander de me laisser profiter de votre voiture.

— Ce n'est pas un autocar, mon vieux, dit-elle en me regardant de nouveau. Et je ne prends pas de passagers.

— Vous voulez dire des étrangers, sans doute ? Moi, je suis Ross Millan.

— Vous pourriez bien être une centrale électrique aux yeux du monde entier, pour moi vous ne seriez rien de plus qu'un plomb sauté.

Et elle se mit à regarder sa carte.

J'encaissai ce nouveau coup, fis le tour de la bagnole, ouvris la portière et m'installai à côté d'elle en disant :

— Ça fait du bien de soulager de temps en temps ses pieds.

— J'espère pour vous, dit-elle en se raidissant, que vous n'allez pas jouer les petits malins.

Cette fois, elle rangea sa carte avec une résolution tranquille.

— N'ayez crainte, mademoiselle. Je désire seulement profiter de votre voiture. J'en ai assez de Mexico. Et comme je suis un peu radin, je fais de l'auto-stop.

— Votre bavardage m'amuse, dit-elle, et son ton me semblait contraint. Mais si vous ne sortez pas de cette voiture, vous allez avoir une surprise désagréable.

En guise de réponse, je me mis bien à mon aise, tout en la surveillant. J'avais déjà eu affaire à ce genre de panthère. Il fallait s'en méfier.

— Avant de venir ici, j'étais athlète de music-hall. Un de mes numéros préférés consistait, justement, à porter une fille entre mes dents.

— Ah oui ? dit-elle, un peu impressionnée. Et vous avez laissé tomber ?

— À cause de la fille. Une vraie carafe. Elle m'énervait. Un soir j'ai cédé à l'envie de la mordre un bon coup. Je voulais pas la faire clamcer. Seulement, j'ai dû y aller un peu trop fort...

Cette fois elle demeura un moment perplexe, à se demander qui je pouvais bien être. Puis elle changea de tactique.

— Si vous ne partez pas, dit-elle, je me mettrai à hurler.

— C'est une idée. J'ai toujours eu envie de dé-

rouiller une belle blonde. Ce serait l'occasion rêvée.

Elle se pencha en avant et cogna sur le démarreur d'un geste furibond :

— J'espère que vous finirez en taule !

— Du calme, de la douceur, beauté, ajoutai-je, pendant qu'elle embrayait. Où va-t-on ? À Vera Cruz ?

— Pourquoi pas ? (Elle engagea la voiture sur une route sombre et poussiéreuse.) Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, bien entendu.

— J'irai bien n'importe où pour sortir de ce trou de malheur, répondis-je. Pas la peine de vous frapper, ma jolie. Sans mon idée de quitter Mexico et mon amour des voyages gratuits, je ne vous aurais pas embêtée. Aussitôt arrivé là-bas, je vous quitte, je le promets. Vous ne me verrez plus qu'en rêve.

— J'espère bien que vous me lâcherez ! Qu'est-ce que vous attendez ? Que je vous épouse ?

— Ça dépend de vous. Mais il ne faut pas trop compter sur moi pour vous faire la cour. À propos, mon amour, redites-moi un peu votre nom.

— Si vous oubliez ce que je vous dis, tant pis pour vous.

— Alors, faut-il dire : « Dis donc, toi » ou « dis donc, la même ? »

— Je ne perdrais pas de poids si vous ne disiez rien du tout, répondit-elle d'une voix indifférente. Ne vous fatiguez pas, je ferai comme si vous n'étiez pas là.

La montre du tableau de bord indiquait 23 h 15.

— Avant d'accepter vos conditions, répliquai-je

froidement, je voudrais savoir si vous comptez aller sans arrêt jusqu'à Vera Cruz ?

— Chalco est près d'ici ; je m'y arrêterai pour vous remettre à la police et pour me choisir un hôtel convenable.

— On pourrait aussi conduire chacun à son tour, suggérai-je prudemment. Ça nous permettrait d'arriver au petit jour à Orizaba. J'y connais un hôtel très chic où vous trouverez tout le confort du monde. Si le monde se borne au Mexique.

— J'aime mieux pas, dit-elle, d'un air pensif, ça ne me dirait rien de dormir avec vous au volant. Ça pourrait vous donner des idées.

— Évidemment, je vous fais peur, dis-je, en haussant les épaules.

— Me faire peur ! Elle est bien bonne. Je n'ai pas encore rencontré celui qui me ferait peur !

— Du vent, dis-je en ricanant. Vous avez dû lire ça quelque part. Et maintenant, faites dodo, ma mignonne, et laissez-moi manipuler votre berceau.

Elle hésita, puis arrêta la voiture en me regardant fixement. Enfin, elle eut un sourire. Quelle fille ! Elle valait largement ses 25 000 dollars. On aurait fouillé le continent sans en trouver une qui lui arrive à la cheville. J'ai un faible pour les blondes. Elles ont beau être capiteuses, ça me repose les yeux. C'est mon unique distraction.

— Écoutez bien, mon petit père, dit-elle. Au moindre geste un tantinet suspect, je vous fais passer le goût du pain. Vous ne pourrez pas vous plaindre que je ne vous avais pas prévenu, conclut-elle en descendant de voiture.

Je me glissai derrière le volant, tandis qu'elle allait s'asseoir sur la banquette arrière, me laissant seul à l'avant.

— On dort mieux ici, dit-elle lorsque nous eûmes changé de place. Et puis ça me permet d'avoir une clé anglaise sous la main. Si jamais vous vous amusez à quitter la route nationale, je l'étreigne sur votre crâne. Et il n'y aura pas de lettre d'avertissement.

— À vous entendre parler, on ne croirait pas que vous êtes sentimentale. Mais sérieusement, mon ange, vous pourriez me confier votre vie ?

— Faudrait d'abord que je change ma ceinture contre une camisole de force.

Elle dut s'endormir rapidement. Je lançai la voiture à toute vitesse à travers la nuit. C'était une belle bagnole qui dévorait les kilomètres. Je pensais que la blonde allait me relever au bout d'une heure ou deux, mais elle oublia de se réveiller. Elle devait être exténuée. Il fallut les premiers pavés d'Orizaba pour la remettre d'aplomb. Tout d'un coup, elle dit :

— Ça alors ! il fait jour. J'ai dû dormir pendant tout ce temps.

— Et même ronfler ! répondis-je en entrant dans la rue principale.

— Je ne ronfle pas, moi, dit-elle froidement. Je l'entendais chercher dans son sac l'inévitable poudrier.

— Dans ce cas-là, il y a eu une autre passagère. J'arrêtai la voiture devant un petit hôtel en pierre rose.

— Faut pas vous gêner avec moi, ajoutai-je, ces bruits-là me donnent la nostalgie.

— Comment ça ?

— J'ai été élevé à la campagne ! dis-je, en me retournant vers elle. Attendez donc un petit instant. Voulez-vous une chambre, ou simplement un bain suivi d'un petit déjeuner ?

— Pas de chambre, dit-elle avec fermeté.

Lorsque j'eus fait lever le gérant de l'hôtel, il me vint soudain à l'esprit que c'était idiot de la laisser là-bas, seule dans la voiture. Crainte inutile. Elle m'attendait tranquillement.

— Et voici le programme, l'informai-je en lui ouvrant la portière. D'abord, un bon bain, suivi d'un breakfast copieux. On nous servira sur la véranda des œufs, des fruits et du café. Ça vous va ?

— Ça me va même très bien, dit-elle en sortant de la Cadillac et en souriant aimablement pour la première fois.

Elle commençait à se civiliser. Elle n'était peut-être pas si inaccessible, après tout...

— Alors à tout de suite, lui dis-je. On déjeune d'ici une demi-heure. Nous pourrons nous raconter nos petits secrets.

— J'ai un faible pour ma propre société, dit-elle en secouant la tête. Je vous ai emmené comme convenu et maintenant je vous quitte.

— Pas d'histoire, répondis-je en lui prenant le bras et en l'escortant de force vers l'hôtel. Qui réglera mon addition, tout à l'heure, si vous me posez un lapin ?

CHAPITRE IV

Orizaba n'est pas si mal, pour une ville mexicaine. En y allant de Mexico, on descend deux mille mètres en moins de cent kilomètres. C'est dire que l'air y est plus épais et la chaleur beaucoup plus féroce.

Assis sur la véranda qui donnait sur la place publique où des soldats indiens mal fagotés nous regardaient avec des yeux inexpressifs, je commençais à me sentir en pleine forme. Le bain avait été parfait et j'étais ravi de déjeuner dehors.

De l'autre côté de la place, sur le marché aux fleurs, des Indiennes étaient déjà occupées à arroser, à trier et à attacher des fleurs de toutes sortes. Un lourd parfum parvenait jusqu'à nous.

— Je suis content qu'on soit venus ici, dis-je. Je sens que c'est le début d'une magnifique amitié.

Myra était étendue sur deux chaises, ses yeux fermés à cause du soleil. Elle avait changé son tailleur pour une robe de lin qui épousait parfaitement ses formes. On eût dit un vêtement peint sur elle.

— On se quitte à Vera Cruz, dit-elle sans grande conviction.

— Pourquoi aller si loin ? On n'a qu'à rester ici. Vous me conterez des histoires tous les soirs et si, par hasard, je m'ennuie, vous danserez pour me faire plaisir.

— Ça serait charmant pour vous, fit-elle en s'étirant, mais je n'y vois aucun avenir pour moi.

— Vous ne sortez donc jamais de cette peau de crocodile ?

Elle ouvrit les yeux et acheva sa tasse.

— Non, elle est épaisse et sans craquelure. Je ne la quitte jamais.

Elle reprit du café en regardant les montagnes qui semblaient étreindre la ville.

— C'est bien dommage ! fis-je en cherchant une cigarette.

J'avais déjà grillé ma dernière Chesterfield et ne pus que guigner les siennes.

— Vous ne devez pas vous amuser souvent ?

— Pas le temps, dit-elle en me tendant une cigarette. Je suis trop ambitieuse pour ça.

— Vous l'êtes sûrement, mais il ne faut pas exagérer. Limitez-vous. À propos, j'ai encore oublié votre nom...

— Myra Shumway, dit-elle en riant.

Cette confirmation était inutile, mais j'étais heureux de l'obtenir, maintenant que nous commençons à être amis.

— Quel joli nom ! repris-je.

Une petite équipe de manœuvres mexicains traversait la place délabrée. Ils allèrent s'adosser au mur d'une maison en face. Deux d'entre eux sor-

tirent des guitares et se mirent à jouer en sourdine.

— Comme c'est gentil, dit Myra. Vont-ils chanter aussi ?

— Si vous le leur demandez, oui ; et si vous leur donnez de l'argent, ils sont capables de tout.

Pendant que je parlais, un gros camion déboucha soudain sur la place et roula lourdement devant nous. Puis deux types, debout à l'arrière en sautèrent brusquement. Il s'agissait d'un petit tout desséché, accompagné d'un gros costaud. Myra se leva, puis se rassit.

— Qu'est-ce qui vous a mordu ? demandai-je en voyant approcher les inconnus. Nous allons avoir de la compagnie. Des Américains, si je ne me trompe.

— Vous devez être détective, avec un flair comme ça, dit-elle d'un ton aigre qui me surprit.

— Vous les connaissez ? demandai-je sans comprendre pourquoi ses traits s'étaient durcis tout à coup. Elle avait un de ces regards glacés, quand elle était de mauvaise humeur...

— Mes meilleurs amis, dit-elle amèrement. Des gens délicieux.

Les deux hommes vinrent droit sur nous avec une hostilité silencieuse.

— Bonjour, dit Myra. Je me demandais justement ce qui vous était arrivé ?

— Comme c'est gentil ! dit le gros en parlant entre les dents.

— Je vous présente M. Ross Millan, dit-elle en faisant un geste dans ma direction. Voici le

Dr Ansell. Le monsieur mal lavé s'appelle M. Bogle.

— Asseyez-vous, messieurs, dis-je aimablement. Puis-je vous offrir un œuf ? (Je ne pigeais pas pourquoi ils avaient des bouilles de catastrophe.)

— C'est pas des œufs qu'on vous demande, dit Bogle d'un ton sinistre.

— Préférez-vous à boire, M. Bogle ? dit Myra en souriant.

— Une puissante personnalité, n'est-ce pas ? interrompis-je en regardant Myra.

— Il mange du porridge tous les matins ! dit Myra en haussant les épaules. Vous savez l'effet inouï que ça produit sur certaines natures.

— C'est peut-être ça qu'il lui faut maintenant. Seulement il n'ose pas le demander.

Bogle parut aspirer tout l'air des alentours. Puis il se rapprocha de Myra.

— Asseyez-vous pour l'amour de Dieu, dit Myra. J'en ai assez de lever la tête pour voir votre bobine.

— Tu n'oseras plus regarder la tienne, si tu n'alignes pas mon pognon !

— Un coup de soleil ? dit Myra en regardant Ansell.

Celui-ci se pinça les lèvres.

— Ce n'est pas à nous qu'on peut apprendre à faire du boniment, dit-il sèchement. Il nous faut notre argent, ma petite.

Sans savoir de quoi il s'agissait, il me semblait que deux hommes contre une femme avaient la partie trop belle.

— Écoutez, vous deux, leur dis-je en écartant ma chaise de la table. Soyez polis ou foutez le camp.

— T'entends cet abruti, dit Bogle, en s'approchant de moi, s'il ne ferme pas sa grande gueule, je l'assommerai avec son propre bras quand je le lui aurai arraché. (Il serra des poings énormes et avança une tête menaçante.)

— Vous ne pourriez pas m'assommer avec quelque chose d'autre ? demandai-je sans broncher, avec mon plus beau sourire. Le gérant de l'hôtel vous prêtera bien un outil quelconque. Moi, je veux garder mon bras.

Il allait cogner quand Ansell l'arrêta.

— Pas si vite, Sam, dit ce dernier, il est bien possible que monsieur ignore ce qui s'est passé.

— Tu veux dire que c'est un pigeon, lui aussi ? dit Bogle en me regardant avec méfiance.

— Pourquoi pas ? On l'a bien été, nous. Ce garçon me paraît très correct.

Je le remerciai :

— Je ne sais pas de quoi il s'agit, mais si je puis vous être utile, vous pouvez compter sur moi.

Puis à Myra, qui n'en perdait pas une :

— Vous connaissez ces messieurs ?

— Nous nous sommes connus dans un bistrot juste assez longtemps pour dire bonjour et bonsoir.

— Ouais, dit Bogle, et not' fric nous a dit bonsoir en même temps. (Il avait beau être costaud, je ne pouvais pas laisser passer ça.)

— Vous osez insinuer que cette jeune fille est une voleuse ? lui dis-je d'un ton furieux.

J'eus à peine le temps de me lever. Bogle me coinça comme une montagne mouvante.

— Parfaitement, dit-il en montrant des dents jaunies par le tabac, ça t'intéresse ?

Réflexion faite, c'était en restant intact que je pouvais être le plus utile à Myra. À quoi ça rimerait de taper sur un type deux fois plus grand que moi ? J'ai toujours eu un préjugé contre ce genre de bagarre.

— Ça va, ça va ! lui dis-je. Qu'est-ce que je tiens comme crampe !

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Bogle en me voyant allonger la jambe et piétiner sur place.

— C'est un sale truc, mon vieux. (Puis à Myra :) Ça vous arrive aussi ?

— Ouais, toutes les fois que je m'habille en rose. Cette couleur-là me rend malade.

Bogle avait, sans doute, des ennuis avec sa tension. Il lança son chapeau par terre et se mit à malmener un adversaire imaginaire.

— Doucement, Bogle ! dit Ansell. Ça ne sert à rien de s'emballer.

— Mon fric, je veux mon fric ! hurla Bogle en bottant son chapeau. J'en ai marre de ce baratin. Quand j'aurai fini avec cette fille, elle sera tout juste bonne à jeter aux vautours.

Ansell rapprocha une chaise :

— Nous n'avons pas de preuve certaine que Miss Shumway ait dérobé notre argent.

Je regardai Myra. Puis je compris. C'était bien elle qui l'avait subtilisé. Sale histoire. Et qui pourrait bien devenir encore plus moche si ces deux

zèbres continuaient à s'énerver. Malgré moi, j'éprouvai de l'admiration pour Myra. Elle avait un culot du tonnerre.

— Des preuves ! grommela Bogle, je me charge d'en trouver, des preuves, même s'il faut retourner cette fille à l'envers !

— De quoi ? dit Myra brusquement, qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

Bogle, lui, avait l'air de prier, mais les paroles qui sortaient de sa bouche avaient peu de rapport avec la piété.

— Nous avons des raisons de croire que vous nous avez volés, dit Ansell, les yeux rivés sur Myra. Nous avons un peu d'argent sur nous et, aussitôt après votre départ, nous en avons constaté la disparition. À vous de démontrer votre innocence.

— Encore une idée à vous, sans doute ? lança rageusement Myra à Bogle. Un ciboulot comme le vôtre ne sert pas à penser, mon vieux. Vous devriez m'en faire cadeau. Ça ferait un fameux presse-papier.

— Toi, arrête tes salades ! hurla Bogle en l'interrompant. Si tu ne rends pas mon argent, je te secoue jusqu'à ce que tu le craches ! Et si cette tête de lard y met son grain de sel, il faudra laver ce mur à grande eau pour récupérer ce qui restera de lui !

Certains blasés en quête de sensations eussent peut-être envisagé avec plaisir cette façon de passer une matinée. Personnellement, ça ne m'enchantait pas du tout d'être mis en bouillie.

— Myra, dis-je avec fermeté, veuillez rendre leur argent à ces messieurs. Expliquez-leur que c'était une plaisanterie. Ils en riront autant que nous.

Myra hésita un instant, puis elle sortit une liasse du haut de son bas et la lança sur la table.

— Le voilà ! dit-elle avec colère, qu'ils s'achètent du vitriol avec et qu'ils en crèvent !

Ansell ramassa l'argent et le vérifia. Il remit sept dollars à Bogle et rangea le reste dans son portefeuille. Bogle aspira profondément.

— Et maintenant, ma fille, dit-il, je vais te dérouiller. Quand tu auras fini de rebondir contre ce mur !...

— Ne soyez pas si primitif, Bogle, dit Ansell, il ne faut jamais frapper une femme.

— Du moins en public, ajoutai-je.

— Eh bien, laissez-moi l'emmener dans un endroit tranquille.

— Mais non, mais non, dit Ansell. (Son argent récupéré, il envisageait les choses beaucoup plus calmement.)

— Et maintenant, mademoiselle, dit-il à Myra, j'ai à vous parler. Vous nous avez joué un beau tour. Je déplore votre moralité, tout en reconnaissant votre talent. Il est considérable.

Myra boudait.

— Va pleurer ailleurs, eh vieille chouette, dit-elle, en lui tournant le dos.

Ansell sembla désolé.

— Dommage, murmura-t-il. Et qui êtes-vous, monsieur ? dit-il en interceptant mon regard.

— Ross Millan, du *New York Recorder*.

— Ah ! du *New York Recorder*, un de nos plus grands quotidiens. Ravi de vous connaître, monsieur Millan, et navré que notre rencontre ait lieu en de telles circonstances.

— Ne vous en faites pas pour si peu, Miss Shumway a une conception de l'humour très évoluée. Je suis certain que vous saurez l'apprécier.

— On n'va tout de même pas la laisser partir comme ça ? objecta Bogle.

Myra se retourna sur lui.

— Partez vous-même ! C'est au zoo que vous devriez vous exhiber ! Vous devriez monter un numéro avec ce vieux spectre !

— T'entends ça ? dit Bogle, tout boursoufflé de rage.

— Un instant, s'il te plaît, dit Ansell, en l'empêchant de se lever. Tout ce raffut ne nous avancera à rien. Écoutez, mademoiselle, je pourrais très bien vous faire coffrer. Pourtant une autre solution se présente. Je veux dire que nous pourrions collaborer.

— Comment ça ?

— Vous avez des doigts très lestes. Vous savez sans doute les employer autrement qu'à fouiller des poches.

— Et alors ? dit Myra avec méfiance.

— Ma petite fille, de deux choses l'une : ou nous oublions nos différends dans un but d'entraide mutuelle, ou je me verrai dans l'obligation de vous livrer à la police. À ce moment-là, je me débrouillerai tout seul avec Bogle.

— C'est déjà tout un programme, dit Myra en regardant Bogle avec mépris. Faut pas être dégoûté pour traîner avec soi cette citrouille.

Bogle ferma les yeux. Il ne tenait plus en place.

— Tu perds rien pour attendre, dit-il d'une voix étranglée.

— Ça suffit, Bogle, dit son ami sévèrement. Ne nous écartons pas du sujet.

Puis, à Myra :

— Veuillez ne pas l'exaspérer. Voulez-vous, oui ou non, être raisonnable ?

— Pourquoi pas ?

Ses yeux eurent une lueur malicieuse.

— Vous voulez savoir ce que je sais faire ? Eh bien, si ce brave Samuel veut bien me donner un coup de main. (Elle se pencha vers lui et se mit à lui retirer un rouleau de ruban rose de l'oreille gauche. Elle eut le temps d'en sortir plusieurs mètres avant que Bogle s'éloignât, horrifié.)

— Ma chère, ma chère, dis-je à ce dernier, qui l'eût cru !

— C'est sorti de moi, ça ? murmura Bogle.

— Et moi qui lui croyais une tête vide, dit Myra tristement. Puis à Bogle : il fallait le dire qu'elle vous servait de placard ! Je n'ose pas ôter la sciure, de crainte que tout tombe en morceaux, mais je puis au moins vous débarrasser de ceci, conclut-elle en lui retirant une grosse bille de l'autre oreille.

Bogle frémit, se leva d'un bond et se mit à fouiller dans ses oreilles.

— Ne t'effraie pas, dit Ansell, ce n'était qu'un tour de passe-passe. Mademoiselle est magicienne. Puis à Myra : vous êtes très forte.

— L'enfance de l'art, dit Myra en haussant les épaules. Si j'avais mon attirail ici, je vous ferais voir quelque chose de bien.

Bogle se rassit.

— Vous devriez faire un tour, vous deux, proposai-je à Myra. Vous en mourez d'envie, allez. Ce Bogle a une bonne bouille. Il a sûrement le désir de se trouver seul avec vous. Entre-temps, Doc et moi nous ferons un brin de causerie.

— Merci, dit Myra, j'aimerais mieux une épidémie de typhus.

Je partageais cette opinion, mais je crus inutile de le dire.

— Ce qu'il te faudrait à toi, dit Bogle en se penchant vers elle, c'est un fameux coup de tatane quelque part.

Si ce quelque part était situé là où je le pensais, j'estimais que cette opinion était également défendable.

— Assez ! dit Ansell avec irritation. Mademoiselle, vous le faites exprès. Vous êtes tout à fait insupportable. Je vous préviens que je n'en tolérerai pas beaucoup plus.

— Pardon, papa, je le ferai plus ! dit Myra en riant et en lui tapotant la main.

Ansell la regarda d'un air méfiant.

— Vous semblez oublier, dit-il, que vous ne pouvez plus vous permettre de fiche les gens en boîte.

— Ça va, Doc, ça va ! coupai-je avec impatience. Laissez-la un peu tranquille, vous aussi, et dites-nous ce que vous avez à dire.

— Je ne demande pas mieux, fit Ansell surpris, mais on me coupe sans arrêt la parole.

— Vous entendez ça, dis-je à Bogle. Faut rester tranquille, mon vieux.

— C'est ça, renchérit Myra, bouclez-la.

Bogle, ahuri, les yeux exorbités, se ratatina dans son coin.

— Allez-y, Doc, dis-je en vitesse, avant que Bogle ait récupéré. Le crachoir est tout à vous.

— Croyez-vous à la sorcellerie ? nous demanda Ansell.

— Je comprends ! répondit Myra, en regardant Bogle, autrement comment expliquer un pareil phénomène ?

Celui-ci arracha sa cravate et essaya de la déchirer en deux. Ses traits étaient bleus de colère.

— Laissez faire la magicienne, Sammy ! dit Myra en voyant qu'il n'en viendrait pas à bout.

Elle lui prit la cravate et la coupa en deux avec son couteau à dessert.

— Voilà.

Bogle resta médusé un instant, puis la jeta avec rage. Cette fois, Ansell aussi se fâcha.

— Je vous interdis, mademoiselle, de faire enrager cet homme davantage.

— Mais je voulais seulement lui rendre service, dit Myra d'un air innocent. Il n'y arrivait pas tout seul, le pauvre.

— Oui, oui, n'en parlons plus, dis-je précipitamment. Quelle sorcellerie ? De nos jours, personne ne croit plus à la sorcellerie.

Après s'être assuré que Bogle n'allait pas avoir un accès, Ansell dit d'un air songeur :

— Vous ignorez les dessous de ce pays. Moi, qui habite ici depuis vingt ans, j'ai vu des choses bien étranges.

— Moi aussi, dit Myra en regardant Bogle.

— Il n'y a vraiment pas moyen de faire taire cette femme ? me dit Ansell, excédé.

— Je vous en prie, l'implorai-je. (Myra haussa les épaules.) Eh bien, continuez, Doc, et ne vous occupez pas d'elle.

— J'ai besoin de toute votre attention, reprit Ansell d'un ton découragé. Sachez qu'il y avait autrefois une société secrète au Mexique, dont les membres s'appelaient les « Naguale ». C'étaient des sorciers qui avaient la haute main sur les tribus mayas. Aujourd'hui, ils ont à peu près disparu. Il en reste encore, pourtant, dans un village à trois cent vingt kilomètres d'ici.

— J'en ai entendu parler, lui dis-je. On prétend qu'ils savent faire tomber la pluie et se transformer en animaux. Vous ne coupez tout de même pas dans ce genre de bobard ?

Ansell secoua la tête.

— Non, bien sûr. Je crois qu'ils possèdent certains pouvoirs occultes, tels que l'hypnotisme collectif et, quelquefois, celui de la lévitation. Ce qui m'intéresse surtout, ce sont leurs herbes médicinales. Avez-vous jamais entendu parler du téopatli ?

Je secouai la tête.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? Une boisson ?

— C'est un remède sûr contre la morsure des serpents.

Bogle était toujours là avec son air hébété, mais comme il se tenait tranquille maintenant, on ne s'occupait plus de lui.

— Comment, un remède sûr ?

— Écoutez, jeune homme, j'ai vu des hommes mourir d'une morsure de serpent. Ce n'est pas un spectacle agréable. Or, dans ce même village, on m'a fait voir des sorciers ramasser un serpent rouge à seule fin de se faire mordre. Ensuite, ils se sont appliqué cet onguent qui les a guéris aussitôt.

— C'est qu'ils avaient enlevé le venin avant la démonstration, objectai-je avec scepticisme.

Ansell branla la tête.

— Non, j'ai pu exercer un contrôle des plus vigilants. Il y avait bel et bien des crotales, des scorpions et des serpents rouges. Le téopatli guérit leur morsure aussitôt.

— Admettons. En quoi ça nous intéresse-t-il ?

— Je voudrais soutirer la recette à l'Indien en question, et je crois que mademoiselle pourrait m'être utile.

Myra posa ses yeux sur lui.

— C'est le soleil ! Il travaille du chapeau. Vous feriez bien de vous étendre un peu, grand-père !

— Si vous étiez un peu plus jeune, dit Ansell entre les dents, je vous flanquerais une de ces fessées !

C'était là une réaction que je comprenais fort bien. Myra se mit à ricaner.

— Vous n'êtes pas le premier à avoir cette idée folichonne, dit-elle en secouant la tête. Je me souviens de quelqu'un qui a essayé de la mettre à exécution. Il a fallu lui faire des points de suture en quatre endroits différents. Ensuite il a été mis à la retraite. Il n'était pourtant pas vieux.

— Et qu'est-ce qui vous fait penser, dis-je à Ansell, que cette enfant pourrait vous procurer ce fameux élixir ? Et en cas de réussite, que comptez-vous en faire ?

Ansell s'apaisa.

— Beaucoup de gens se font mordre par des serpents, reprit-il. Le téopatli est un remède sérieux. Mis sur le marché avec une publicité appropriée, il rapporterait des millions. Il ferait partie du nécessaire de tous les voyageurs. Je le vendrais au prix que je voudrais.

Je me mis à réfléchir. Si vraiment il avait un remède sérieux contre la morsure des serpents, il détenait de toute évidence une affaire formidable. Elle représenterait une fortune pour lui et un reportage épatant pour moi.

— Vous avez vraiment vu des guérisons de ce genre ?

— Naturellement.

— Alors, je ne vois pas où est la difficulté.

Ansell renâcla.

— Quintl, l'Indien en question, ne veut pas s'en séparer. Voilà quinze ans que je lui cours après, mais le vieux singe se contente de grimacer.

— Et qu'est-ce que je viens faire là-dedans ? s'enquit prudemment Myra.

— J'ai revu Quintl il y a quinze jours. Il a essayé de feinter, comme toujours. Mais cette fois-là, j'ai insisté plus que de coutume. Finalement, il m'a confié qu'il allait bientôt mourir. Avant son trépas, il devait, à l'en croire, confier tous ses secrets à une des Vierges du Soleil, qui apparaîtrait miraculeusement à cet effet. Ses cheveux auraient la couleur de l'orge et sa peau celle des hauteurs glacées d'Ixtacchiuatl, et elle serait nantie de pouvoirs surnaturels. C'était évidemment une de ses histoires, mais depuis que j'ai vu Miss Shumway, j'entrevois un moyen de le faire parler.

Myra tressauta.

— Alors, vous comptez sur moi pour jouer les Vierges du Soleil. Ça ne va pas mieux !

— Et pourquoi pas ? demanda Ansell avec une lueur dans les yeux. Avec votre adresse, votre charme et votre culot, ce serait un jeu d'enfant.

Tout à coup, je me penchai en avant.

— Où est ce village dont vous parlez, Doc ?

— C'est à quinze kilomètres de Tepoztlán.

Cela me donna une idée qui avait besoin d'être approfondie.

— Écoutez, Doc, lui dis-je. J'aimerais parler de tout cela avec Miss Shumway. Vous m'avez fait entrevoir un reportage inouï, qui vous donnera toute la publicité voulue si votre produit en vaut la peine. Seulement je voudrais réfléchir.

Ansell se leva.

— Vous avez une demi-heure, dit-il. Je compte sur vous pour ne pas me faire faux bond.

— Nous resterons ici, l'assurai-je.

— Il parle pour lui, dit Myra.

J'eus un ricanement.

— Si vous la fermiez un peu, vous aussi ?

Bogle se leva après avoir été secoué par Ansell.

— Parlez donc ! dit-il amèrement. On ne fait que parler, ici. Cette fille se fout de nous. Je suis venu ici pour lui filer une bonne dérouillée et maintenant on va se tirer pour qu'elle puisse causer à son aise.

— Vous vous faites trop de bile, mon vieux, lui dis-je. Vous allez avoir tellement de rides, si ça continue, que vous serez obligé de visser votre chapeau.

Après m'avoir foudroyé du regard, il s'en fut d'un pas traînant, derrière Ansell, jusqu'à l'estaminet voisin. Je m'enfonçai un peu plus dans le fauteuil.

— Vous vous sentez bien ? Ça ne vous fait pas un drôle d'effet d'être une Vierge du Soleil ?

Je n'ose pas écrire ce que Myra répondit.

CHAPITRE V

Si on m'avait demandé de briser du roc avec une éponge, ça ne m'aurait pas coûté plus de temps ni de sueur, mais je finis par la persuader. Il y a des hommes qui aiment les femmes volontaires ; ils disent qu'avec elles, on n'a jamais de surprises. Moi, je les donnerais en prime à tout acheteur d'un paquet de chewing-gum. Une fille qui sait ce qu'elle veut a toujours de l'avance sur vous. Pour la feinter, il faut faire sans arrêt des sauts périlleux au risque de dégringoler à chaque instant.

J'ai fini par l'avoir, à force de démontrer que, moyennant deux jours de travail, elle pourrait couper à des mois de taule et gagner peut-être la grosse galette. Je vous épargne les détails. C'est l'action qui compte. Ce qui vous intéresse, ce sont les conséquences de mon succès. Le mal que je me suis donné vous laisse froid.

Bref, nous décidâmes tous quatre de rester dans cet hôtel qui n'était pas plus moche qu'un autre. D'ailleurs, rien ne servait de courir à droite et à gauche, comme des petits pois sur un couteau, avant d'arrêter notre plan de campagne.

Aussitôt seul dans ma chambre, je téléphonai à Maddox.

Quand je lui eus appris que j'avais retrouvé Myra, il faillit tomber en syncope. C'était beaucoup trop prématuré, disait-il, et ça ne cadrerait pas avec ses articles. Du reste, il tenait essentiellement à l'enlèvement de Myra par une trentaine de brigands au moins. L'article était déjà composé. Je lui exposai ce que j'avais en tête, et ça calma peu à peu sa tension. À la fin, il me trouva tellement intelligent qu'il aurait voulu m'embrasser.

Mon plan était le suivant : d'abord entraîner Myra à Tepoztlán pour régler l'affaire du remède. Ça faisait déjà un joli reportage. Ensuite, sur le chemin du retour, Myra se ferait enlever par une bande de « desperados ». Je connaissais là-bas, dans les montagnes, un bandit à la mie de pain qui jouerait la farce pour 200 dollars. Moi, je prendrais quelques clichés. Puis, j'organiserais l'évasion de Myra dans des circonstances sensationnelles. Le reste serait du tout cuit. L'affaire entière ne durerait pas plus de huit jours. Maddox m'approuva chaleureusement. Le remède contre les morsures de serpents l'enchantait en particulier. Il parla même de l'exploiter à son compte. J'évitai de le décourager, tout en restant bien décidé à en être le bénéficiaire, si bénéfice il devait y avoir. Enfin, j'obtins carte blanche pour toute dépense raisonnable, les limites du raisonnable devant être déterminées par moi.

J'appelai ensuite Paulo Juden et lui annonçai la bonne nouvelle. Je lui dis où envoyer ma valise

ainsi que les fonds indispensables et lui demandai s'il arrivait à ses fins avec sa nurse. Il me promit tout ce que je voudrais et m'assura que l'histoire de la nurse avait été une invention. Il s'était souvenu que je connaissais sa douce moitié.

Ceci fait, j'avais bien envie d'un brin de causerie avec Myra. Je voulais mieux connaître cette fille et améliorer mes rapports avec elle. Je voulais aussi la mettre à l'épreuve. J'allai donc jeter un coup d'œil à travers l'entrebâillement de sa porte. Elle était redescendue.

Je la retrouvai dehors, à l'ombre d'un bananier. Elle bricolait la Cadillac. Elle regarda par-dessus son épaule en entendant un bruit de pas, puis se retourna pour baisser la capote.

— Allons un peu voir ces montagnes, lui dis-je, j'ai envie de rester au grand air et de sentir le vent sur mon visage. Ça me donne l'illusion d'être quelqu'un.

Elle me lança un drôle de regard, mais l'idée d'une promenade ne devait pas lui déplaire, car elle sauta dans la bagnole sans répondre. Je me mis à côté d'elle et nous traversâmes, en cahotant légèrement, les pavés de la petite place jusqu'à la route nationale qui conduit hors de la ville. Nous restâmes silencieux avant d'aborder le chemin de la montagne, ascension abrupte au bord d'un précipice qui grandissait à chaque instant. Tout à coup Myra s'exclama :

— On pourrait continuer ainsi, sans se casser la tête, jusqu'à ce qu'on soit fatigués l'un de l'autre. Puis on se séparerait sans se la casser davantage.

— Et le monde serait privé de remède contre les serpents ; et moi, je me ferais l'effet d'un beau lâcheur.

— Vous coupez dans cette hisoire-là, vous ?

— Pourquoi pas ? Dans tous les cas, vous avez donné votre parole d'honneur au vieux.

Myra eut un rire joyeux.

— Vous êtes journaliste et vous parlez de parole d'honneur ! C'est la meilleure de la soirée.

— Vous voulez encore jouer un tour à ce pauvre malheureux ?

— Je n'y pense même pas, dit-elle en ralentissant devant une rangée de vieilles maisons délabrées et d'échoppes où l'on servait à manger sous des bâches tendues au-dessus du trottoir. Personne ne me dicte ce que j'ai à faire. Je voulais dire seulement que nous pourrions démarrer à partir de là et ne pas retourner là-bas.

La Cadillac quitta la petite ville et entama une nouvelle montée. Dans la campagne boisée où nous entrions maintenant, toute trace d'activité humaine s'effaça bientôt. Les Indiens, à califourchon sur leurs « burros », se faisaient de moins en moins nombreux.

— Si on descendait ? dit Myra brusquement. Elle ralentit, quitta la route et cahota lentement jusqu'aux premiers arbres. Puis elle stoppa, sauta hors de la voiture et alla se jeter quelques mètres plus loin, sur l'herbe brune grillée par le soleil. Je la suivis. Elle leva les yeux vers le ciel, les ferma à demi à cause du soleil et eut un soupir de contentement.

Je la trouvais déconcertante. Cela tenait à ses cheveux métalliques, à la colonne blanche de sa gorge. Cela tenait à la courbe de sa taille, à la finesse de ses mains. Cela tenait à cette bouche courageuse, à ce menton décidé. Je cherchai dans mes souvenirs une femme qui eût fait sur moi une impression comparable. En pure perte.

— Dites-moi, petite fille.

— Je ne suis pas votre petite fille. J'ai un nom, figurez-vous. Je m'appelle Myra Shumway. Nous nous sommes déjà rencontrés, je crois.

— Si vous étiez ma fille, vous seriez mieux élevée, lui dis-je d'un air sombre.

— La violence ? C'est votre seul recours, à vous autres durs de durs. C'est tout ce que les femmes vous inspirent !

— Surtout quand elles nous harcèlent avec leur langue de vipère. D'ailleurs elles aiment la violence.

— Rayez-moi de cette histoire, dit-elle tout à coup en se rapprochant de moi. Vous pouvez le faire si vous voulez. Moi je ne marche pas.

Je pensais : si seulement tu savais ce que je te ménage, ma petite ! Tu te mettrais à grimper aux arbres. Mais je me contentai de hausser les épaules.

— Pas la peine de revenir là-dessus, dis-je. Vous me direz merci dans quelques jours. Vous ne craignez tout de même pas ce Quintl ?

— Aucun homme ne me fait peur.

— Vous m'avez déjà servi celle-là.

— Mais c'est insensé, dit-elle. Je ne connais même pas la langue. En paroles, ça va, mais le

faire vraiment !... Si on essaye cette combine-là, je serai tout de suite repérée.

— Laissez faire Doc. Ne vous bilez pas.

Elle fouilla dans son sac et sortit un jeu de cartes.

— Vous avez quelque chose, vous, dit-elle en tripotant le paquet qui prit la forme d'un arc-en-ciel. Je me demande bien ce que ça peut être ?

— Quand j'étais gosse, ma mère me frottait avec de la graisse d'ours, répondis-je en m'appuyant sur les coudes. Ça développe la personnalité.

Elle se pencha pour retirer les quatre as de ma poche de devant :

— À votre avis, suis-je une femme sérieuse ?

— Je dirai mieux : une jeune femme remarquable, fis-je en regardant les cartes voleter dans ses doigts minces.

Tout à coup je sentis ma gorge s'épaissir.

Elle me regarda avec intérêt :

— Bien vrai ?

— Mais oui ! Nous nous connaissons à fond avant de nous dire adieu.

Elle se pencha de nouveau pour retirer le Roi de Pique de ma manchette. Ses cheveux avaient le même parfum qu'un vieux jardin d'Angleterre, plein de lilas, où j'avais passé un été autrefois.

— Sans blague ? dit-elle en me regardant au fond des yeux.

Je lui pris la main et l'attirai contre moi. Elle n'offrit aucune résistance. Aussitôt qu'elle eut traversé le petit espace qui nous séparait, j'ajoutai en lui glissant mon bras sous les épaules :

— Oui, sans blague, bien à fond.

Nous restions si près l'un de l'autre que je voyais les reflets des nuages dans ses yeux mi-clos.

— Ça vous plairait ? dit-elle, ses lèvres toutes proches des miennes.

— Peut-être bien que oui. (Je l'embrassai en serrant ma bouche bien fort contre la sienne.)

Elle restait immobile. J'aurais voulu qu'elle se laisse aller ; mais je sentais, tout le temps, la résistance des muscles dorsaux. Ses lèvres, même maintenant, semblaient rétives et dures. Autant m'embrasser le dos de la main. Je me relevai et la lâchai.

— Alors n'en parlons plus.

Elle s'écarta en se passant un doigt sur la lèvre.

— Vous attachez de l'importance à ça ? dit-elle en pliant ses jambes sous elle et en rajustant sa jupe.

— Bien sûr, mais ça ne fait rien. Des fois on réussit, des fois pas. La grande astuce consiste à ne rien brusquer.

— Non, dit-elle d'un air sérieux, la grande astuce consiste à éviter ce genre de truc.

Je pensai : qu'est-ce qui te prend ? Tu as un boulot du tonnerre et vingt-cinq mille dollars qui te supplient de les cueillir. Et te voilà qui perds ton temps à peloter une petite qui ne t'intéresse pas plus que ta feuille d'impôts de l'an dernier. Ça doit être ses cheveux blonds. Devant une môme comme ça, tu deviens tout de suite un peu idiot.

— Alors, on ne tient déjà plus à me connaître intimement ? dit-elle avec un regard aigu.

— Je crois que non. On verra. Je ne vous ai jamais parlé de ma rouquine de La Nouvelle-Orléans ? Roulée comme un sablier. Qu'est-ce que je me suis payé comme œuf coque !

— Je ne vous en demande pas tant, dit-elle en se levant. Ainsi vous ne voulez pas m'aider, ajouta-t-elle en regagnant la voiture. Ça m'apprendra à être gentille une autre fois.

— Qu'y a-t-il ? demandai-je en la suivant.

— Plus je pense à cette idée et moins je suis emballée.

— Vous ne pouvez pas dire ça avant d'essayer.

On sentait déjà la chaleur de la route poussiéreuse.

— Et où est votre intérêt à vous ? demanda-t-elle en appuyant sur le démarreur. Vous y tenez trop pour faire ça à l'œil.

— Un beau reportage, c'est tout. On voit bien que vous n'êtes pas du métier ! Quelle histoire ! Quelle publicité ! On publiera même ma photo !

— Vous n'avez aucun égard pour les pauvres malheureux qui enveloppent leur viande dans du papier journal, riposta-t-elle en reprenant lentement le chemin.

— Si vous saviez comme la blague à froid démolit le romantisme !

Elle accéléra à l'entrée de cette route abrupte qui descendait en spirale vers la petite ville de tout à l'heure.

— Si on se jetait un demi ? proposai-je. Mes amygdales ont besoin de lubrifiant.

Nous étions déjà sur les pavés du bourg où des Indiens endormis nous proposaient, au passage, des tas de fleurs multicolores. Nous nous arrêtâmes devant un estaminet avec une bâche de couleur brillante. De l'intérieur nous parvenaient des relents de bière et de corps mal lavés.

— Restons dehors, dis-je en m'asseyant. Ce bar me rappelle une salle de rédaction.

Elle vint s'asseoir près de moi, enleva son grand chapeau blanc et le posa sur la table avec soin. Un vieux Mexicain sortit en s'inclinant. C'était un type plutôt maigrelet, qui paraissait très ennuyé. Ce bonhomme-là m'avait l'air d'être dans un sale pétrin.

Je commandai de la bière et il repartit sans rien dire.

— En voilà un qui en a gros sur la patate, dis-je, en décollant prudemment le devant de ma chemise.

— Ces types se font des cheveux pour rien, dit Myra. Ils mettraient des béquilles à une puce boiteuse. Autrefois je les plaignais. Maintenant je ne m'en soucie même plus.

Elle s'arrêta net et regarda derrière moi avec des yeux énormes. Je jetai un coup d'œil à mon tour.

Je n'avais jamais vu un type aussi gros que celui qui se tenait à l'entrée de l'estaminet. Et avec ça une taille en rapport : deux mètres. Il avait le sombrero de paille habituel et un « sarape » étendu sur ses vastes épaules. Mais je remarquai aussi le costume noir de bonne coupe et les bottes mexicai-

nes très souples, incrustées d'argent. Il restait là, adossé à la porte, un mégot pendant de ses lèvres épaisses. Je remarquai surtout ses mirettes aplaties. On aurait dit celles d'un serpent. Décidément ce frère-là n'avait pas une gueule sympathique. Beaucoup trop d'allure pour être de la région. Et la façon oblique et libidineuse dont il dévisageait ma compagne n'augurait rien de bon.

— Comme il est mignon ! dit Myra. On dirait deux jumeaux que leur mère a fait fondre ensemble un jour que l'eau de la baignoire était trop bouillante.

— Écoutez, mon loup, lui dis-je, d'un ton inquiet, j'ai une option sur vos mots d'esprit. Gardez-les donc pour moi. J'ai comme l'impression que ce « homme »-là pourrait bien ne pas les goûter.

D'une chiquenaude dédaigneuse, le gros homme me lança son mégot qui vint se poser entre nos verres. Tout autre individu qui se serait permis une liberté pareille aurait vachement dérouillé, c'est moi qui vous le dis. Mais, comme je vous le faisais remarquer au sujet de M. Bogle, un préjugé bizarre me retient de frapper des types deux fois grands comme moi. Et lorsqu'il s'agit d'un adversaire trois fois plus grand, je suis prêt à en supporter pas mal avant d'entrer en action.

Myra trouvait tout naturel de m'entraîner dans une bagarre. Elle n'était pas femme pour rien. Elle s'imaginait que c'était chevaleresque d'accepter un combat inégal.

— Qu'est-ce que vous attendez pour lui en filer un dans le garde-manger ? me demanda-t-elle.

Peut-être bien que ce gros type ne connaissait que la langue de son pays, mais comment en avoir le cœur net ? Les écoles sont drôlement fréquentées, de nos jours.

— Demandez-moi de me supprimer tout de suite. Ça me simplifiera bien des choses, lui dis-je en chuchotant.

— Vous n'allez tout de même pas me laisser insulter par ce paquet de lard ? me répondit Myra, les yeux scintillants de colère. Vous avez vu ce qu'il vient de me faire.

— C'est un accident sans importance. Tâchez donc de vous calmer ! Ce sont des femmes comme vous qui fomentent les révolutions.

À ce moment-là, le vieux maigrelet ressortit avec notre bière en évitant le colosse comme une veuve noire. Il nous servit d'une main tremblante et s'évanouit à l'intérieur.

Le colosse recommençait à fumer. De nouveau il nous balançait sa cigarette. Cette fois, le mégot fumant vint tomber dans le verre de Myra. Je lui passai le mien avant qu'elle ait eu le temps d'ouvrir la bouche.

— Voilà, ma jolie, et pour l'amour de Dieu, pas d'histoire !

Le visage de Myra m'effrayait. Il était devenu blanc. Elle avait les yeux d'un chat dans une nuit noire.

Le géant éructa un rire. Un rire bien gras, comme le bonhomme.

— Ça doit être du lait qui coule dans les veines du señor ? dit-il en se tapant sur la cuisse avec un mépris hilare.

J'avais envie de lui voler dans les plumes, mais un instinct de prudence m'en empêcha. J'avais une expérience étendue du voyou mexicain, mais cet échantillon-là était quelque chose de nouveau pour moi. Il m'aurait fallu un revolver pour en venir à bout et justement je n'en avais pas.

Myra ne semblait pas effrayée. Elle lui jeta un regard à dompter un cheval sauvage et intervint :

— Va te laver, eh petit morveux ! Et si tu peux te noyer, ne te gêne pas !

On aurait pu entendre choir une plume. Le gros homme avait cessé de rire.

— Vous avez une grande langue, mon petit lapin, dit-il. Elle pourrait vous attirer des ennuis.

Oh mes enfants ! ce qu'il pouvait avoir l'air va-che !

— Va te cacher, gros lard, s'écria Myra, fous le camp ! Barre-toi ! Disparais !

Je vis la main du géant se faufiler sous son sarape. Il allait jouer de l'arquebuse, c'était certain.

— Pas d'histoire ! On s'en va, mon vieux ! dis-je avec nervosité.

Il ne me regardait plus. Il ne bougeait plus. Il restait là comme un bloc de granit. Ses yeux exorbités lui donnaient exactement l'air d'un crapaud. Je posai mon regard sur Myra. Entre ses doigts recourbés, on voyait poindre la tête d'un petit serpent vert. C'était une vipère à tête carrée, dont les crochets rentraient et sortaient, prêts à mordre. Il était plus effrayant encore que le colosse. Puis, tout à coup, Myra leva la tête en regardant l'éner-

gumène comme un ami d'enfance. Le serpent s'était volatilisé.

Il fallait voir la transformation. De brute ignoble et sûre de lui, il était passé sans transition à l'état de ballon dégonflé. Il se cacha les yeux puis secoua la tête.

— Tu n'entends toujours pas ? dit Myra. Fous le camp ! Tu consommes trop d'air !

Le vieux Mexicain ressortit et chuchota quelque chose au colosse en lui montrant la route. Le géant suivit son regard tremblotant, puis il nous foudroya du regard.

— Nous... nous... revoir, dit-il, surtout la señora. Moi lui coudre un frelon dans bouche...

Ceci dit, il disparut dans le bar en plantant là le vieux Mexicain. Celui-ci regardait une nuée de poussière qui approchait à toute allure. Je desserrai mon col.

— Pourquoi diable avoir emboîté un énergumène comme ça ? Vous avez entendu l'histoire du frelon ?

— C'est un foie-blanc, dit Myra dédaigneusement en prenant son chapeau.

— D'accord, approuvai-je. Vous avez bien fait : le foie, c'est fait pour être mis en boîte. On ferait bien de ne pas s'attarder. J'ai l'impression que ça va barder dans le secteur.

À peine arrivés devant la voiture, nous vîmes rappliquer des troupiers fédéraux. Un petit type, avec un teint de fromage rassis, descendit de cheval d'un air excité. À voir son uniforme crasseux, ce devait être un officier.

— Bonjour, fis-je en cherchant mes papiers d'un geste machinal. Mais il voulait savoir seulement si on avait vu un gros bonhomme. Myra voulait répondre, mais un coup de coude bien appliqué lui coupa la parole.

— Pas vu, répondis-je. Demandez plutôt aux gens du pays.

— Ils me disent l'avoir vu, il y a cinq minutes, fit-il en crachant par terre et en tripotant la crosse de son revolver.

— Il s'en passe des choses en cinq minutes. Il était peut-être pressé. Qui était-ce, de toute façon ?

Mais l'officier interrogeait déjà le vieux Mexicain. Je poussai Myra dans la voiture et la suivis, impatient d'être loin de ce bled trop mouvementé.

— Il fallait le lui dire, voyons ! dit Myra en recouvrant son souffle. Vous avez donc peur de lui ?

— Il s'agit bien de peur. J'ai vécu assez longtemps ici pour laisser tomber ce qui ne me regarde pas. C'est un système qui m'a toujours réussi, aucune raison de l'abandonner.

Je lançai la voiture à toute vitesse en direction d'Orizaba. Myra se mit à rire.

— Vous avez vu la tête du gros type quand je lui ai fait le coup du serpent ?

— Oui, et j'ai entendu ses menaces. Cette histoire de frelon...

— Et après ?

— Je le sais capable de tenir parole et de s'en aller dormir tranquille ! À notre prochaine rencontre, je tirerai d'abord dedans. On discutera après.

Cette idée parut la surprendre. Nous regagnâmes l'hôtel sans échanger une syllabe de plus.

Nous trouvâmes Bogle sur la véranda, occupé à boire de la bière.

— D'où venez-vous ? dit-il, en se levant, Doc croyait que vous l'aviez plaqué. Il est dans un de ces états !

— Il faut rester à l'ombre, Samuel, dit Myra, la lumière ne vous avantage pas.

Bogle la regarda disparaître avec un rictus hargneux.

— Un de ces jours, elle la ramènera une fois de trop, dit-il d'un air menaçant. Ça prouve bien qu'il faut se méfier des blondes. Tiens, j'en ai connu une avec des cheveux comme ça. Elle avait la plus jolie petite bouche du monde ! Eh ben, fallait entendre les noms d'oiseaux qu'elle me donnait !

Ce côté sentimental, chez Bogle, était vraiment insoupçonné. Mais j'eus soin de cacher ma surprise.

— Votre vie intime me casse les pieds, fis-je en bâillant. Où est Doc ?

— Il se tape le tronc. J'avais pas faim, tout à l'heure, mais maintenant j'ai envie d'en faire autant.

— Pas la peine de bouffer en Suisse. Venez avec moi, proposai-je.

— Je préfère croûter tout seul que de supporter vot' dur de dur en jupons. Merci, mon vieux, j'aime bien digérer tranquillement.

Je m'apprêtais à suivre Myra lorsqu'un petit Indien, muni d'une boîte en bois, monta sur la véranda. C'était un môme mal lavé, vêtu d'une chemise blanche, toute sale, et d'un pantalon déguenillé. Il posa sur Bogle un regard calculateur. Celui-ci lui fit une grimace accueillante.

— Alors, fiston, dit-il, on vient dire bonjour à l'oncle Sam ?

Le gosse le regarda d'un air pensif, la tête penchée sur le côté, puis avança en traînant ses pieds nus.

— Moi, j'aime les gosses, me dit Bogle en curant ses dents avec un ongle. L'est gentil c'moutard-là, hein ?

— Chochour, m'sieur ? proposa l'enfant.

— Faut pas avoir peur de l'oncle Sam, voyons ! dit Bogle en ricanant.

Le gosse n'était pas très gonflé, mais il posa sa boîte en répétant « chochour ».

— Chochour ? Qu'est-ce que c'est que ça ? Chochour ?

— Il veut cirer vos godasses, eh, pochetée ! lui répondis-je en rigolant ; il a dépassé le stade des bavardages de salon. Ce qui l'intéresse, c'est votre pognon.

Bogle parut désolé.

— Je croyais que c'était un malheureux gosse sans parents.

— Chochour ? Chochour ? répétait le gosse de sa voix monotone.

— Parlez d'un sens unique ! dit Bogle.

Puis, voyant l'impatience du même, il étendit majestueusement une de ses grosses tatanes. Le gosse se baissa comme un éclair et se mit à re-trousser le pantalon de son client.

— Moi, j'ai faim, lui dis-je ; je leur dirai de vous garder quelque chose.

— Qu'est-ce qu'y faut lui donner à c'petit ?

— N'importe quoi. Ils ne sont pas difficiles.

Un autre gosse, en chemise rouge, tout aussi sale, surgit à ce moment-là et écarta le premier d'une bourrade violente.

— Qu'est-ce que tu fous-là, toi ? dit Bogle en voyant le nouveau étaler son attirail de cireur.

— C'est un concurrent, tiens, lui dis-je en m'appuyant contre le mur.

Le spectacle s'annonçait prometteur. Ces gosses sont collants comme la glu, pour peu qu'on les encourage.

— Quand je vous disais que les mêmes, ça m'aime bien ! C'est même prêt à se dérouiller pour moi !

Sa satisfaction fut de courte durée. En effet, le premier gosse, remis de sa surprise, venait de se jeter sur son rival qu'il avait l'air de vouloir étrangler. Bogle, scandalisé, les sépara et les maintint tous deux dans un de ses poings massifs.

— En v'là des manières !

Chemise rouge, pour se dégager, lança un coup de pied d'une extrême violence dont le tibia de Bogle fut seul à bénéficier. Il se frotta la jambe avec un grognement de douleur. Les deux mêmes se battaient comme des chiffonniers.

— Nom de Dieu ! dit Bogle, vous ne pourriez pas arrêter ça ?

— Je suis reporter, moi. Ma tâche se borne à décrire les événements.

Bogle se leva et parvint à séparer les combattants.

— Vos gueules ! hurla-t-il férocement. Suffit ! Vous n'avez qu'à cirer une chaussure chacun. Ça va comme ça ?

Les gosses n'avaient pas compris, mais ils se calmèrent et le regardèrent avec des yeux brillants. Bogle était content de lui.

— Voyez, je sais les manier, les gosses. J'ai la manière, moi.

Il s'était à peine rassis que les deux gamins fonçaient de nouveau. Tout en se cognant dessus ils le tenaient tous deux par la jambe. Bogle s'accrocha à la table, les yeux hors de la tête. On aurait dit deux boxers en train de se disputer un os.

— Maniez-les donc, Sam ! lui dis-je en mourant de rire, vous qui avez la manière !

Enfin, à coups de chapeau, il les fit lâcher prise. Ils se tenaient à quelques mètres, les yeux rivés sur lui. S'il avait été une côtelette succulente, il ne les aurait pas intéressés davantage.

Ils s'approchèrent encore, malgré la menace de son chapeau. Puis me voyant rigoler, il gronda :

— Qu'est-ce que vous avez à vous marrer ? Vous pourriez pas les faire taire, plutôt ?

J'expliquai aux gosses qu'ils pouvaient cirer chacun une chaussure et qu'il était, ainsi, inutile de se battre. Ils réfléchirent un instant, puis deman-

dèrent ce qu'ils allaient toucher chacun. J'en référerai à Bogle.

— Qu'ils aillent se faire foutre, à la fin ! dit-il en perdant patience. Je croyais que c'étaient des pôv' mômes, mais c'est des petits pourris qui ne pensent qu'à l'oseille. P'is ils ont failli me casser la guibolle.

— C'est comme vous voudrez. Ils vont la trouver mauvaise, je vous préviens !

J'expliquai aux gosses que le senor avait changé d'avis. Quand ils eurent compris, ils se mirent à hurler à tue-tête. Je commençai, moi aussi, à trouver que c'était un peu long.

— Voyez ce que vous avez fait maintenant ?

— Faites-les partir, j'en ai marre ! dit Bogle en s'éventant.

Myra et Ansell sortirent au pas de course.

— Qu'est-ce qui se passe ? dit Ansell en regardant pardessus ses lunettes de soleil.

— Rien que deux mômes en train de brailler, dit Bogle entre les dents.

Myra le regarda avec un mépris écrasant :

— Quel ignoble individu ! dit-elle. Le voilà maintenant qui s'en prend aux gosses. C'est une honte !

Bogle ferma les yeux.

— Il ne manquait plus que celle-là, dit-il en tapotant la table d'un air excédé. Chaque fois que j'ouvre la bouche, j'ai droit à une sérénade. Puisqu'il faut tout vous dire, ces gosses veulent cirer mes lattes et moi, je tiens pas à avoir des lattes cirées. Ça vous intéresse ?

Les gosses cessèrent de hurler et regardèrent Myra avec espoir. Ils sentaient bien qu'elle était de leur côté.

— Et pourquoi pas ? demanda Myra. Ils ont l'air de déterrés.

— J'm'en fous pas mal, dit Bogle en déboutonnant son col de chemise. Quand je voudrai cirer mes grolles, je les cirerai moi-même.

— Écoutez-moi ce sale radin, dit Myra. Il veut estamper des enfants. Au lieu de les payer pour qu'ils cirent ses chaussures, il voudrait les obliger à les lui briquer à l'œil.

Bogle ramassa un pot en étain et l'aplatit entre ses mains.

— J'ai changé d'idée, gronda-t-il.

— Avec qui ? dit Myra. Vous avez donc trouvé quelqu'un d'assez cinglé pour changer avec vous ?

Les doigts de Bogle se crispaient comme s'il avait une crise d'asthme.

— Inutile de vous fâcher, dit Ansell d'une voix apaisante. Si Bogle ne veut pas faire cirer ses chaussures, il n'y a rien à dire. Nous sommes sortis en craignant que quelqu'un ne soit blessé. Venez Myra, notre repas refroidit.

— Il ne faut pas frustrer ces enfants pour un malheureux peso, dit Myra. Ils pourraient devenir des refoulés. Vous devez être raide comme un passe-lacet ou avoir des chaussettes trouées. Pas possible autrement.

— Bon, bon, dit Bogle en clignotant. Qu'ils les finissent, après tout. Je m'en fous !

— C'était bien la peine de faire tant d'histoires. Myra sourit aux gosses en indiquant les souliers de Bogle.

Ils lui sautèrent dessus comme des terriers sur un rat. Je n'avais jamais rien vu de pareil. Bogle, sa chaise et les gamins se renversèrent dans un même tourbillon. Les mômes se battaient, battaient Bogle, puis se rebattaient encore. Ils lui enlevèrent une chaussure et la lancèrent au milieu de la place. Ils lui tordirent les doigts de pied. Bogle resta sur le dos en émettant des bruits bizarres : on aurait dit qu'il avait avalé un bourdon.

Les gosses, maintenant, concentraient leurs efforts sur l'autre chaussure. Ils se couvrirent de cirage, en flanquèrent par terre et en frottèrent un peu partout sur Bogle. Nous crevions de rire, Myra et moi. Ansell enleva ses lunettes.

— Pourvu qu'ils fassent attention, dit-il. Ils vont finir par lui faire mal.

Chemise blanche dansait maintenant sur la poitrine de Bogle. Chemise rouge enleva l'autre chaussure. Et la corrida recommença. Chemise rouge semblait avoir peur. Il s'empara du pied de Bogle et se mit à courir en faisant tourner Bogle comme une toupie.

Puis le manège cessa de les intéresser. Sans doute pensaient-ils qu'il ne fallait pas trop gâter le client. Ils cessèrent de tourner en rond, se firent un signe d'intelligence et rangèrent rapidement leur attirail. Enfin, ils tendirent leurs mains crasseuses au-dessus d'un Bogle effondré.

— Il vaut mieux les payer, conseillai-je, autrement ils pourraient remettre ça.

Il s'empressa de sortir quelques sous et de les jeter aux enfants. Pendant qu'ils couraient après, il se leva péniblement en regardant une grande déchirure dans son falzar.

Ne vous en faites pas, Samuel ! dit Myra, comme ça vous achèterez un nouveau complet. Vous en avez bougrement besoin.

Bogle lui lança un regard vide. Il alla chercher son soulier sur la place en contemplant ses pieds d'un air maussade. Avant d'être cirées, ses chaussures avaient un aspect poussiéreux : maintenant elles étaient bonnes pour la poubelle.

— J'espère que tout le monde est content, dit-il, d'une voix étranglée.

— Demandez plutôt ça aux gosses ! dit Myra en s'essuyant les yeux. Ils sont aux anges.

— Ouais, dit Bogle, en se traînant sur la véranda.

Myra eut un soupir de contentement.

— Je n'aurais pas raté ça pour un empire. Ça vous réussit d'amuser les enfants, Samuel. Vous voilà presque sympathique !

Elle fit un signe d'adieu aux gosses dont les yeux étincelants étaient fixés sur elle, et se détourna pour rentrer.

Bogle sortit un peso d'argent et le montra aux gosses en indiquant les chaussures de Myra. Ses yeux las avaient une lueur triomphante. Myra n'eut pas le temps de fuir. Elle gémit de terreur, perdit son équilibre et dégringola avec un choc plus déli-

cieux pour Bogle que la plus belle musique. Elle disparut sous les deux galopins dans un bruit de linge déchiré et de caoutchouc craqué.

Bogle s'assit et se laissa aller. Pour la première fois je lui vis un air satisfait, presque heureux.

— Et que ça brille, hein ? lança-t-il avec désinvolture, puis il croisa mon regard et ajouta : Quand je vous disais que ces mômes étaient gentils...

CHAPITRE VI

J'eus beaucoup à faire pendant les deux jours qui suivirent. Nous avons décidé d'aller à Pepoztlan le jeudi suivant, c'est-à-dire trois jours plus tard. Il y avait plein de détails à régler. Il fallut d'abord procurer à Myra un costume de Vierge du Soleil. Celui-ci ne pouvait provenir que de Mexico, et, après de longues recherches, Juden nous fit parvenir une robe magnifique. Je soupçonnai fortement la nurse des enfants de s'en être mêlée, parce que Juden n'aurait sûrement pas dégoté tout seul un pareil chef-d'œuvre. Myra, elle-même, était contente.

Cette robe tenait à la fois d'une chemise de nuit et d'une chasuble à la Aimée Mc Pherson¹. C'était simple, mais seyant. Il suffisait que Myra la revête pour paraître incapable d'une vilaine action et même d'une parole déplacée. Rien ne vaut la soie blanche pour mettre en valeur une blonde.

— Cette gosse a l'air d'une sainte, me dit Doc d'une voix émue ; oui, on dirait une vraie sainte !

1. La fondatrice d'une religion aux États-Unis. (*N.d.T.*)

— Tu parles d'une sainte nitouche ! gronda Bogle. Le camouflage qu'il lui faudrait à celle-là, pour avoir l'air innocent !

Mais Bogle était une quantité négligeable. Ansell avait bien raison. Si Myra ne parvenait pas à effrayer cet Indien, il n'y aurait qu'à renoncer tout de suite. Entre-temps, j'allais être occupé. Il fallait faire répéter Myra, choisir dans ses numéros les plus appropriés et enfin organiser son enlèvement. Opération délicate, car je n'avais pas l'intention de me confier aux deux autres. Je dus inventer un prétexte pour aller trouver mon Mexicain et m'entendre seul avec lui. L'idée lui plut aussitôt. C'était un nommé Bastino, bandit à la petite semaine, qui crevait misérablement de faim. Je lui avais rendu service autrefois et pouvais avoir confiance en lui. Je lui avançai cent dollars et lui en promis trois cents autres en cas de réussite. Il n'aurait qu'à enlever Myra à l'auberge de Tepoztlan où nous devions descendre après la rencontre avec Quintl. Je lui ferais savoir le moment d'opérer.

L'affaire était dans le sac. Puis, au moment même de notre départ pour Tepoztlan, je vis accourir vers la voiture un postier épouvanté qui allait tout fiche par terre.

— Qu'est-ce qui se passe donc ? lui dis-je en faisant quelques pas vers lui.

Il me tendit une dépêche les yeux pleins d'une curiosité émue. Je lui remis une pièce et retournai à la Cadillac. Le télégramme était de Juden. Je le décachetai en maugréant. Les trois autres ne me quittaient plus des yeux.

— C'est cuit, annonçai-je en m'accoudant à la portière. La révolution vient d'éclater dans les montagnes, et je dois couvrir l'événement.

— Qu'est-ce que ça signifie : la révolution ? demanda sèchement Ansell.

— Un nouveau soulèvement, répondis-je écœuré. Ces gars-là ne peuvent donc pas se tenir tranquilles pendant cinq minutes ? Une bande de forbans a attaqué une escouade de soldats et leur a coupé la tête. La troupe vient de quitter la capitale pour zigouiller les bandits. Il faut que je me rende sur place et que je fasse un compte rendu de la bataille. Ça peut prendre une semaine.

— Pas question, protesta Ansell. J'ai tout arrangé avec Quintl. Si on ne lui colle pas Myra dans les pattes maintenant, on ne le fera jamais.

Je réfléchis un instant. Il avait raison. Mais d'autre part, je devais m'occuper du *Recorder*. Le grand public américain voudrait en savoir plus long sur ces gardes fédéraux qui s'étaient fait décapiter. Un truc pareil, ça ne se produit pas tous les jours.

— Désolé, dis-je, mais il va falloir agir sans moi. Ce n'est pas compliqué, bon sang. Rendez-vous à Tepoztlan dans quelques jours. Faites en sorte que Myra voie Quintl et attendez-moi à l'auberge.

— Alors maintenant c'est vous qui me plaquez, dit Myra.

— Ne compliquez pas les choses, suppliai-je. (Je posai ma main sur la sienne.) Vous allez réussir, j'en suis sûr. Et n'oubliez pas de m'attendre. Je ne vous ai encore pas assez vue.

— Si vous n'êtes pas pressé, je vais faire un tour, dit Bogle. Votre baratin sentimental me dégoûte.

Il n'en fallut pas plus pour que Myra fît démarrer la Cadillac.

— C'est bon, dit-elle, allez donc voir votre stupide petite révolution. Qu'est-ce que ça peut me faire, après tout ?

Et là-dessus elle me laissa en plan.

Naturellement, les troupes fédérales firent un gâchis lamentable. Arrivées au lieu où on avait décapité leurs camarades, elles ne trouvèrent ni bandits, ni cadavres. Je perdis deux jours à faire des recherches. Puis j'en eus assez. Une photo du site et une dépêche sans intérêt sur l'expédition infructueuse, voilà tout ce que j'en tirai. Je m'empressai donc d'expédier ma copie et de faire mes adieux au commandant du détachement. Il sembla content de me voir partir.

Pepoztlan était un petit village à flanc de montagne. La route qui le traversait avait été creusée à même le roc et ses quelques maisons de pierre rose surplombaient un plateau exposé. La colonie indigène se tenait un peu plus loin.

Je retrouvai Ansell et Bogle assis à l'ombre devant l'auberge. Ça ne cassait rien, mais on y servait du bon vin et un poulet de temps en temps. J'étais déjà venu dans le patelin, du reste, et je savais à quoi m'en tenir.

J'arrivai le samedi après-midi. Sachant que Myra devait voir Quintl le jeudi, je croyais que tout était fini. Restait l'enlèvement, et la première chose à faire était de contacter Bastino d'urgence.

Je fus surpris de ne voir que les deux hommes. Je descendis de cheval, lançai les brides à un Indien et allai vers mes compagnons.

— Où est Myra ? leur demandai-je anxieusement.

Tous deux prirent un air gêné. Ce fut Ansell qui fournit les explications :

— Ben, elle est encore là-bas. Asseyez-vous et buvez quelque chose.

— Du lait de tigre, dit Bogle en me tendant un pot qu'il s'était hâté de remplir.

— Que voulez-vous dire ?

— Elle a eu du succès auprès de Quintl, répondit Ansell mal à l'aise. Alors ils ont insisté pour qu'elle reste.

Je promenai mon regard de l'un à l'autre.

— Comprends pas. Combien de temps va-t-elle y rester, à votre idée ?

Bogle ôta son chapeau et se gratta la tête.

— Ces Indiens m'ont foutu les jetons, mon vieux. Pas moyen de discuter avec eux.

— Assez, Bogle ! dit Ansell d'un ton acerbe. Laisse-moi expliquer la chose.

— Eh bien, expliquez-vous, mon vieux ! criai-je, pris d'une rage subite. Que s'est-il passé à la fin ?

— C'est qu'elle a vraiment exagéré, dit Ansell. Malgré mon avertissement, elle a insisté pour leur montrer tous ses tours. Résultat, les Indiens la prennent maintenant pour une déesse réincarnée.

— Et puis après ?

— Ils ne veulent plus la lâcher. Nous avons eu beau essayer, dit Ansell d'un ton piteux.

— Des couteaux, mon pote, aussi longs que le bras. J'ai eu une de ces trouilles ! avoua Bogle.

— Et vous l'avez abandonnée ! Ça joue les durs et ça ne sait même pas protéger une femme. Lavettes !

Je sentis le sang clapoter contre mes tympans. Ansell s'épongea la figure.

— J'attendais votre venue pour faire intervenir les troupes fédérales.

— Ça prendrait un mois au moins, dis-je d'un ton rageur. Je croyais que vous connaissiez cet Indien. Il fallait le dire, qu'on ne pouvait pas avoir confiance en lui.

— Il ne s'agit pas de cela. Quintl n'est pas en cause, protesta vivement Ansell. La seule responsable, c'est Myra. Vous n'imaginez pas les tours qu'elle leur a sortis. Je n'ai jamais vu une exhibition pareille. Cette fille est vraiment sensationnelle.

Je me levai.

— Eh bien, on va prendre des fusils et on va aller la chercher tout de suite.

Les yeux de Bogle lui sortirent de la tête :

— Rien que nous trois ? dit-il d'une voix faible.

— Rien que nous trois. Allez chercher des chevaux pendant que je m'occupe des fusils.

— Vous avez entendu ce que j'ai dit sur les couteaux ? Des surins longs comme mon bras.

— Oui, j'ai entendu. Nous avons foutu cette fille dans le pétrin, et maintenant il faut la sortir de là.

Je les quittai pour aller trouver l'aubergiste. Le temps de se serrer la main, de se tapoter un peu, puis :

— Qu'est-ce que vous avez comme fusils, mon vieux ?

— Comme fusils ? (Ses petits yeux s'ouvrirent tout grands, puis voyant mon regard, il ricana.) Encore du vilain, señor ? Toujours du vilain avec le señor blanc.

— Pas de salades, lui dis-je en le poussant vers la maison, je veux une réponse nette.

En retour, j'obtins trois carabines à répétition et trois pistolets automatiques calibre 38. Entre-temps, les autres avaient trouvé des chevaux. Je répartis les armes et sautai en selle.

— Ne croyez-vous pas que ce serait mieux d'y aller demain ? suggéra Ansell aimablement. Il va faire chaud sur ce plateau.

— Oh ! pour faire chaud, il va faire chaud, dis-je en sortant du patio.

La route qui menait à la colonie indienne traversait le plateau dénudé. Hormis quelques arbres par-ci par-là, il n'y avait presque pas d'ombre.

Au bout d'une heure de trajet, accablés par la chaleur et les mouches, nous arrivâmes au village sordide et rebutant. Il consistait en six huttes, faites de boue et recouvertes de feuilles de bananier. Ni bruit ni mouvement dans ces mesures grillées par le soleil. On eût juré un endroit abandonné.

J'arrêtai mon cheval d'un geste nerveux. Les deux autres vinrent s'arrêter à côté de moi.

— C'est bien ici ? leur demandai-je.

— Ouais, dit Bogle en faisant la grimace et en s'appuyant au pommeau de sa selle. Faut dire qu'on est loin des palaces que fréquente habituellement la princesse, ça n'a rien de Palm-Beach, hein ?

— La ferme ! criai-je furieusement.

Ansell était inexcusable. Jamais je n'aurais permis qu'on emmène Myra dans un trou pareil et ces deux-là avaient trouvé le moyen de l'y laisser ! Si j'avais été là, on aurait laissé tomber toute l'affaire.

Ansell se laissa glisser sur le sol et se mit à suivre un sentier battu qui passait entre les huttes. Bogle et moi restâmes immobiles, fusil en main, prêts à intervenir.

— Personne ! dit Ansell en revenant. Ils sont à la chasse peut-être.

Malgré la chaleur, j'éprouvai une sensation pénible. C'était comme si une main froide me frôlait.

— Il faut la trouver, dis-je tranquillement.

— Quintl habite plus loin dans la forêt, dit Ansell en faisant avancer son cheval.

Nous le suivîmes jusqu'à un petit édifice solide, bâti en roc gris, qui se dressait sous les premiers arbres.

— C'est ici, dit Ansell en descendant de cheval. Bogle regarda autour de lui.

— Pas habitable, c' patelin-là, dit-il d'une voix inquiète. Ça vous fait pas la même impression ?

— Pauvre abruti ! dis-je avec aigreur.

L'atmosphère moisie de cette colonie me faisait pourtant le même effet. C'étaient sans doute l'immobilité absolue et le silence qui donnaient la frousse. Les feuilles même ne bougeaient jamais.

Je sautai à terre et commençai à frapper du poing sur la porte de bois pourri. Le silence pesant ne fut troublé que par mes coups. Las de frapper, je commençai à écouter attentivement. Des gouttes de sueur perlaient sur mon visage. À quelques mètres derrière moi, Ansell et Bogle me regardaient.

— Il n'y a personne là-dedans, dis-je en reculant. Ils l'ont emmenée ailleurs.

— Ça pue le canasson crevé ! dit Bogle en aspirant de grosses bouffées d'air par le nez.

— Tais-toi, pour l'amour de Dieu, dit Ansell. Il y a sûrement quelqu'un. La porte est verrouillée de l'intérieur.

Je frappai sur la porte à grands coups de pied. Elle branla, mais sans céder pourtant. Je ne sais pas pourquoi j'eus peur à ce moment-là. Je sentis qu'il allait se passer quelque chose, quelque chose en dehors de ma volonté. Malgré tout il fallait forcer cette porte. Je me retournai vers Bogle.

— Qu'est-ce que vous attendez, espèce de feignant ?

Content de s'occuper un peu, Bogle sauta sur le sol. Il regarda la porte, puis la heurta de son épaule massive. Son deuxième coup de bélier défonça le verrou et la porte s'ouvrit avec un bruit de bois fracassé.

Une puanteur violente, qui nous fit tous chanceler, s'échappa de la cabane.

— Qu'est-ce que c'est ? murmurai-je en collant ma main contre mon nez et ma bouche.

— Un cadavre en pleine décomposition, dit Ansell en pâlisant.

Bogle verdit.

— J'ai l'estomac fragile, dit-il plaintivement en se laissant glisser sur l'herbe. Je sens que je vais dégobiller.

— C'est elle ? demandai-je à Ansell avec un regard de forcené.

— Ne vous énervez pas, dit-il en luttant contre sa propre nausée. Attendez-moi ici. Je vais revenir.

Il aspira profondément et jeta un regard timide dans les ténèbres. Mais ses yeux éblouis par le soleil furent incapables de distinguer quoi que ce soit.

Je l'écartai d'une bourrade.

— Laissez-moi faire ! fis-je en pénétrant dans ce four obscur et nauséabond.

Je restai immobile à quelques centimètres au-delà du seuil, essayant de respirer par la bouche. Je sentais la sueur me couler le long du corps. D'abord, je ne vis rien. Puis, en m'habituant à l'obscurité, je discernai une forme humaine, assise par terre, et appuyée contre le mur. C'était Quintl.

Le vieil Indien était enveloppé d'une couverture malpropre. Sa tête était retombée sur sa poitrine. Ses mains raides étaient posées sur le plancher de boue. Je frottai une allumette contre le mur rocheux et avançai jusqu'au vieillard en tenant, d'une main tremblante, la petite flamme au-dessus de ma tête.

Le visage de Quintl était en pleine putréfaction. Ses cheveux même étaient liquéfiés. Je tressaillis, laissai tomber l'allumette et reculai en chancelant. Je n'avais jamais vu un spectacle aussi écœurant. Quelle dégoûtation ! Je sentis mes nerfs raidir comme du fil de fer. Je restai sur le seuil de la porte en toussotant, trop malade pour parler.

Ansell me prit par le bras.

— Qu'y a-t-il ? Pourquoi faites-vous cette tête-là ? dit-il d'une voix suraiguë.

— C'est l'Indien, répondis-je en essayant de retenir mon estomac clapotant. Il est mort. N'essayez pas de le regarder. Je n'ai jamais vu rien d'aussi répugnant.

Je regardai de nouveau vers les ténèbres, le cœur palpitant.

— Où est Myra ? Je n'ai vu que le vieil Indien.

— Regardez un peu à droite. Il doit y avoir une autre pièce.

Je frottai une seconde allumette et réintégrai la mesure en évitant de regarder l'Indien. Devant moi, au bout de la pièce, on voyait une ouverture sombre, à peine perceptible. Ansell me suivit.

Arrivé sur le seuil, je m'arrêtai un instant. La flamme n'éclairait que quelques centimètres devant moi. J'avancai, puis m'arrêtai à nouveau. Mon allumette venait de s'éteindre.

J'eus l'impression subite que tout cela était irréel et que je me trouvais en plein cauchemar, entouré de fantômes inconnus qui me pressaient de tous côtés. Tout seul dans cette obscurité horrible, je m'en serais enfui sans demander mon reste.

Mais Ansell était derrière moi qui me tenait le bras. Cela me donnait du courage.

— Vous entendez quelque chose ? fit-il en chuchotant.

J'écoutai. Le silence était si complet que je n'entendais que le battement de mon cœur et le souffle haletant de mon compagnon.

Je frottai une nouvelle allumette dont la flamme éclaira un instant la pièce entière. Puis les ténèbres nous encerclèrent de nouveau. Pendant ce moment fugitif où la flamme ne vacillait pas encore, j'avais vu une ombre longue et famélique se glisser hors de la lumière, sans bruit, comme épouvantée. Lorsque l'allumette s'éteignit, je connus l'épouvante à mon tour.

— Il y a quelqu'un ici. Doc, où êtes-vous ?

— Du calme, du calme, dit-il en me touchant le bras. Je suis juste derrière vous. Qu'est-ce que c'était ?

Mes mains tremblaient à tel point que je ne pus froter même une allumette. Je poussai la boîte entre les doigts de Doc en disant :

— Allumez ! Il y a quelqu'un ou quelque chose dans cette pièce.

— Un animal peut-être ?

— Je ne sais pas, dis-je entre les dents en tirant mon revolver.

L'allumette s'enflamma. Durant une brève seconde, nous eûmes de nouveau une vision de la pièce entière. Myra était étendue sur un lit de camp, les yeux fermés. Une ombre noire et informe s'agita au-dessus de sa tête, puis se confon-

dit avec l'ombre dansante projetée par notre allumette.

— Plus haut ! lui criai-je, plus haut !

On voyait maintenant que Myra était seule dans la pièce en dehors de nous-mêmes. Je n'oublierai jamais cette vision d'une déesse antique, à la robe étincelante, aux cheveux étalés sur les épaules, au petit visage froid et dur dressé vers le toit du bâtiment rocailleux.

Sur le coup, je n'eus pas le temps de l'admirer, car l'épouvante avait plongé dans ma cervelle ses longs doigts froids et acérés.

— Il y avait quelqu'un d'autre, j'en suis sûr.

Je m'agrippai au bras d'Ansell :

— Où est-il passé ? Levez cette allumette plus haut, Doc. Il est forcément quelque part.

Ansell ne répondit même pas. Il était penché sur Myra.

— Elle n'a rien, dit-il, d'une voix abasourdie. Elle est simplement endormie... endormie dans cette puanteur.

Il la secoua doucement sans résultat.

— Réveillez-vous ! dit-il en la secouant avec plus de rudesse. Mais réveillez-vous donc !

Je l'écartai d'un geste maladroit. Je relevai Myra d'un mouvement fébrile, puis la soulevai du lit en lui passant mon bras sous les genoux. Ce faisant, il m'arriva quelque chose que je n'oublierai jamais. Quel cauchemar ! Même aujourd'hui, j'ai encore des sueurs froides quand, par hasard, je la revois en rêvant.

Au moment même où je tirais Myra hors du lit, je sentis quelque chose qui essayait de la retenir. C'était comme si son poids s'était subitement accru. C'était comme si deux bras longs tenaient mes jambes pour m'empêcher de me mouvoir.

J'en eus raison, Dieu sait comment, et parvins à la lumière en serrant Myra contre moi et en criant à Bogle de tenir prêts les chevaux. Bogle se leva lourdement. Ses yeux, tels des œufs pochés, trahissaient toute sa panique.

— Qu'est-ce que c'est ? coassa-t-il.

Ansell sortit comme un éclair. Il était blanc jusqu'aux lèvres et mit du temps pour reprendre haleine. Enfin il bégaya :

— Montrez-la moi.

— Laissez-la tranquille, vous ! lui dis-je. Elle a déjà eu assez de vos soins. Bogle, tenez-la pendant que je monte en selle.

Une fois à cheval, Bogle hissa Myra devant moi.

— Qu'est-ce qu'elle a ? dit-il.

Sa voix trahit une note d'anxiété.

— Est-ce que je sais, moi, répondis-je en me mettant en route. Je vais devenir maboule si on ne s'éloigne pas de ce trou puant.

J'allais déjà au trot, à travers le grand plateau. Ansell et Bogle me suivaient de près. Arrivé au-delà du village indien, je profitai du dernier arbre pour me glisser à terre et poser Myra à l'ombre de son feuillage.

— Jetez un coup d'œil, Doc, dis-je avec inquiétude en serrant la main chaude de Myra dans la mienne.

Ansell vint s'agenouiller auprès de moi. Bogle tenait les brides de nos chevaux en piétinant avec nervosité.

— Qu'est-ce qu'elle a ? demandai-je. Faites quelque chose, bon Dieu !

Ansell lui tâta le pouls et lui souleva la paupière.

— Elle est en transes, dit-il lentement. Il faut la coucher le plus vite possible. Je ne peux rien faire sur place.

Il l'examina de nouveau et se gratta le menton.

— Elle a un pouls normal et une respiration régulière.

Il hocha la tête :

— Il ne faut pas s'attarder ici. Elle court le risque d'attraper un coup de soleil.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? Pourquoi est-elle dans cette condition ? Expliquez-vous, bon sang !

— Je ne sais pas, dit Ansell en se levant. C'est inutile de discuter maintenant. Notre première tâche consiste à la ramener jusqu'à l'auberge.

Je la soulevai de nouveau.

— Croyez-vous qu'elle pourra supporter le trajet ?

— Puisque je vous dis qu'elle n'est pas en danger. Elle est simplement plongée dans un sommeil hypnotique. Elle se réveillera d'ici quelques heures.

Je lui lançai un regard perçant et, voyant son air anxieux, j'eus un moment de désespoir.

— Pourvu que vous ayez raison, lui dis-je en mettant Myra dans ses bras pendant que je montais en selle.

La traversée du plateau nous accabla. La chaleur était féroce, le poids de Myra exténuant. Enfin nous arrivâmes à bon port, avec une Myra toujours endormie.

— Ça a beau être une emmerdeuse, dit Bogle, j'aime pas la voir dans cet état-là. Ça n'est pas naturel !

Pendant qu'il m'aidait à la descendre, Ansell alla trouver l'aubergiste. Il ressortit au bout de quelques minutes.

— On lui prépare une chambre, dit-il, vous pouvez la monter tout de suite. Je vais vous montrer où c'est.

La femme de l'aubergiste nous attendait dans une petite chambre fraîche et tranquille, pleine d'ombre et ornée de fleurs. Je posai Myra doucement sur le lit.

— Couchez-la, commandai-je à la femme, et voyez ce qu'elle a.

Je laissai Ansell pour l'aider et descendis rejoindre Bogle sur la terrasse. Je fis servir deux demis et m'installai avec lassitude sur le banc de fer.

— Vous croyez qu'elle va se remettre ? dit Bogle avec une sollicitude qui me surprit.

— J'espère, répondis-je vaguement, mais je n'en sais rien.

Il y eut un court silence, puis Bogle demanda :

— À votre avis, qu'est-ce qu'il y avait dans cette baraque ?

Je m'essuyai le visage et le cou avec mon mouchoir.

— Je n'y ai pas réfléchi, répondis-je d'un ton bref.

Au fond, je ne voulais pas y réfléchir. Bogle gigota nerveusement.

— Vous croyez à ces histoires de sorcellerie dont Doc nous a parlé l'autre jour ?

— Je ne suis pas encore dingo.

Bogle sembla soulagé.

— Et cette came pour les morsures de serpent, croyez-vous qu'elle a pu la faucher ?

J'avais entièrement oublié ça. Je me redressai d'un coup de rein nerveux. Il y avait aussi Bastino dont il faudrait s'occuper dès le lendemain. Il allait descendre de la montagne pour régler les derniers détails de l'enlèvement. La seule pensée de Myra, là-haut, dans cette petite chambre, et le souvenir de ses traits sans couleur excluaient désormais cette opération. Impossible de la soumettre à une nouvelle épreuve. Mais dans ce cas, ce serait adieu aux vingt-cinq sacs et, pour tout arranger, je me ferais foutre à la porte pour avoir bousillé la combine de Maddox.

Je compris tout d'un coup que j'étais bien dans la mélasse. Avant que j'aie eu le temps d'y penser davantage, Ansell arriva.

— Comment va-t-elle ? demandai-je en me levant hâtivement.

— Plus besoin de s'inquiéter, dit Ansell en prenant place.

Il fit claquer ses doigts pour attirer l'attention de la petite Mexicaine qui nous tenait lieu de barman et lui montra mon verre à moitié vide.

— Dans deux heures ce sera fini. Elle commence déjà à se remettre.

Il hocha la tête d'un air perplexe.

— Comment Quintl est-il mort ? A-t-il été assassiné ?

— Ne me demandez pas de penser à celui-là ! Depuis combien de temps est-il mort ?

— Difficile à dire. Dans ce trou surchauffé, sans ventilation, un cadavre se décompose rapidement.

— Rendez-vous compte que son cerveau pourra s'en ressentir, dis-je brusquement. Nous avons fait du propre. Il y avait quelque chose d'immonde dans cette cabane. Quelqu'un se trouvait là-dedans au moment où j'y suis entré !

— On croit voir des tas de choses à la lumière d'une allumette, dit Ansell d'une voix placide. Seule Myra était dans cette pièce. J'ai cherché en vain un endroit où quelqu'un aurait pu se cacher.

— Et moi je vous dis ce que j'ai vu. Je ne cherche pas à l'expliquer, lui dis-je avec irritation. En tout cas je n'aime pas cette histoire. Nous butons sur des choses impossibles à comprendre.

La petite Mexicaine vint servir Ansell. Il but une longue gorgée de bière.

— Vous êtes à cran, voilà tout, dit-il. À quoi voulez-vous qu'on se bute ?

Je regardai Ansell qui détourna les yeux.

— Vous êtes un vieux menteur, Doc, lui dis-je tranquillement. Vous avez aussi peur que moi. Seulement vous n'osez pas l'admettre. Il s'est passé quelque chose dans cette baraque qui explique la mort du vieil Indien. Je ne sais quelle force malé-

fique vient de se déchaîner. Je l'ai sentie derrière moi en traversant le plateau tout à l'heure. C'était comme si quelqu'un essayait de m'arracher Myra. Comme si les mains de quelqu'un voulaient la tirer vers le sol.

Bogle laissa tomber son verre.

— Qu'est-ce que ça veut dire, nom de Dieu ! fit-il, la bouche grande ouverte, les yeux exorbités.

— Je voudrais bien le savoir, dis-je en éloignant ma chaise du pied. Je vais monter la voir.

Je trouvai Myra couchée dans son lit. Un petit ventilateur électrique tournait au-dessus de sa tête et un store la protégeait du soleil de l'après-midi.

Je rapprochai une chaise. Pendant que je m'asseyais, elle ouvrit les yeux et cligna paresseusement.

Je lui dis :

— Bonjour !

Son front se rida dans une expression perplexe et elle leva la tête vers moi.

— Bonjour, dit-elle. Qu'est-ce que vous faites-là, vous ?

— Oh ! Je suis passé prendre de vos nouvelles, lui dis-je en souriant. Ça va mieux ?

Elle écarta le drap et se leva sur les coudes. Elle portait un pyjama d'Ansell. C'était beaucoup trop grand pour elle.

— Je suis donc sensée être malade ? dit-elle.

Puis voyant le pyjama :

— Mais comment diable ?...

Sa perplexité se teignit d'angoisse :

— Qui m'a mis ce vêtement ? Que s'est-il donc passé ?

— Ne vous tourmentez pas. Vous voici de retour à l'auberge. Nous sommes allés vous chercher chez Quintl. Vous vous souvenez de lui ?

— Naturellement ! Et pourquoi m'avez-vous emmenée ? Et pourquoi ne me suis-je pas réveillée ?

Elle passa ses doigts fins dans ses cheveux.

— Expliquez-moi ce qui s'est passé au lieu de rester là comme une sardine empaillée.

— On vous a trouvée endormie. Impossible de vous réveiller. Alors on vous a emportée.

— Vous n'avez pas pu me réveiller ?

— Et maintenant si vous me disiez un peu ce qui vous est arrivé, je saurais peut-être où nous en sommes.

Elle fronça les sourcils.

— Il ne m'est rien arrivé du tout. Tout au moins je ne le crois pas.

Elle s'appuya les doigts sur les cils.

— Je ne me rappelle plus très bien. Comme c'est bête ! Ce vieil Indien m'a plutôt effrayée. Mon numéro lui plaisait beaucoup. D'ailleurs, de ma vie, je n'avais jamais si bien opéré. Si vous aviez vu sa tête. Il en bavait. Il n'a pas marché, il a couru ! Enfin, il m'a emmenée jusqu'à un petit bâtiment en pierre. Je croyais que Doc et Sam nous suivaient, mais je ne les ai plus revus. Il m'a laissée seule dans cet endroit où je me sentais perdue. À mesure que la nuit approchait, je le détestais da-

vantage. Enfin je me suis endormie sur une sorte de lit. Après, c'est fini, je ne me rappelle plus rien.

Je sentis une rigole de sueur couler sous mon col de chemise. Je m'essuyai avec mon mouchoir.

— Et le lendemain ?

— Vous voulez dire aujourd'hui ? Il ne s'est rien passé du tout.

— Vous avez dormi pendant deux jours, lui dis-je en la regardant.

— Deux jours ! Vous êtes complètement fou !

Puis voyant la façon dont je la regardais :

— Vous ne me feriez pas marcher, vous, au moins ?

— Vous savez bien que non.

Elle se mit à rire.

— J'étais sans doute fatiguée. Je me sens lasse, d'ailleurs. Si vous me laissez ? J'ai besoin de réfléchir et ensuite de manger un peu.

— Bien sûr, dis-je en me levant, ne vous fatiguez pas, surtout.

Anxieux, Ansell et Bogle me regardaient descendre. Je leur lançai :

— Rien à faire. Elle ne se rappelle plus rien.

— Vous ne voulez pas dire qu'elle a dormi pendant tout ce temps ? Et le remède contre la morsure des serpents ?

Complètement dégoûté, je lui répondis :

— Foutez-moi la paix avec vos questions, et je m'en fus commander le repas de Myra.

Bogle m'accosta dans le couloir quand je revins avec le plateau.

— Je vais le lui monter, moi, dit-il, en me dévisageant avec méchanceté. Vous autres, vous êtes déjà montés, pas vrai ? J'ai envie d'y faire un tour, moi aussi.

— Vous ? m'exclamai-je, si épaté que je faillis lâcher le plateau.

— Parfaitement, ça vous dérange ?

Je le regardai en ricanant.

— Elle n'est pas mal, hein ?

— Mal ! dit Bogle en m'arrachant le plateau, mal n'est pas le mot qu'il faut pour décrire c'te bonne femme-là.

Cependant, il gravit les marches de l'escalier sur la pointe des pieds, comme si elles étaient en papier.

Au moment même où je rentrais au vestibule, un cri de terreur retentit au premier, suivi d'un bruit de vaisselle cassée. Doc et moi nous échangeâmes des regards consternés en nous précipitant vers l'escalier.

Un Bogle titubant divaguait dans le couloir. Ses traits étaient livides, ses yeux exorbités. Il fit un effort pour nous croiser sans rien dire, mais je lui sautai dessus et l'obligeai à faire demi-tour.

— Qu'est-ce que vous avez, bon Dieu ? lui demandai-je en le secouant.

— N'entrez pas là-dedans ! dit-il d'une voix tremblotante.

De grosses gouttes de sueur lui coulaient le long des joues.

— Elle est là à flotter dans la chambre, à flotter jusqu'au plafond.

Il m'écarta d'une bourrade et poursuivit sa course éperdue.

— Complètement cinglé ! dis-je en le suivant des yeux. Qu'est-ce qu'il veut dire par « flotter dans la chambre » ?

Ansell ne répondit pas, mais l'appréhension se lisait dans ses yeux.

CHAPITRE VII

— Flotter dans la chambre ! dit Myra d'un ton méprisant. Vous parlez d'une imagination !

Étendue là, sur deux chaises en osier, elle était toujours sans couleur. Cependant, ses yeux étincelants étaient rassurants.

Le soleil s'était déjà couché derrière les montagnes et, dans le crépuscule, la véranda était tranquille et reposante. Une brise fraîche bruissait dans les feuilles brûlées des cyprès. La place était déserte.

Ansell et moi étions affalés près de Myra. Bogle était assis à table, caressant une bouteille de whisky à moitié vide.

— La boisson finira par tuer ce pauvre Samuel ! continua Myra. Même dans le delirium tremens, il faut qu'il soit différent des autres. Il voit des femmes flottantes au lieu d'éléphants roses !

Je regardai Bogle. Son aspect était inquiétant. Entassé là, en train de boire sec, il avait l'air d'un homme bien parti pour une maladie grave. Il n'arrêtait pas de hocher la tête en marmonnant on ne sait quoi et en clignant de l'œil.

— Attendez, dis-je. Il a dû voir quelque chose pour être dans un état pareil. Un homme ne perd pas tout son ressort comme ça, rien que par plaisir.

— Allons donc ! dit Myra. Il essaye de faire du genre. Vous êtes rentrés quelques instants après. Est-ce que vous m'avez vue flottant dans l'air ?

— Non, bien sûr, sans quoi je serais encore en train de cavalier à travers le désert.

— Naturellement, dit Myra. Il a des hallucinations.

— Si tu nous racontais ton histoire encore une fois ? dit Ansell avec bienveillance.

Bogle frémit et se versa un autre whisky.

— Je deviendrai dingue rien qu'à y repenser, dit-il d'une voix caverneuse.

— Ne vous inquiétez pas, dit Myra, vous n'irez pas plus loin. Il y a des limites, même à la démence.

Bogle serra ses poings et nous regarda bien en face.

— Je m'en fous de vos boniments ! grommela-t-il. Moi, je crois mes yeux. Quand je suis entré dans la chambre, elle était couchée sur le lit. Avant que je puisse dire un mot, elle s'est envolée jusqu'au plafond avec la couverture et tout. On aurait dit qu'elle était hissée par des fils de fer.

Nous nous regardâmes.

— Elle s'est mise à flotter, hein ? demandai-je. Vous avez l'habitude de voir des gens sortir du lit de cette façon ?

Bogle secoua la tête.

— Non, c'était la première fois, dit-il simplement, et j'espère que ce sera la dernière.

Ansell me dit à voix basse :

— Un coup de soleil, sans doute.

Je lui fis un signe d'assentiment :

— Écoutez, mon vieux, dis-je à Bogle, nous avons eu une journée crevante ; si vous alliez vous coucher maintenant ? Demain vous vous sentirez mieux.

— Et vous croyez que je pourrai dormir ? gémit-il en se versant encore une lampée.

Myra se leva vivement. Elle portait un chemisier bleu marine et un pantalon de flanelle grise qui la moulait. Elle s'approcha de Bogle et lui ôta la bouteille de whisky.

— Allez vous coucher, dit-elle, ou je vais vous faire autre chose que flotter au-dessus de vous.

Bogle recula en frémissant :

— Ne venez pas près de moi ! dit-il horrifié.

— Laissez-le tranquille, dit Ansell. Ça doit être le choc à retardement.

Myra hésita, puis retourna à sa chaise en emportant la bouteille de whisky. Je la lui soufflai au passage.

— Merci bien, c'est moi qui prendrai la succession, lui dis-je, en avalant une belle lampée.

Myra se rassit.

— Nous revoilà au point de départ, après une heure perdue à écouter Samuel parler de femmes flottantes.

— Ouais, acquiesçai-je, on n'ira pas loin comme ça.

— Ce que je voudrais savoir, dit Ansell, c'est ce qui s'est passé dans cette hutte ? Oui ou non, avez-vous appris quelque chose de Quintl ?

— Évidemment non, pour la enième fois. Il m'a conduite dans une hutte où je me suis endormie. Je ne me rappelle rien du tout.

— Et voilà ! dis-je tristement. Adieu le remède contre la morsure des serpents. Maintenant que Quintl n'est plus, personne ne doit le connaître.

— C'est mon impression, dit Ansell. Et pourtant... que faisait-il dans la hutte avec elle ? Elle était seule au moment de s'endormir, mais Quintl était pourtant là quand nous avons défoncé la porte. Il y a quelque chose que je ne comprends pas dans cette histoire.

Il se gratta le menton et posa sur Myra un regard pénétrant.

— Vous ne vous sentez pas transformée ? demanda-t-il prudemment.

— En femme flottante, peut-être ? répliqua-t-elle sans aménité. Vous devenez maboul aussi ?

— Et s'il y avait du vrai dans ce que Bogle disait ?

— En voilà deux maintenant ! dit Myra. Vite des camisoles de force avant qu'ils deviennent dangereux.

Je regardai Ansell d'un air inquiet :

— Où voulez-vous en venir ?

Avant qu'il pût répondre, un groupe de cavaliers arriva sur la place dans un tourbillon de bruit et de poussière.

— Qu'est-ce que c'est ? dit Myra, en regardant par-dessus son épaule. On dirait un rodéo.

Puis je me redressai avec effroi. Un de ces cavaliers était d'une taille immense. Cela me suffit.

— Vite, Doc, au téléphone ! Appelez la troupe fédérale ! Ce sont des bandits, ces gars-là !

Ansell devint raide de peur.

— Que voulez-vous dire ? dit-il avec des airs de lapin médusé.

— Bon, restez où vous êtes. Ils nous ont vus.

Myra posa sur moi un regard vide.

— Qu'est-ce que vous racontez ?

— Des frelons, ma vieille, dis-je d'une voix sinistre.

Il n'en fallut pas plus pour lui couper le souffle.

Trois hommes se détachèrent du groupe de seize et vinrent droit sur la véranda. Les autres restaient près des chevaux, leur regard braqué sur nous. Un des trois hommes était d'une taille et d'une corpulence démesurées. Il marchait en avant des autres. Son poids fit craquer les marches de la véranda pendant qu'il les gravissait.

C'était bien le gros énergumène de notre excursion en montagne. Il s'arrêta sous une lampe pour nous fixer du regard et ses yeux reflétaient une lueur malveillante. C'était surtout Myra qui retenait son attention. Il sortit un mouchoir en soie et se moucha. Et tout le temps, ses yeux étaient rivés sur Myra.

Celle-ci le regardait de la tête aux pieds, nullement effrayée de le revoir.

— Il me semble avoir déjà vu ce gros-là, me dit-elle.

Le gros homme se rapprocha encore. Ses compagnons restaient dans l'ombre. Bogle, devinant

une atmosphère hostile, crut devoir faire sentir sa présence.

— Tu cherches quelqu'un, mon pote ?

Le gros homme fouilla ses poches.

— Quelque part j'avais affiche intéressant, dit-il. Où je l'ai mis ?

Il fouilla de nouveau en fronçant les sourcils.

— Dans votre panse, peut-être, dit Myra en allumant une cigarette et en jetant son allumette dans les ténèbres.

— Vous ne pouvez pas la boucler cinq minutes ? lui demandai-je en suppliant. Ce n'est pas beaucoup exiger, par ces temps de revendications.

Le gros sortit un journal plié et se mit à le défroisser. Il regarda Myra, puis son journal, et son visage enfin s'éclaira. Il eut même un sourire que je trouvais inquiétant. C'est déjà désagréable de rencontrer un serpent, mais un serpent qui vous fait des sourires... c'est encore plus inquiétant.

— Ah voici ! dit-il... très intéressant... vraiment très intéressant.

— Il semble si heureux de parler tout seul, dit Myra en bâillant, on aurait tort de le déranger davantage. Si on allait se coucher ?

— Soyons prudents ! conseillai-je. J'ai l'impression que ce monologue va bientôt nous intéresser.

Bogle regarda le gros homme. Il avait des yeux clignotants et marmonnait toujours des paroles incompréhensibles. Enfin, il détendit ses muscles énormes en disant :

— Qu'est-ce que c'est que c'gars-là, d'abord ?

— Moi, Pablo, dit celui-ci, en dardant un regard furtif sur Myra. Vous, étrangers, pas connaître Pablo, peut-être ?

Ansell parut foudroyé.

— Pablo ? répéta Myra. Ça doit être un truc pour se masser la poitrine.

Le colosse souriait toujours.

— Petit señor connaître Pablo, n'est-ce pas ?

Moi aussi, j'avais entendu parler de Pablo, et le son fluet par lequel Ansell acquiesça trouva un écho en moi.

— Eh bien, dire amis que je commence où Zapata et Pancho Villa ont fini. Faut parler de ma forteresse dans montagnes... Beaucoup d'hommes murés là-dedans... Faut parler de mes hommes... train sauté dynamite... Où est votre langue, señor ?

Ansell nous regarda d'un air affolé :

— Oui, c'est bien ce gars-là, dit-il.

— Si Samuel veut bien sortir son harmonica on pourra organiser une réception officielle, dit Myra en souriant. On lui donnera un petit drapeau et un sac de carottes pour attacher devant son museau. Après ça, on pourra peut-être aller dormir.

J'eus l'impression qu'elle nous faisait plus de mal que de bien.

— Myra Shumway, n'est-ce pas ? dit Pablo en tripotant son mouchoir.

— Enfin la célébrité ! dit Myra avec surprise... Ravie de vous voir enfin, docteur Livingstone.

— Et vous êtes le señor Ross Millan ?

— Et moi je suis le señor Bogle, dit celui-ci en se redressant. Ravi de faire vot' connaissance.

— Tiens ta langue, chien... ou je la coupe !

Les yeux de Pablo perçaient Bogle comme des foreuses.

— Sacré nom de... dit Bogle, la bouche grande ouverte.

Je lui donnai un coup de pied sous la table et lui dis de se taire.

Pablo alla doucement à la table, rapprocha une chaise et s'installa à côté de Myra. Pour un homme de sa corpulence il se mouvait avec une aisance remarquable. Myra s'éloigna.

— Nous avons bien des choses à discuter, dit-il en prenant une jarre sur la table.

Il remplit le verre de Myra de vin rouge aigrelet et le leva à la lumière.

— Ta jolie bouche laisse tracés, dit-il en souriant à Myra. Tes baisers dangereux peut-être ?

Il se mit à se tenir les côtes dans un accès d'hilarité.

— Vous allez craquer votre corset, dit Myra effrayée.

Pablo écrasa le verre entre ses doigts. La table fut éclaboussée de liquide et d'éclats de verre cassé. Bogle se mit à remuer et je dus le retenir d'un nouveau coup de pied sous la table. Myra méritait une bonne gifle. Ou elle était la plus sotte bécasse du monde, ou elle avait plus de cran que nous tous réunis. En tout cas, elle allait tout casser.

Les hommes sur la place avancèrent de quelques mètres. Plusieurs d'entre eux tenaient déjà la

crosse de leur revolver. Pablo s'essuya en regardant la paume de sa main qu'il avait égratignée.

— Comme je suis négligent, fit-il.

— Ne vous excusez pas, dit Myra, j'avais un cousin qui était faible d'esprit, lui aussi. On lui donnait ses repas dans des ustensiles en fer, faits exprès. Je pourrais vous en procurer à des prix très intéressants.

— Quand mes femmes insolentes, dit Pablo d'un ton rêveur, moi les coller sur fourmilière dans le soleil chaud.

Myra se retourna vivement sur lui :

— Mais moi, je ne suis pas votre femme, mon gros. Allez au bain, avec votre équipe de baltringues.

— Ne faites pas attention à elle, dis-je en intervenant. Elle a un sens de l'humour très particulier.

Pablo enrroula le mouchoir autour de sa main.

— Si ma femme parle comme ça, je lui coupe la langue. Elle perd vite son humour, alors.

Je crus devoir prendre une part plus active à la conversation :

— Dites, señor, y a-t-il quelque chose de particulier que vous désirez discuter avec nous ? demandai-je en lui offrant une cigarette.

— Oui, dit-il, en repoussant la cigarette d'un geste dédaigneux. Oui, une chose très importante.

Il ramassa le journal qu'il avait laissé tomber par terre. Je reconnus le *Recorder*.

— Voici pourquoi la señorita m'intéresse.

Et il étendit le journal sur la table.

Je connaissais la suite. Pourtant, j'osais à peine

regarder les manchettes. Cette crapule, Dieu sait comment, avait trouvé le numéro où il était question de « la blonde kidnappée ». On voyait un énorme cliché de Myra et, en lettres gigantesques, le chiffre de la récompense.

— Eh ben, mon vieux, pensai-je, si tu peux te tirer de là, tu seras un petit démerdard.

Avant que j'aie eu le temps de l'arrêter, Myra s'empara du journal. Les deux autres vinrent le regarder par-dessus son épaule.

— Une bonne ressemblance, n'est-ce pas ? lançai-je d'un air dégagé. Je n'ai jamais eu confiance dans le *Recorder*, mais cette fois, c'est un comble. Enlevée par des bandits ! Et quoi encore ? Quelle blague !

Myra me regarda par-dessus le journal d'une manière inquiétante.

— Elle est bien bonne, n'est-ce pas ? dit-elle entre ses dents. C'est même à mourir de rire.

S'ensuivit un long silence durant lequel ils étudièrent tous trois le journal. Enfin, Myra le plia avec une froide résolution et le remit sur la table.

— Vingt-cinq mille ! dit-elle doucement... Quand je pense que j'allais vous appeler par votre prénom !

— Ce n'est pas tout, dit Pablo en curant ses grandes dents blanches avec son ongle de pouce. Il y a aussi un homme... Bastino... qui habite la montagne... Lui et moi bons amis... Il doit enlever señorita... pour que señor Millan venir la sauver... Mais señor Millan pas parler à Bastino grande récompense... Seulement donner trois

cents dollars... Bastino pas content, lui... Lui parler Pablo et me voilà !

Myra ne me quittait pas du regard.

— Quel beau serpent vous faites ! dit-elle avec un sang-froid effrayant. Il faudra m'avertir du jour du mariage de vos parents. Je leur enverrai une couronne.

Ansell, lui-même, me regardait avec réprobation.

Je défis mon col de chemise qui avait failli m'étrangler.

— Tout ça est l'effet d'un malentendu. Laissez-moi seulement m'expliquer...

— Rien à expliquer, dit Pablo, c'est moi qui parle maintenant.

— Vous allez la boucler, oui ! s'écria Myra, furieuse. J'ai deux mots à dire à ce crotale.

— Ne nous disputons pas, dis-je hâtivement. On ne vous aurait fait aucun mal. Je tenais secrète la récompense, histoire de vous faire une surprise. Ça sera gentil, n'est-ce pas, d'avoir tout cet argent à dépenser ?

— Espèce de faux jeton ! dit Myra en tapotant la table. Je pense à toutes les vacheries que j'ai envie de vous faire.

— Alors, nous aussi on devait passer à l'as ? demanda Ansell.

Je me redressai avec dignité :

— Cette histoire devient sordide. Me voici qui essaie de fournir, au public américain, un reportage sans précédent, tandis que vous êtes tous uniquement préoccupés par des questions d'intérêt !

— Ah ! on n'était pas intéressé par la récompense ? fit Myra en me souriant. On voulait seulement donner au grand public un reportage inédit.

— Tout simplement. Une bagatelle comme vingt-cinq mille malheureux dollars n'a jamais épaté aucun journaliste.

— Une minute, dit Pablo, je n'ai pas encore fini. Moi prendre señorita maintenant. Señor Millan écrire reportage. Puis nous discuter récompense.

Nous le fixâmes tous quatre du regard.

— Vous emmenez la señorita ? demandai-je, comprenant brusquement dans quel pétrin nous nous trouvions.

— Certainement !

Pablo sourit à Myra.

— Le journal dit qu'elle a été enlevée. Alors moi, je l'enlève... Rançon, cinquante mille dollars... Vous me les trouvez... En cas retard, moi vous envoyer oreille droite... puis oreille gauche... puis si toujours retard... j'envoie un doigt tous les jours.

Myra pâlit :

— Jolies manchettes en perspective pour votre torchon ! me dit-elle. Prix élevé pour pièces détachées ! Ou « Jeune fille expédiée en détail ».

— Ça serait dangereux, objectai-je. Le gouvernement des États-Unis exercerait certainement des représailles. On enverrait une expédition punitive comme celle qui a pourchassé Pancho, il y a quelques années.

Pablo éclata de rire.

— Nous partir maintenant, dit-il en s'emparant du bras de Myra.

Myra se retourna, en, fureur :

— Bas les pattes ! Si vous espérez me faire peur, vous retardez !

Pablo tremblait de rire.

— Voilà ma belle affranchie ! dit-il en lui frappant la figure du revers de la main.

Myra tomba à la renverse, entraînant sa chaise avec elle.

Les deux tueurs restés dans l'ombre avancèrent en sortant leurs revolvers :

— Bouge pas ! me dit l'un d'entre eux tandis que l'autre tenait Bogle en respect.

Ansell était devenu raide en voyant la chute de Myra.

Je me sentis pâlir et, malgré le risque, je me penchai au-dessus d'elle. Pablo me balança la jarre de vin sur la nuque. Le chemisier de Myra en fut tout éclaboussé. Je me retournai à quatre pattes avec le sentiment que des bombes incendiaires explosaient dans mon crâne.

J'entendis le rire de Pablo retentir au loin, puis je m'ébrouai pour m'éclaircir les idées et me remis debout.

Myra se cramponna à moi :

— Vous êtes blessé ? demanda-t-elle avec inquiétude.

Avant que je puisse répondre, Pablo la fit lever d'une bourrade et l'obligea à lui faire face.

— Moi avoir toute ton attention, petit lapin, dit-il en l'attirant contre lui. Lui plus exister pour toi !

Myra retint sa respiration et lui envoya son poing en pleine figure.

Un des tueurs lui donna aussitôt un coup de pied dans les jambes et elle s'affala sur le plancher en bois avec un choc qui lui coupa le souffle.

Pablo se leva en sifflant comme un crotale. Une égratignure près de son nez épais révélait où Myra l'avait touché.

— Allons-y, Sam ! hurlai-je et nous entrâmes dans la danse simultanément.

Avec un rugissement formidable, Bogle lança la table sur le tueur qui le tenait en respect. L'homme tira aussitôt une balle, qui érafla la table. Moi, je profitai de la distraction du type qui venait d'arranger Myra pour bondir sur lui et l'entraîner par terre. Nous faillîmes écraser la malheureuse.

Ansell, qui s'était faufile dans un coin en dehors de la mêlée, raconta après que c'était une belle bagarre. Pendant que j'essayais de venir à bout de mon métèque, Pablo se leva, bavant de nervosité.

— Venez, cria-t-il aux Mexicains restés sur la place, ils se déchaînent.

Sam s'empara de l'autre tueur et le balança sur la masse fourmillante des Mexicains qui arrivaient en bas.

Entre-temps j'avais saisi mon type par les cheveux et lui cognais la tête contre le plancher. C'était une caboche assez ramollie, car il tomba tout de suite dans les pommes. Myra hurla pendant que je me relevais. Elle avait vu arriver les renforts.

Pablo saisit Myra de nouveau. Elle se débattait,

ruant et griffant comme une panthère, mais il la maniait avec aisance, sans quitter seulement sa chaise. Il emprisonna ses deux mains dans une des siennes et s'amusa à lui serrer les doigts. Elle essaya de s'éloigner en lui envoyant des coups de pied effrénés. Elle était blanche, folle de rage, impuissante.

Ricanant de joie nerveuse, il la tira contre lui à la vitesse d'une femme projetée hors d'un canon. Puis, de sa main libre, il enroula ses doigts autour de ses cheveux et tira sa tête en arrière, à tel point que Doc croyait qu'il voulait lui rompre le cou.

— Si tes oreilles plus long, moi les tirer aussi petit lapin, dit-il en grimaçant et en la forçant à s'agenouiller.

Soudain Sam sortit de dessous un amoncellement de types. On eût dit un gros ours assailli par un cortège de loups. Sa plus belle bagarre depuis des années. Avec un petit métèque sur le dos et trois autres agrippés à ses guibolles, il essayait de distinguer Myra. Dès qu'il eut vu ce que Pablo lui faisait, il beugla comme un forcené et se pencha pour expédier les trois cocos cramponnés après ses jambes. Ses poings massifs s'abattirent sur leur portrait comme une avalanche de rochers. Le métèque sur son dos redoubla d'efforts en mordant, griffant et cognant. Bogle ne le remarqua même pas. Il dégagea ses jambes, fit valser les trois types à coups de pied et se précipita droit sur Pablo.

Le petit métèque déplaça ses mains pour lui enfoncer ses pouces dans les yeux. Bogle fit un bruit de taureau blessé. Il passa une main derrière la

tête et attrapa la bobine du Mexicain. Ses doigts épais se mirent à serrer. Le petit métèque lâcha prise. Il essaya d'arrêter ces gros doigts d'acier qui réduisaient sa bouille en compote. Soudain Bogle le lança d'un mouvement violent. Il alla s'écraser contre la balustrade et tomba en une masse morte.

Cependant je me trouvais sous un tas de Mexicains dont un réussit à me coller un uppercut. Je m'effaçai comme une lumière éteinte.

Mes adversaires se remirent debout en vue de liquider Bogle, mais ils arrivèrent trop tard.

Pablo trouvait cette scène passionnante. Il esquiva un premier assaut, soulevant Myra par son chemisier et, saisissant ses chevilles de l'autre main, il s'en servit comme bélier pour briser l'élan de Bogle. Celui-ci la serra contre lui en tombant et put ainsi lui épargner la douleur d'une deuxième chute.

— Allez-y ! hurla Pablo en faisant signe à ses hommes de sauter sur Bogle.

Ils s'élançèrent comme une meute de chiens.

Pablo tournait autour de la mêlée en riant jusqu'aux larmes. Il vit une jambe et tira dessus, opiniâtement, jusqu'à ce qu'il dégagât Myra de cette masse de membres déchaînés. Avant de pouvoir l'atteindre, il dut écarter deux Mexicains qu'il sortit par les cheveux et lança au loin aussi aisément que s'ils avaient été des chatons.

Myra, plus morte que vivante, gisait à même le plancher. Pablo retourna vers la masse combattante, isola la tête de Bogle et la piétina avec sauvagerie.

Bogle hors de combat, les Mexicains s'éloignè-

rent quelque peu. Pablo remua Myra à coups de botte.

— Presque dépouillé cette fois, le petit lapin, dit-il en se tenant les côtes de rire. Ho ! Ho ! Quel mouvement ! Quelle soiréc ! Quelle bagarre magnifique !

Il se pencha soudain, l'empoigna de nouveau par le chemisier et la hissa debout. Tout en la tenant avec fermeté, il traversa la véranda, ramassa une chaise et se rassit. Myra avait perdu toute combativité. Il la fit mettre à genoux. Elle restait là, flasque, sans ressort, la tête baissée, le visage caché par sa tignasse.

Les Mexicains s'étaient réunis en haut des marches. Ils chuchotaient sur un ton très animé.

Bogle et moi comptions toujours les étoiles. Ansell s'était blotti un peu plus loin contre le mur dans l'espoir de passer inaperçu. Myra remua de nouveau :

— Laissez-moi, gros crapaud ! dit-elle en haletant.

— Bien sûr, petit lapin, dit Pablo en la soulevant avec un ricanement.

Sans sa main pour la supporter, ses genoux plièrent sous elle et elle manqua retomber. Pablo la retint en disant d'une voix moqueuse :

— Quelle faiblesse !

Elle le repoussa, au prix d'un gros effort, et chancela jusqu'à moi. Je l'apercevais à travers un brouillard.

— Comment ça va ? lui demandai-je.

Elle s'agenouilla à côté de moi.

— On a déjà gagné ou faut-il remettre ça ?

— On a perdu, idiot ! dit Myra sauvagement. Et maintenant ?

Je jetai un coup d'œil circulaire. Le groupe des Indiens sur les marches de la véranda interdisait toute fuite. Je regardai tristement Bogle qui commençait à remuer lui aussi. Je regardai l'énorme masse de Pablo.

— Aussitôt mon souffle retrouvé, on recommence. Mais il faut que vous partiez. Si vous pouvez gagner les bois, ils auront du mal à vous retrouver.

— Si vous croyez réellement que je vais vous laisser là tous les trois, gronda-t-elle d'un ton rageur. Nous sommes tous ensemble dans ce pétrin.

— Encore une belle fin de chapitre, dis-je en pensant qu'elle était magnifique. Ne faites pas l'imbécile. Qu'est-ce que vous allez prendre avec ces crapules-là ! Et puis qui va trouver les cinquante sacs de votre rançon ?

— Vous, pardi, crétin ! dit-elle méchamment. Vous estimez que je les vaux pas ?

— Gare derrière ! lui criai-je en essayant de me relever.

Pablo, qui avait perdu patience, arrivait sur nous comme un rapide. Il saisit Myra avant même qu'elle esquissât le moindre mouvement.

— Maintenant assez parler... dit-il en la secouant. Nous partir !

— Bas les pattes ! Tu m'entends, dit-elle avec fureur. Rentre dans ta peau, eh, saucisse !

Ce fut alors que cela se produisit.

Une bouffée de fumée blanche descendit autour de Pablo. Quand elle se fut dissipée, on ne le vit plus.

J'assistai à toute cette scène. Pablo n'était pas parti dans le vestibule. Il ne s'était pas faufilé dans l'ombre. Il s'était tout bonnement évaporé, évanoui en fumée. De ma vie, je n'avais jamais rien vu d'aussi terrifiant.

Myra recula en poussant un petit cri, puis elle accourut vers moi. Je la serrai en regardant disparaître les derniers lambeaux de fumée. Il fallait voir déguerpir cette bande de Mexicains, prise d'une panique subite ! Quelle ruée vers les canassons, mes amis ! C'était à qui s'enfuirait le plus vite, les grands piétinant les petits dans une course effrénée vers leurs montures. Quatre secondes après, il n'y en avait plus un seul dans Orizaba. La petite place était déserte.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demandai-je en serrant Myra contre moi.

Malgré mon effroi, je prenais plaisir à ce que je faisais. C'était une de ces filles qu'il s'agit de serrer bien fort et j'assurai toute la pression voulue.

— Mais qu'est-ce qui s'est donc passé, bon Dieu ?

Bogle, bien entendu, avait tout remarqué, lui aussi.

— J'en peux plus ! se lamenta-t-il en se battant avec le plancher. D'abord, c'est elle qui s'envole et maintenant c'est lui qui disparaît. Je n'en peux plus. J'en deviens louf ! Laissez-moi rentrer !

— Doucement ! dit Ansell en quittant son coin et s'approchant de nous deux. Eh bien ! on ne

croit toujours pas à la sorcellerie ? Vous l'avez vu s'évaporer ?

Il jeta sur Myra un regard pénétrant.

— Qu'avez-vous fait ?

Myra frémit.

— Vous ne voulez tout de même pas me rendre responsable de ça ?

— Parfaitement, répliqua Ansell d'un ton cassant. Je m'en doutais depuis que Sam vous a vue flotter en l'air. Vous êtes devenue Naguale, comprenez-vous ? Quintl vous a communiqué ses secrets sans que vous le sachiez. C'est vous la dépositaire des pouvoirs occultes du Nagualisme.

Myra eut un mouvement de recul.

— Je n'en crois rien, répondit-elle les yeux horrifiés.

Puis à moi-même :

— Dites-lui qu'il est devenu fou.

— Alors, si les hommes ne s'évaporent pas, dites-moi où est Pablo, insista Ansell.

— Caché quelque part, peut-être ? suggérai-je, en sachant que je disais une sottise.

Je regardai autour de moi, puis je bondis. La saucisse la plus grande et la plus appétissante que j'ai jamais vue gisait au-dessous de la table. Je la ramassai.

— Comment diable ce truc-là est-il venu ici ?

Il suffit que Myra l'aperçût pour qu'elle tombât évanouie.

Ansell me saisit par le bras.

— Vous avez entendu ce qu'elle a crié ? dit-il d'une voix haletante, en montrant la saucisse du doigt. Voilà Pablo, ou plutôt ce qu'il en reste !

Je laissai tomber la saucisse comme si elle venait de me mordre.

— Lequel de nous travaille du chapeau ?

— Elle lui a dit de réintégrer sa peau de saucisse, hurla-t-il, les yeux sortant de la tête. Elle a le pouvoir de faire une chose pareille.

— Vous êtes fou ! fis-je en reculant. C'est inimaginable !

Bogle se traîna jusqu'à nous.

— Qu'est-ce que t'as à aboyer comme ça ? dit-il en regardant Doc.

Puis, regardant Myra :

— Qu'est-ce qu'elle fout encore, celle-là ?

Je transférai mon attention de la saucisse à Myra.

— Il faut la rentrer ! m'écriai-je.

Je la ramassai et l'emportai dans le vestibule. Aussitôt qu'elle fut couchée, je criai :

— Dites donc, Doc, si vous me donniez un coup de main ?

Il entra tout pâle et tremblant.

— Je ne puis le croire. C'est absolument fantastique !

— Oh ! la ferme ! lançai-je brutalement. On parlera de tout ça quand cette petite ira mieux. Après tout, on est sortis d'une sale passe grâce à ça. On devrait s'en féliciter.

Il se passa un long moment avant que Myra se remît. Enfin elle ouvrit des yeux malheureux et me regarda en clignotant :

— Quel mauvais rêve, dit-elle ; j'ai fait un cauchemar !

— Il faut dormir, lui dis-je pour la soulager. Je resterai auprès de vous. Il n'y a rien à craindre.

Elle me sourit en refermant les yeux. Sa respiration redevint régulière. J'étais content de moi. Quel père de famille je faisais ! Puis Bogle entra en disant :

— Comment qu'elle va ?

— Qu'est-ce que vous avez fait de cette saucisse ? Il me la faut.

— Je viens de la donner au chien du taulier, dit-il avec indifférence. C'est un bon clébard à qui j'avais promis quelque chose.

— Vous avez donné cette saucisse à un chien ? m'écriai-je en le saisissant par le bras.

— Bah ! oui, pourquoi ? dit Bogle d'une voix agressive. Vous vouliez la bouffer, vous ?

— Mais bougre de gros... Ce n'était pas une saucisse, ça ! C'était Pablo !

— Quoi ? Vous dites ? murmura Bogle en ouvrant des yeux énormes.

— Cette saucisse-là n'était pas une saucisse. C'était Pablo transformé en saucisse, expliquai-je en essayant de parler à voix basse.

— La saucisse n'était pas une saucisse. La saucisse était Pablo, répéta Bogle abasourdi. C'est bien ce que vous avez dit ?

— Mais oui, espèce de grosse couenne !

— Eh bien, pour moi, c'est toujours une saucisse.

— On s'en fout. Moi, je vous dis que c'est Pablo converti en saucisse...

— Converti en saucisse ? (Les yeux de Bogle exprimèrent la peur.) Je vois ce que c'est.

— Non, vous ne voyez pas, rétorquai-je sauvagement. Vous ne voyez rien du tout. Maintenant cessez de discuter et dites-moi où est ce chien ?

— Doc, du boulot pour toi ! dit Bogle en regardant Ansell. Le couvercle de c'gars-là est sérieusement dévissé.

— Essaye de comprendre, dit Ansell. Pablo a été transformé en saucisse par Myra.

— Vous aussi ! chuchota Bogle en reculant horrifié. Ce qu'il faut à vous deux, c'est un peu de repos !

— Va chercher cette saucisse ! dit Ansell d'une voix très sèche. Je te dis qu'elle contient Pablo.

Bogle frémit.

— C'est peut-être moi, après tout, qui entends des voix ?

— Fermez votre grande gueule et faites ce qu'on vous dit ! lui criai-je en fureur.

— On me dit que la saucisse n'est pas une saucisse. On me dit que la saucisse, c'est Pablo. Je deviens complètement dingo ! se lamenta-t-il. Je savais bien que ça allait m'arriver.

— Puisqu'on te dit que Pablo a été changé en saucisse ! lui hurla Ansell en pleine figure. Tu t'es bien changé en un tas de suif, toi ! Maintenant fais quelque chose !

Bogle ferma les yeux et s'affaissa brusquement sur le parquet.

— Triste jour pour ta vieille mère, se dit-il, je plains le type qui lui apprendra que son fils unique est devenu cinglé.

Puis il s'étendit sur le dos en chantonnant de façon bizarre.

— Venez, Doc ! Il va falloir qu'on le trouve tout seuls.

Notre recherche fut de courte durée. Au beau milieu de la véranda, un énorme chien-loup nous regardait avec des yeux désabusés, en bête qui a trop bien mangé. La saucisse avait disparu. Puis nous vîmes le chien fermer les yeux en se purléchant avec béatitude.

— Je n'aurais souhaité ça à personne, pas même à Pablo, murmurai-je d'une voix sourde et horrifiée.

Doc enleva son chapeau et baissa la tête.

Tout à coup je m'agrippai à son bras :

— Doc, dis-je en haletant, comprenez-vous ce que ça signifie ? Elle a la haute main sur nous. On n'aura plus qu'à la boucler.

Il remit son chapeau et se mit à me regarder en clignotant.

— Que voulez-vous dire ? dit-il d'une voix ahurie.

— Vous ne voyez donc pas ce qu'elle peut faire, si, par hasard, une de nos têtes cesse de lui revenir ?

Je jetai un regard furtif par-dessus mon épaule, puis, baissant la tête de façon à frôler la sienne, je chuchotai :

— Si un jour on vous boulottait, comme hors d'œuvre, sous forme de pâté par exemple, quelle impression ça vous ferait ?

Doc s'évanouit dans mes bras.

CHAPITRE VIII

Quand je me réveillai, le lendemain, le soleil dorait la pièce à travers les persiennes. J'entendais le bavardage chantonnant des garçons mexicains occupés à préparer le déjeuner. Je regardai ma montre : 6 h 40.

Plus la peine de me rendormir. J'allumai donc une cigarette, adoptai une position assise sur le petit lit dur et commençai à réfléchir. J'énumérai tous les problèmes qu'il fallait élucider. C'était ahurissant.

La situation avait bien changé depuis vingt-quatre heures. Me voici qui naviguais contre le courant, dans un canoë sans pagaie. Un journaliste moderne ne peut considérer sérieusement les miracles. Mais alors quoi faire ? L'histoire de la blonde kidnappée n'offrait plus aucun intérêt. C'était la blonde magicienne qui méritait maintenant les grosses manchettes. Mais quelle serait la réaction de Maddox ? Je réfléchis avec pessimisme qu'il me mettrait sûrement dehors bien avant que je puisse lui faire une démonstration. Pourtant si Myra consentait à lui fiche la trouille, on me rendrait peut-être mon boulot.

Mais Myra était à elle seule un problème de première. Je ne voyais ni Ansell ni moi la persuader contre son gré. J'aurais d'abord fort à faire pour rester bien avec. Elle n'avait jamais été facile. En possession de pouvoirs occultes, elle serait une menace constante.

Le sort de Pablo me fit suer à grosses gouttes. Impossible de rédiger un tel papier. Je n'avais aucune preuve et personne ne me croirait. Il me suffirait de la raconter à Maddox pour prendre aussitôt le chemin du cabanon. Et il n'y aurait pas à lui en vouloir. L'épisode Pablo était à classer.

Ensuite comment résoudre le problème du kidnapping à la satisfaction de Myra et de Maddox ? Pas facile non plus, celui-là. J'avais fait mon deuil des vingt-cinq sacs. Myra allait sûrement tout piquer. Et moi je n'aurais qu'à me taire. Même vingt-cinq sacs cessent d'intéresser un type transformé en bifteck.

Je passai les doigts dans mes cheveux. Cette histoire était affolante. J'eus la tentation de tout plaquer et de rentrer à Mexico sans rien dire à personne. Je perdrais mon boulot, mais je serais débarrassé de cette histoire. Cette perspective me séduisait.

On frappa doucement à la porte. Je vis alors entrer la chose la plus belle que j'eusse jamais vue : Myra en pyjama flamboyant et robe de chambre écarlate.

Elle ferma la porte sans bruit et s'y adossa.

Nous nous regardâmes comme des étrangers. J'eus conscience de ressentir quelque chose de

nouveau pour elle. Jusqu'alors elle avait été un sujet de reportage. Mais plantée là, avec ses cheveux ensoleillés, ses grands yeux un peu graves et sa tête penchée d'une façon particulière, c'était une femme qui faisait couler mon sang à une vitesse décuplée. Maintenant que je revois tout ça en souvenir, il me semble que c'est à ce moment-là que je suis tombé amoureux.

— J'ai peur, dit-elle, il m'est arrivé quelque chose.

Je me levai sur les coudes.

— Venez ici ! lui dis-je. Que vous est-il donc arrivé ?

Je n'aimais pas son regard abasourdi. Elle avait perdu une grande partie de son aplomb.

— Je ne sais pas ce que c'est, dit-elle en s'asseyant sur le lit. Il me semble... Oh !... Vous allez me prendre pour une folle.

— Mais non, lui assurai-je en lui offrant une cigarette.

Il y eut un moment de silence. Des lambeaux de fumée se mêlaient à la lumière. Les garçons mexicains continuaient à bavarder. Enfin elle dit :

— Ce n'était donc pas un cauchemar ?

J'eus un hochement de tête négatif.

— J'espérais que si, répondit-elle en secouant par terre la cendre de sa cigarette. C'est effrayant !

— Je ne puis vous dire qu'il n'y ait pas lieu de s'en faire. Je peux seulement m'excuser de vous avoir mise dans ce pétrin.

— J'essaye de récapituler ce qui s'est passé dans cette baraque. Différents détails me revien-

ment maintenant sans que j'y comprenne grand-chose. Je remets, tout de même, le vieil Indien et me revois en face de lui. On s'est devinés sans mot dire. C'était effrayant. Pas moyen de mentir dans une telle conversation. Je pouvais seulement cesser de penser quand j'avais l'impression d'être devinée trop. Je ne sais toujours pas si j'ai réussi. Nous nous sommes parlé ainsi un long moment. Il m'a appris bien des choses, mais je ne me rappelle plus lesquelles. Puis il m'a fait boire un breuvage infect. Alors, j'ai aperçu une forme noirâtre dans un coin de la mesure. C'était terrifiant. Rien que cette fumée sans feu qui s'élevait comme une ombre féminine ! C'était du moins mon impression, mais le moyen d'être sûre de quelque chose dans cette obscurité ? Pourtant, durant tout notre entretien, l'ombre planait près de moi.

J'allumai une autre cigarette. Ne trouvant rien à dire, je restai là étendu à l'écouter.

— Cette même ombre se trouvait derrière Pablo, au moment où il a disparu, ajouta-t-elle en frémissant. Je n'ose pas y penser de crainte qu'elle ne se fasse encore sentir.

— Il faut oublier ça, dis-je en l'attirant vers moi.

Je lui passai mon bras autour de la taille et elle posa la tête sur mon épaule. Je humai avec plaisir le parfum de ses cheveux que je sentais contre ma joue.

— Mais ça n'est pas tout.

— Je vous écoute, fis-je en me demandant quelle nouvelle surprise elle me ménageait.

— Je ne crois pas que vous puissiez comprendre. Je ne comprends pas bien moi-même. Hier soir, quand je me suis couchée, il m'est encore arrivé quelque chose. J'ai cru voir comme une ombre se lever du lit et se glisser hors de la pièce. Cette ombre me ressemblait, paraissait sortir de moi-même... Quand elle a été partie, je me suis sentie tout autre.

— Vous avez rêvé.

Je caressai son bras.

— Vous en avez subi assez pour avoir toute une série de cauchemars.

— Mais je me *sens* tout autre, répéta-t-elle. Oh ! Ross, *qu'est-ce* qui m'arrive ?

— Comment, tout autre ?

Je me retournai de façon à voir l'expression de ses yeux inquiets.

— Ne vous effrayez pas. Que voulez-vous dire par là ?

— Je me sens plus légère, plus heureuse... Essayez d'imaginer un bain mental. Je me sens plus propre intérieurement... Je ne sais pas comment vous expliquer...

— Si vous êtes heureuse, il ne faut pas vous frapper, m'écriai-je en l'embrassant.

Elle recula.

— Si vous n'êtes pas sérieux, je vous laisse tomber, dit-elle d'un ton sévère.

— Mais je suis sérieux, tout à fait sérieux. (Mes lèvres étaient collées contre ses cheveux.)

— Non, non, je vous en prie. Je regrette tout ce qui s'est passé.

— Quand vous aurez cette récompense, vous ne parlerez plus comme ça.

— Mais je n'en veux plus, dit-elle avec emphase. Encore une chose que je ne comprends pas. Hier, j'étais furieuse contre vous. Ce matin ça ne m'intéresse plus. Je m'en passerais bien... Et puis ce serait malhonnête...

Cette fois ma conviction était faite ! Elle était bel et bien transformée.

— Malhonnête, répétais-je stupidement, comment malhonnête ?

— Vous le savez aussi bien que moi, fit-elle avec impatience. Je n'ai été ni enlevée, ni sauvée, et vous n'avez aucun droit à cette récompense.

— Cette fois ça me dépasse ! fis-je en retombant sur le dos. Venant de vous, ça vaut mille.

À ce moment précis la tête de Bogle se montra.

— Ne vous en faites pas pour moi, si vous êtes occupée, dit-il en ricanant à Myra. Je crains ma société, c'matin.

— Entre, mon vieux Sam, entre ! Et si tu as des copains, amène-les ! Je me trouve toujours mieux avec des types plein ma chambre.

— Y a que moi et Whisky, dit-il en entrant avec le chien loup. Whisky m'a pris en affection.

Myra et moi regardâmes le chien avec défiance. Celui-ci claqua ses dents d'un air absent et se recoucha près du lit. Il nous dévisagea avec une insolence assoupie, puis posa son museau sur le soulier de Bogle.

— Whisky, répétais-je. Il s'appelle Whisky ?

— C'est comme ça que je l'appelle, moi. Il a l'air d'aimer ça et c'est un nom que je ne risque pas d'oublier. Un chouette cabot, hein ?

— J'sais pas, répondis-je ému. Ça se peut, mais je ne puis oublier qu'il a bouloché Pablo. Ça m'inquiète.

— Quelle bande de cinglés vous faites, fit Bogle en ricanant. Il a bouloché une saucisse et c'est marre. Doc et toi, vous mériteriez que je vous tire les oreilles.

J'envisageai cette solution et je me dis que si c'était suffisant pour arranger les choses, la vie deviendrait ridiculement simple.

— Peu importe Sam, dis-je. Il n'y a pas que toi qui refusera de la croire.

Pendant que je parlais, Whisky s'était tourné sur le dos en pliant ses pattes sur sa poitrine comme un crabe. Sa queue se raidit. Il ferma les paupières.

— Je n'aime pas l'attitude de ce chien, dit Myra. C'est malsain.

— Peut-être pas, ripostai-je en remontant le drap jusqu'à mon menton. Disons plutôt inquiétant.

Bogle déplia doucement les pattes de Whisky et le remit sur le côté.

— Repose-toi, mon petit pote, ça te profite pas de rester comme ça.

Whisky ouvrit un œil et contempla Bogle. Puis, il se remit sur le dos en repliant ses pattes sur sa poitrine.

— Nom de Dieu ! dit Bogle. On n'a pas idée d'un pareil clébard !

Et il se pencha pour déplier à nouveau les pattes de Whisky.

Il faut croire que Whisky ne goûtait pas cette ingérence dans sa vie privée. Il regarda les mains de Bogle d'un œil méchant, puis fit claquer ses dents comme une souricière.

Bogle dut croire qu'il venait de perdre une main. Il se laissa tomber sur son séant, où il resta jusqu'à ce qu'on lui dise que Whisky l'avait raté de justesse. Puis il alla s'asseoir dans le coin le plus éloigné de la chambre, d'où il dévisagea la bête avec rancœur.

— Écoute, lui dis-je. Je ne suis pas asocial, mais en ce moment mes nerfs sont à cran. J'aimerais donc que tu nous laisses un peu tranquilles. Va promener Whisky un peu. Pas la peine d'aller loin. Je vous supporterai dans les parages, mais je ne peux plus rester avec un type qui renâcle comme toi ni avec un cabot qui la ramène comme lui... En un mot, foutez le camp.

— Chaque fois que tu l'ouvres, c'est pour dicter tout un bouquin. Moi, j'suis venu attendre Ansell. On a tous des choses à se dire. Tu t'es offert la plus belle chambre, pas vrai ? D'ailleurs je leur ai dit de servir le déjeuner ici.

— Eh bien, dis-je à Myra, il va falloir remettre notre tête-à-tête. Tant que Whisky restera ici, je serai incapable de réfléchir.

— On n'en serait guère avancés de toute façon, répondit-elle en s'étirant d'un air las. Ce ne sont pas des paroles qu'il me faut.

— Tu disais avoir commandé le déjeuner ? fis-je à Bogle.

Le visage du gros homme s'éclaircit.

— Ouais. Des œufs, des fruits et un bon jus. Pas assez becqueté hier soir, moi. Y avait trop de parolotes, de cris et de gens qui tournaient de l'œil.

— Ça te ferait rien de cacher Whisky un peu. Il commence à me taper sur le système.

— Malade, peut-être, dit Bogle d'un air perplexe.

— Après avoir bouffé Pablo, il y a de quoi !

Whisky se retourna sur le côté en me lançant un regard quasi humain.

— Comme tu as raison, ma vieille ! dit-il d'une voix gutturale. Il me pèse comme un roc sur l'estomac.

— Je savais bien qu'il était malade, dis-je à Sam en m'agrippant à l'oreiller.

Je regardai le chien avec horreur. Myra étouffa un cri et resta pétrifiée. Bogle ne sembla pas ému.

— Tu n'as pas eu l'impression que ce chien m'a adressé la parole ? dis-je d'une voix fiévreuse.

— Eh si. Il m'a parlé, à moi, toute la nuit. Et puis après ?

— Et puis après ? répétais-je avec stupéfaction. Tu as donc l'habitude d'entendre parler des chiens, toi ?

— Ben non, mais il faut s'attendre à tout, dans ce pays. Puisqu'un perroquet sait parler, pourquoi pas un chien mexicain ? C'est comme ça que je raisonne, moi. (Puis, remarquant mon désarroi, il ajouta, pris d'une peur subite :) C'est pas possible,

peut-être ? Tu veux dire que les cabots ne parlent pas ? Que c'est encore de la magie... Comme les femmes qui flottent en l'air... les types qui disparaissent... Et maintenant des chiens parlants ?

— Oui, quelque chose comme ça...

— Oh bon Dieu, dit Bogle en frissonnant, et moi qui lui ai parlé toute la nuit !

— Et qu'est-ce que j'ai entendu comme inepties ! lança le chien. C'est l'imbécile le plus illettré, le plus conard et le plus abruti que j'aie jamais eu le malheur de subir.

Myra dit à voix basse :

— Je m'en vais, je n'ai plus faim.

— Pour l'amour de Dieu, restez donc où vous êtes ! dit Whisky d'une voix revêche. On aboie tellement dans cet hôtel que je mène une vraie vie de chien. Excusez le cliché.

— Il y a peut-être un ventriloque parmi nous, suggérai-je avec le sentiment que j'allais bientôt sortir en courant et qu'on ne me reverrait pas de sitôt. On veut peut-être nous faire tourner en bourriques.

Whisky bâilla. Je n'avais jamais vu pareils crocs.

— Ce serait difficile, dit-il, d'améliorer le travail de vos parents. Mais tâchez de comprendre, au moins, que si j'utilise votre affreux jargon, ça ne vous autorise pas à être plus idiots que de coutume.

— Écoute, mon vieux, lui dis-je avec nervosité, ça ne te ferait rien d'aller faire un petit tour ? Non que je ne t'aime pas, au contraire ; seulement

je n'en peux plus, ce matin. Reviens un peu plus tard. Je finirai peut-être par m'habituer.

Whisky se leva.

— Il se trouve que je dois faire une course importante. D'ailleurs je vais déjeuner, moi aussi.

Il s'en fut vers la porte, ses griffes crissant sur le parquet ciré, et disparut sur la véranda.

Il y eut un long silence pendant lequel nous essayâmes de nous remettre de notre frayeur.

— On dirait un cauchemar, n'est-ce pas ? dis-je enfin pour dire quelque chose. On rira un bon coup tout à l'heure en se réveillant.

— Même si c'était un cauchemar, il n'y aurait pas de quoi se marrer, dit Bogle en s'essuyant la figure.

— Décidément, je préfère les femmes flottantes et les hommes volatiles aux chiens parlants, dis-je d'un air songeur. Si on s'esquivait en vitesse, dites donc, il n'aurait peut-être pas le temps de nous suivre ?

— Ce cabot veut rester avec nous, dit Bogle tristement, c'est du moins ce qu'il m'a confié hier soir.

— Eh bien, restez avec lui et nous essayerons de vous oublier, proposa Myra. Je ne vois pas pourquoi on doit devenir tous fous à cause d'un chien.

Doc Ansell arriva à son tour. Malgré une fatigue visible, ses yeux brillaient d'un éclat combatif.

— On va servir le déjeuner, dit-il. Ensuite, j'ai à vous parler. Il faut arrêter un plan de campagne.

— Vous êtes au courant de l'histoire du chien ? lui demandai-je.

— Quel chien ? dit Ansell en s'asseyant.

— Celui qui a bouffé Pablo. Il a pris Samuel en amitié.

— Je n'y trouve rien à redire, dit Ansell en me regardant d'un air aigu. Rien de tel qu'un bon chien pour tenir compagnie. Vous n'y voyez pas d'inconvénient, j'espère ?

— Mais non. Mais non. Seulement il parle, ce chien. Il vient même de nous emboîter.

Ansell me scruta de plus près.

— Que voulez-vous dire ?

— Ce que j'ai dit, ne me demandez pas de le répéter, répondis-je en m'étirant et en m'installant confortablement. Je pensais que peut-être vous en auriez l'explication. Je regrette que vous ne l'ayez pas entendu. En ce qui me concerne, je suis à ramasser à la petite cuiller.

— Je vois, dit Ansell d'un air songeur. Enfin, je l'entendrai peut-être plus tard. À dire vrai, bien sûr, je ne peux pas dire que cela me surprend outre mesure. Je viens de réfléchir à ce qui s'est passé et j'ai l'impression qu'il faut s'attendre à des choses plus bizarres encore. Tout peut arriver, maintenant que Myra est investie de ces pouvoirs occultes.

J'eus un sourire.

— C'est toujours du Myra, selon vous ?

— Naturellement. Aucun de vous n'a voulu me croire quand je vous ai parlé des Naguales et de leurs pouvoirs. Maintenant la preuve vous est donnée. L'essentiel est d'arriver à les contrôler. Et c'est ce dont je voudrais parler avec Myra.

La petite Mexicaine entra avec un plateau qu'elle posa sur la table de nuit. C'était un soulagement de revoir quelqu'un de normal. Quelqu'un qui n'ait pas l'air effaré.

Quand elle fut partie, Myra versa du café. Ansell reprit son thème :

— Écoutez, mademoiselle, j'ai la conviction que vous disposez de pouvoirs illimités. L'heure n'est plus au scepticisme. Mieux vaut faire face à la situation en essayant de gouverner vos pouvoirs au lieu de leur donner barre sur vous. Je connais quelque peu ces questions, pour les avoir étudiées. Ainsi, on doit être disposé pour invoquer des puissances de ce genre. Fatiguée et inquiète comme vous l'êtes en ce moment, il vous serait impossible de le faire. Hier soir, quand ces bandits sont arrivés, vous étiez dans un état d'épouvante propice, sans que vous le sachiez, à ce genre d'opération. Vos pouvoirs sont illimités. Il faut savoir en tirer parti.

Myra posa sa tasse avec une résolution subite.

— Tout ce que je veux, c'est reprendre ma vie normale. Ce qu'il me faut avant tout, c'est ma tranquillité.

— Comme c'est décevant, dit Ansell avec un soupir. Vous pouvez vous rendre maîtresse du monde. Vous n'avez donc pas d'ambition ?

Il sembla dire ces mots moins à Myra qu'à lui-même.

— Pas cette ambition-là en tout cas, dit Myra d'un ton sec. Inutile de revenir là-dessus.

— Elle a raison, à mon avis, déclarai-je. Il vaut mieux ne pas penser à tout ça. D'ailleurs quelle sera la durée de ces pouvoirs ?

Ansell se gratta l'oreille avec un air méditatif.

— Difficile à dire. Les Naguales commençaient naguère leurs rites au début de la pleine lune. Donc, selon toute probabilité, l'influence lunaire entre en jeu. Dans ce cas-là, elle redeviendra normale à la fin du mois. D'ici là, elle devrait donner libre cours à ses dons. Une fois disparus, elle en sera privée à tout jamais, maintenant que Quintl n'est plus.

— Tant mieux ! dit Myra résolument. Je vais faire grande attention pendant les semaines qui viennent. Si j'arrive à doubler ce cap sans qu'il se passe rien d'autre, je m'estimerai heureuse.

Ansell eut un geste d'écœurement.

— Et mon remède ? demanda-t-il, je ne dois donc rien tirer de cette affaire ?

— Mes excuses, Doc, mais je ne veux plus rien savoir de ces histoires-là. Que ça vous intéresse vous...

— Faites quelque chose ! me supplia Ansell.

J'y pensais depuis un moment.

— Rien à faire, proclamai-je enfin, puisqu'elle ne veut plus de la récompense.

— Quoi ! dit Bogle, subitement réveillé. Et nous aut' ? On compte plus, nous ?

— Il faut demander ça à Myra, répondis-je en la regardant.

— Mais nous n'avons pas droit à cette récompense, dit-elle.

— Ce serait malhonnête, figure-toi, ajoutai-je en souriant à Bogle.

— De quoi ? gronda-t-il en devenant écarlate. Qu'est-ce que c'est que ce baratin ?

— Notre chère Myra s'est réveillée avec des scrupules. Une jeune fille doit en avoir, tu sais.

— Ouais, hurla-t-il, elle cherche à nous refaire.

— Croyez ce qu'il vous plaira, dit Myra. Je ne veux pas en entendre parler. Je veux aller me reposer quelque part jusqu'à la fin du mois.

Je pensais à la publicité que cette décision allait me coûter. Je pensais à Maddox et à ce qu'il me ferait si je ne ramenaiss pas cette fille à New York.

— Pas si vite ! Pas si vite ! Laissez-nous un peu tranquilles, vous deux. J'ai besoin de lui parler.

— Inutile d'insister, dit Myra avec résolution. Mon parti est pris.

Elle était déjà sur le seuil de la porte.

— Mais faites quelque chose, vous autres, suppliai-je en désespoir de cause.

— Mais c'est sérieux, Ross, vous savez ! me lança-t-elle par-dessus son épaule.

Avant qu'elle pût sortir, la petite Mexicaine entra en coup de vent et me tendit un télégramme. Je le pris en lui faisant signe de déguerpir. Elle parut heureuse de s'en aller.

— Ne partez pas encore, dis-je à Myra. Ceci peut être important.

— Eh bien faites vite. Je veux m'habiller.

Je lus la dépêche avec stupéfaction. Elle provenait de Paul Juden et avait la teneur suivante :

Maddox câble fille retrouvée stop. Père réclame récompense stop. Qu'est-ce que vous fabriquez stop. Réception officielle aujourd'hui stop. Maddox vous embrasse. Juden.

— Ni fleurs ni couronnes, s'il vous plaît, dis-je en offrant la dépêche à Myra.

Bogle et Ansell se pressèrent autour d'elle pour lire par-dessus son épaule. Il y eut un instant de silence. Puis la tempête éclata.

— Qu'est-ce que vous avez tramé encore ? dit Myra en me regardant.

— Je n'en sais pas plus que vous, me hâtai-je de lui répondre.

Bogle fit tourner Myra d'un geste impatient.

— C'est comme ça que t'aimes pas la galette ? Qu'est-ce que t'as manigancé cette fois, eh, petite garce ?

— Cesse de faire l'idiot ! lui dis-je. Myra n'y est pour rien. C'est son père qui cherche à posséder Maddox. Ça crève les yeux, voyons !

Puis à Myra :

— Quel genre de type est votre père ?

— Une crapule née, dit-elle après quelque hésitation, mais sans méchanceté consciente.

— Eh bien, votre père est en train de posséder Maddox. Il a trouvé une fille qui vous ressemble. Voilà ce qu'il a fait. Personne n'est là pour l'en empêcher.

Elle me regarda :

— Et la photo du journal ? La supercherie sera découverte.

— N'importe quelle souris coiffée comme Veronica Lake ferait l'affaire, dit Sam. C'est dans la poche.

Myra parut vexée.

— Alors je ressemble à n'importe qui, dit-elle en se fâchant. Je m'en vais...

— Ne jouez pas la fille de l'air, dit vivement Ansell.

Elle dut agir par association d'idées. C'est tout au moins ce qu'il me semble en récapitulant la scène à présent.

Myra s'envola. Sans quitter sa position assise, elle monta un mètre au-dessus du lit et resta ainsi en l'air.

La plus étonnée était Myra elle-même.

— Vous voyez ce que vous avez fait ! dit-elle effrayée. Réagissez ! Faites quelque chose !

Mais nous restâmes plantés là, médusés.

— J'en ai assez, dis-je enfin sur un ton saccadé. Veuillez vous calmer, Myra, et cesser de faire des sottises.

Une fois remise de sa commotion initiale, Myra s'amarra au bois du lit et reprit sa position de départ. Elle se posa sur l'édredon avec la légèreté et l'instabilité d'une plume.

— C'est de la lévitation ! dit Ansell. Ça va se passer si vous restez calme.

— C'est plutôt drôle, dit Myra encore un peu effarouchée. Ça ne vous fait rien si je décolle de nouveau ?

— Ne faites pas ça ! supplia Bogle.

— La barbe ! dit Myra en se poussant prudemment hors du lit.

Elle se leva dans une position assise, perdit son équilibre et culbuta, si bien que sa tête se trouvait maintenant à un mètre au-dessus du parquet, alors que ses pieds touchaient presque au plafond.

— Au secours ! s'écria-t-elle. Qu'est-ce que je vais faire maintenant !

Ansell vint à la rescousse et réussit à la remettre dans une position horizontale. Après quelques tâtonnements, elle parvint à flotter toute allongée.

— C'est marrant, dit-elle. Mais j'ai du mal à me tenir droite. Baissez mes pieds, Doc. Je veux savoir si je peux marcher.

— J'en ai marre, j'en peux plus, dit Bogle en fermant les yeux et en serrant les poings.

— Ta gueule, dit Ansell en faisant descendre les pieds de Myra et en redressant son corps. Ça va très bien.

Myra chancela, puis réussit à traverser la pièce à un mètre du sol. Spectacle inquiétant. J'osais à peine la regarder.

— Je crois que je préfère la position allongée, dit Myra en repliant ses jambes et en les étendant.

— Je vais vous donner une petite poussée, dit Doc en l'envoyant à travers la pièce comme un ballon d'enfant.

Elle toucha le mur et revint flotter jusqu'à moi. Je m'emparai d'elle et la posai de force sur le lit.

— S'il vous plaît, Myra. Je vais devenir fou !

— Mais c'est merveilleux, voyons, dit-elle. Vous êtes jaloux, tout simplement. Laissez-moi traver-

ser la pièce une fois de plus, et je promets de ne plus recommencer.

— Bon, puisque ça vous plaît tant que ça...

Je dus la pousser trop fort. Elle traversa la pièce comme un projectile en ratant de près Doc Ansell. Le malheureux toubib se baissa en criant de frayeur. Myra rebondit contre le mur comme une boule de billard, et manqua écraser Sam Bogle. Celui-ci se tapit sur sa chaise. Puis, la force qui la soutenait parut s'évanouir et elle dégringola soudain par terre avec un choc qui fit vibrer toute la vaisselle sur le plateau.

Ansell s'empressa de la relever.

— Aoû, fit-elle en se traînant jusqu'au lit. Il n'y a vraiment pas de quoi rire.

— Si vous aviez pu vous voir tomber, vous ne diriez pas ça, dis-je en m'essuyant les yeux.

— La prochaine fois, je rembourrerai mon train d'atterrissage, dit-elle en s'asseyant sur le lit.

Bogle la regarda entre les doigts de la main qui couvrait son visage. Quand il eut constaté qu'elle était redevenue tranquille, il découvrit tout son visage.

— Ne recommencez jamais, surtout, dit-il en suçant ses dents. Ce genre d'exhibition, c'est pas admissible. Nulle part.

— Et les économies de chaussures que je vais faire ! dit Myra avec un sourire heureux. Et puis, quelle expérience unique !

— Et le business ? demandai-je avec impatience. Je crois que je suis cinglé. Je ne sais plus bien où j'en suis. Mais malgré tout, il y a l'histoire de

votre père. Est-ce la hâte de le revoir qui vous fait décoller comme ça ?

Le visage de Myra s'assombrit :

— Ah ! Je l'avais oublié, celui-là. Il n'y a rien à discuter. Je m'en vais lui donner de mes nouvelles.

— La première chose à faire, c'est de revoir Juden. Il connaît les détails, lui. Il faut plier bagage et rentrer à Mexico le plus rapidement possible. On pourra y être ce soir. Une fois là-bas, nous y verrons peut-être plus clair. Quand nous saurons de quoi il retourne, nous pourrons faire des plans.

— Sam et moi vous accompagnons, dit Ansell avec fermeté. N'espérez pas vous débarrasser de nous.

Je lançai à Myra un regard interrogateur. Elle haussa les épaules.

— Qu'ils viennent, après tout.

À ce moment-là, Whisky rentra de la véranda.

— Mexico, gronda-t-il, j'y suis allé quand j'étais un petit chiot.

Je secouai la tête avec résolution.

— Ta vie de jeune chien ne m'intéresse pas. Personne n'aime les chiens, ici. Il n'y a pas de place pour toi. Si tu veux aller à Mexico, tu iras par tes propres moyens, mon vieux.

Ansell le contemplait, ravi.

— Mais il vaut son pesant d'or, ce chien, dit-il. Naturellement il doit nous accompagner.

Whisky le regarda avec méfiance.

— Ne comptez pas sur moi pour favoriser vos affaires de charlatan. Je ne veux pas me laisser

exploiter. Je viens avec vous parce que j'en ai assez de la gent canine d'ici. J'ai besoin de changement.

— Il parle comme un monsieur, hein ? dit Bogle impressionné.

Myra alla à la porte.

— Je crois que je deviens folle.

Whisky la regarda d'un air pensif.

— Jolie bête, ma parole. Celui qui l'aura sera un heureux chien.

Myra posa sur lui un regard horrifié. Puis elle sortit en claquant la porte.

CHAPITRE IX

Nous arrivâmes à Mexico à la tombée de la nuit. Notre séjour commença par une discussion devant l'hôtel Plaza. Moi, je voulais voir Juden sur-le-champ, tandis que Myra tenait à changer d'abord de robe. Selon elle, c'était à Juden de se déranger. Elle finit par avoir gain de cause. Dans le vestibule de l'hôtel, nouvelle discussion, avec le préposé à la réception cette fois. Il ne voulait pas laisser entrer Whisky. J'avais peur que le chien ne commence à parler et nous mette dans le pétrin. Mais il dut comprendre le danger car il resta silencieux. Enfin Bogle réussit à convaincre l'employé, moyennant la location d'une chambre double pour lui et la bête.

Nouvelle discussion dans l'ascenseur quant au règlement de la note de l'hôtel. La seule personne — si j'ose m'exprimer ainsi — qui ne s'émut pas, ce fut Whisky. Arrivés dans nos chambres, au troisième, nous étions toujours en pleine discussion. Enfin, je décrétai, à la satisfaction générale, que je ferais payer la note à Juden. Cela serait aussi facile que d'obtenir un reportage radiopho-

nique du Grand-Steeple d'un sourd-muet tibétain, mais j'en avais marre de ces chicanes.

— Je vais téléphoner à Juden. Rendez-vous en bas, pour dîner, dans une demi-heure.

— Disons une heure, dit Myra. Je ne veux pas être bousculée. Voilà des mois que je n'ai pas habité un hôtel convenable et j'ai l'intention d'en profiter.

Puis à Bogle :

— Et pour l'amour de Dieu, habillez-vous, Samuel, et cessez de ressembler à une épave si vous ne voulez pas attirer les équipes de sauvetage.

— Vous ne donneriez pas des idées à un épouvantail non plus, ma fille, rétorqua Bogle.

— Ça va, ça va ! dis-je en intervenant. À tout à l'heure !

Aussitôt seul, je me baignai, puis décrochai le téléphone. Juden ne parut pas précisément enchanté de m'entendre au bout du fil.

— Cette fois, c'est le bouquet, gronda-t-il. Maddox est furieux.

— Laissez un peu tomber Maddox et sautez dans votre bagnole. Je vous attends au bar du Plaza. J'ai quelque chose d'énorme pour vous. Mais pas par téléphone.

— Ça va, dit Juden d'une voix maussade. Mais il faudra que ce quelque chose soit vraiment formidable pour vous tirer d'embarras.

J'éclatai de rire.

— Attendez un peu de voir de quoi il s'agit, dis-je et je raccrochai.

Juden arriva avec son regard des mauvais jours.

— Les malheurs s'amoncellent au-dessus de votre tête, dit-il d'un air découragé. Qu'est-ce qui vous est arrivé ? Vous avez fait perdre vingt-cinq sacs à Maddox ! Vous vous rendez compte ? Pour l'heure il est en train de cracher feu et flammes.

— Minute, calmez-vous, asseyez-vous et tâchez d'être raisonnable. Un whisky vous fera du bien.

— J'accepterais bien un double scotch, dit-il d'un air toujours sérieux. J'ai turbiné toute la journée.

Lorsqu'on eut apporté les consommations, je rapprochai ma chaise de la sienne.

— Alors, la fille est retrouvée et Maddox a casqué ?

— Voilà l'emmerdement. Ça lui a brisé le cœur.

— Le cœur, vous me faites marrer. Il n'en a jamais eu. C'est une vraie mécanique. Il marche à l'électricité. Alors, qu'est-ce qu'il y a, au juste ?

— Eh bien, il paraît que ce Shumway a rappliqué chez Maddox ce matin en compagnie de sa fille. La petite a été sauvée par un certain Lew Kelly qui s'est amené, lui aussi. Maddox n'a pas marché, au début, mais ce Kelly est un dur. Il avait lu l'histoire du kidnapping et se rappelait avoir aperçu la gosse avec un Mexicain. Il s'est mis en piste et a récupéré la petite. Puis il a sauté dans le premier avion pour New York. Le temps d'expliquer le coup au vieux et il n'y avait plus qu'à ramasser le pèse. Et voilà !... Maddox en était malade, mais il a bien été obligé de s'exécuter. Et maintenant c'est vous qui portez le chapeau.

— Et qui est donc ce Kelly ?

— Un de ces types, j'imagine, qui ne sont jamais bien loin quand il y a vingt-cinq mille dollars à ramasser.

— Vous ne le connaissez pas ?

— On ne peut pas connaître tout le monde.

— Eh bien, l'histoire de votre Kelly, c'est du bidon d'un bout à l'autre.

— C'est à Maddox qu'il faut expliquer ça, dit Juden d'un air sinistre. Ça le consolera !

— Apprenez que Myra Shumway est là-haut, dans sa chambre, en ce moment, dis-je en poignardant l'air avec des gestes dramatiques.

Juden vida son verre et fit signe au garçon d'approcher.

— Elle voyage beaucoup, cette petite, fut tout ce que j'obtins comme réponse.

— Elle n'est pas allée à New York. On ne s'est pas quittés depuis mon premier coup de fil, dis-je patiemment.

— Il ne vous est jamais venu à l'esprit que cette souris-là se payait votre bobine ?

J'eus un moment de réflexion, puis je secouai la tête :

— Impossible. Vous m'avez donné son portrait. Cette fille est Myra Shumway.

Juden ouvrit une serviette qu'il avait posée par terre, et en retira un grand cliché. On y voyait Maddox, gros comme une tortue de mer, avec un autre type que je ne connaissais pas... et Myra. Ils étaient dans le bureau de Maddox, et on voyait celui-ci tendre quelque chose à Myra. À en juger

par son sourire vitreux, c'était sans doute le chèque de 25 000 dollars.

— Eh bien, regardez-moi ça ! dit Juden en me le tendant.

J'examinai attentivement la jeune fille du cliché. Si je n'avais pas su que Myra Shumway était restée au Mexique pendant les huit jours qui venaient de s'écouler, j'aurais juré que c'était elle. Il y avait les mêmes particularités : les cheveux blonds qui descendaient sur les épaules cachant à demi l'œil gauche, la même façon de se tenir, la même façon d'incliner la tête. Les traits étaient identiques, avec une expression tout de même plus déroutante. Je ne lui avais jamais vu cette expression-là, mais je ne l'avais jamais vue, non plus, encaisser vingt-cinq billets de mille dollars.

Avec stupéfaction, je rendis le cliché à Juden.

— Il y a quelque chose qui ne va pas, lui dis-je. Je ne sais pas ce que c'est.

Je haussai les épaules en désespoir de cause.

— De quand date cette photo ?

— De ce matin à onze heures. Elle est arrivée tout à l'heure par avion.

— Ce matin à onze heures, Myra Shumway était avec moi, dis-je avec fermeté.

C'était le tour de Juden d'être stupéfait.

— Vous n'êtes pas ivre, par hasard ?

— Pas de danger lorsque c'est vous qui signez mes notes de frais, répondis-je avec amertume.

Le barman arriva et Juden commanda une seconde tournée. Lorsqu'il fut parti, Juden ajouta :

— Ainsi, elle était avec vous ?

J'acquiesçai.

— Ouais ! dit-il, mais à qui le faire avaler ? Il vaudrait mieux avouer votre erreur, allez. Il y aura peut-être encore moyen d'arranger les choses avec Maddox. Je ne promets rien, mais...

— Et ça ! dis-je en indiquant l'entrée du bar. Regardez un peu là-bas !

Je vous ai déjà dit une ou deux fois que Myra était ravissante. Je ne veux pas vous le répéter continuellement, car vous finirez par croire que j'essaye de vous la refiler. Je vous dirai seulement que, telle qu'elle était, là, devant ce comptoir, elle eût fait paraître fades et insipides les lauréates les plus atomiques de grands concours de beauté.

C'était peut-être à cause de la robe, une robe du soir en lamé or et satin rouge vif qui dégageait des éclairs écarlates comme si elle venait de s'enflammer. À partir des genoux, elle la moulait étroitement, collée à elle comme l'alpiniste au rocher.

Elle faillit causer une émeute. Les hommes en bredouillaient, en bavaient comme s'ils venaient d'être embrochés. Les femmes diffusaient une haine intense sur ondes courtes.

Myra ne regarda personne. Elle vint occuper le siège que je lui offris avec l'assurance la plus tranquille.

— Permettez-moi de vous présenter Paul Juden de la Central News Agency. Voici miss Myra Shumway.

On eût dit un homme subitement paralysé. Il réussit à se lever, puis il retomba sur sa chaise aus-

sitôt que Myra fut assise. Il n'était plus question pour lui d'articuler un mot.

— Il n'est pas toujours comme ça, dis-je à Myra. En général, il a sa tête à lui.

— C'est le cas de beaucoup de parapluies. Ça ne prouve rien, dit Myra.

— Allons beauté, ne soyez pas désagréable ! Juden est atteint d'un choc à retardement. Il vous croyait à New York.

— Ne recommencez pas, vous, dit Myra.

Le barman arriva. Ses yeux admiratifs ne la quittaient plus.

— Donnez-moi de quoi ressusciter un cadavre, s'il vous plaît, dit Myra en souriant, et servez-le dans un demi.

Les yeux du barman se mirent à clignoter.

— Bien madame, dit-il en s'en allant.

— Je vais me noircir, me dit Myra sur un ton confidentiel. Voici des mois que je n'ai pas été dans un hôtel digne de ce nom et voici des années que je n'ai pas pris une bonne cuite. Ce soir je donne libre cours à mes penchants.

Entre-temps, Juden était parvenu à émettre de vagues coassements.

— Jumelles, bégaya-t-il, ce sont des jumelles.

Myra le regarda avec curiosité.

— Cela explique votre air sinistre, peut-être. Faut-il vous féliciter ou vous faire des condoléances ?

Avant que je puisse le retenir, il lui avait donné le cliché. S'ensuivit un silence électrique pendant lequel elle l'examinait attentivement. Puis à moi :

— Qui est cette charmante petite catin ? demanda-t-elle en pointant un index tremblant de fureur sur la fille de la photo.

— Vous-même, jusqu'à preuve du contraire.

Myra respira profondément.

— Vous m'avez déjà vue avoir la tête de cette sorcière éhontée, à l'œil obscène, fagotée, une rou-lure ? braillait-elle en me brandissant la photo sous le nez.

Juden lui-même recula devant sa fureur.

Mais comme toutes les femmes, elle avait mis le doigt sur le point capital. Myra avait du caractère. La fille sur le cliché en était absolument dépourvue. Ses traits reflétaient une méchanceté veule qui se rencontre si souvent sur le visage des débauchées. Elle était pourrie jusqu'à la moelle, cela se voyait. Mais il avait fallu qu'on me le dise pour que je m'en aperçoive.

— Du calme, du calme ! dis-je à Myra. Votre tension va vous jouer un tour.

— Voilà donc le veau qui se fait passer pour moi, dit Myra faisant des efforts pour se maîtriser.

Elle étudia attentivement le cliché.

— Et cet air satisfait sur la binette de mon paternel, et ce petit côté finaud qui veut dire : « Tu ne l'auras pas ! » Il me la payera cher, celle-là.

Juden tripotait nerveusement son col de chemise. Il s'attendait, d'un moment à l'autre, à ce qu'elle lui sautât dessus.

— Eh bien P.J. ! lui dis-je, comprenez-vous maintenant que Maddox s'est fait faisander ?

— Admettons ! soupira-t-il, mais quoi lui dire ? Les journaux le mettraient en boîte pendant des semaines. D'ailleurs le moyen de le convaincre ?

Il recula soudain en voyant Myra se retourner vivement sur lui.

— Et si moi j'essayais de le persuader ?

— Avec un caractère comme le vôtre, on doit pouvoir faire n'importe quoi ! acquiesça-t-il d'une voix faible.

— Pas commode, dis-je en vidant mon verre. Si votre père affirme que c'est vous, à qui ferez-vous croire le contraire.

Le barman arriva avec un cocktail. Il y avait le compte...

— C'est ma recette personnelle, madame, fit-il en le posant devant elle.

Myra but une longue gorgée du liquide bleu-vert. Elle ferma les yeux, retint son souffle et se mit à tracer du pied des petits dessins sur le tapis. Puis, parvenant enfin à parler d'une voix éteinte :

— Je ne fais pas de fumée, au moins ?

— Madame est contente ? s'enquit le barman d'un air soucieux.

— Impossible de dire qu'on est content de boire un truc de ce genre. Un cadavre n'aime pas le liquide dont on l'embaume, mais c'est bon pour ce qu'il a. Comment ça s'appelle ?

— « Haleine de tigre », répondit le barman, ne sachant pas s'il avait reçu un blâme ou un compliment.

Myra frémit.

— Heureusement qu'il n'y a que son haleine, je n'aurais jamais pu avaler le tigre en entier.

— Si madame n'aime pas ça, dit le barman d'un air vexé, elle peut essayer la « Bave de panthère ». C'est une autre spécialité.

— Une autre fois peut-être, dit Myra en lui faisant signe de partir.

Il s'en fut sans avoir compris.

Doc et Bogle firent leur entrée en smoking. Bogle ressemblait à un loufiat de banlieue.

— Ah, vous voilà ! dit Ansell en approchant une chaise. Whisky nous a donné du tracas. Autrement nous serions descendus plus tôt.

Je fis les présentations. Juden dit un vague bonjour.

Myra regarda Sam d'un air songeur.

— Ce qu'il vous faudrait, Sam, c'est un plastron d'hermine pour mettre en valeur ce smoking.

Sam la regardait avec une admiration béate :

— Ça, c'est du linge ! s'exclama-t-il.

— Laisse ça. Il y a du boulot, mon vieux, lui dis-je. Je donnai le cliché à Ansell.

Il l'étudia, puis le donna à Bogle.

— Maddox en train de donner la récompense, je suppose, dit-il.

Je lui fis un signe affirmatif. Chose curieuse, il ne parla pas de la fille du cliché. Il se contenta de regarder Myra, puis serra les lèvres et se mit à étudier ses petites mains osseuses.

Bogle, par contre, était loquace.

— Qu'est-ce qu'elle fout dans cette photo ? demanda-t-il. Comment qu'elle a fait pour aller à

New York ? Et si elle a le chèque, où c'est qu'il est ?

— Vous ne voyez donc pas que cette fille n'est pas moi, bougre d'âne ! dit Myra en colère.

Bogle parut étourdi.

— Ben, si c'est pas vous, c'est une gonzesse qui vous a emprunté votre géographie. Qui est-ce ?

— C'est ce que je cherche, dit Myra durement. Quand j'en aurai fini avec elle, la chirurgie esthétique aura fort à faire.

Elle leva son verre et avala d'une traite plusieurs centimètres cubes de poison.

Je regardai Juden.

— Il faut faire quelque chose, P.J. Il s'agit d'abord d'amadouer ce cochon de Maddox. Je ne voudrais pas qu'il m'en veuille.

— Il est un peu tard, mon pauvre Ross... Vous êtes viré. Autant vous le dire tout de suite.

Je le regardai avec étonnement.

— Comment viré... Et mon contrat ?

— Il vient à expiration à la fin du mois.

Juden parut sincèrement navré.

— Il ne veut plus le renouveler... Il dit que vous lui avez trop coûté.

— Quel salaud ! Après tout ce que j'ai fait pour lui.

— Ne vous inquiétez pas, dit Ansell. Bien des choses peuvent arriver, d'ici la fin du mois, pour faire annuler cette décision.

— Je connais ce genre de zèbre, ajouta Bogle. Y a qu'à lui faire avaler quelques dents. Ça lui changera les idées.

— Je ne conseille pas la manière forte, dit Juden en hochant la tête. Il vous ferait mettre sur la liste noire. Vous seriez marqué, mon vieux.

Il se leva en se grattant la tête.

— Il me semble, dit-il, que je suis venu chercher un reportage.

— Oui, mais en attendant, j'ai été foutu à la porte. Vous ne voudriez tout de même pas que j'en fasse cadeau à Maddox ?

— En voilà des procédés. Si vous avez une histoire, vous feriez mieux de me la donner.

— Plus tard, peut-être, mais pas maintenant.

Il comprit, en me regardant, qu'il était inutile d'insister. Il promena son regard sur Myra et fronça les sourcils en se caressant les cheveux.

— Dieu sait ce qu'il faut penser d'elle, dit-il comme s'il pensait à haute voix. Vous n'avez pas de sœur jumelle, par hasard ?

— Non, dit Myra.

— Tant pis, je renonce. On peut perdre beaucoup de temps à étudier ce genre de problèmes. Et pour moi le temps et l'argent, c'est pareil.

— Eh bien, au revoir, P.J., dis-je en lui serrant la main. Si je suis fauché, je vous fais signe.

— Comptez sur moi.

— Merci vieux, et gare aux voitures ! Et maintenant, soûlons-nous, proposai-je quand il fut parti. Drôle d'accueil que de vous apprendre votre renvoi.

Myra acheva son breuvage, haleta et fit signe au barman.

— Ne cherchez surtout pas à me rendre responsable de la perte de votre boulot, me dit-elle.

— Je n'ai encore rien dit. Maintenant il va falloir que je dégotte autre chose...

— Ce n'est pas compliqué. Vous allez m'aider à trouver cette chamelle blonde.

— C'est une idée... mais pas très rentable.

Le barman s'approcha.

— Quatre « Haleines de tigre » bien tassées, commanda Myra.

— Vous l'avez aimé, madame ? dit le barman enchanté.

— Non, dit Myra en frissonnant, mais c'est bon pour ce que j'ai.

Je regardai les deux autres :

— Qu'est-ce qu'on a retiré de tout ça jusqu'à maintenant ? Deux miracles et un chien parlant. Il doit y avoir moyen d'exploiter ça.

— Nous avons mieux, dit Ansell. Il faut d'abord trouver Hamish Shumway et celle qui s'est substituée à Myra. Il n'y a pas de temps à perdre.

Il y avait une insistance dans sa voix que je trouvais bizarre. Je posai sur lui un regard aigu. Je ne l'avais jamais vu aussi soucieux.

— Qu'est-ce qui vous tracasse ? lui demandai-je.

— Bien des choses. (Il attendit que le barman eût posé les consommations et quitté notre table pour dire :) Il y a des forces maléfiques dans le Nagualisme. J'ai l'impression que certaines de ces forces se sont déchaînées.

— Oh ! taisez-vous, dit Myra mécontente. Quel éternel trouble-fête !... Ce soir on s'amuse. Demain on part pour New York. (Elle leva son verre et proposa un toast :) À bas les rabat-joie et les bonnets de nuit !

Nous trinquâmes.

CHAPITRE X

Nous venions de passer trois jours à New York et commençons à nous habituer à notre appartement de Brooklyn lorsque je compris que les pressentiments de Doc Ansell étaient peut-être fondés.

Ces trois jours, nous les avons passés à rechercher le père de Myra. Nous ne nous étions vus que rarement.

Néanmoins je pus constater un changement subtil chez Myra. Elle était devenue gentille. Elle ne cherchait plus d'histoires à Bogle. Elle paraissait différente sans qu'il me vînt à l'esprit d'essayer de déterminer pourquoi. Elle eut même un nouvel accès de probité qui nous démonta tous.

C'est le troisième soir que je commençai à me rendre compte que ça ne tournait pas très rond. J'avais été dans différents cercles de presse, dans l'espoir de glaner quelques renseignements sur Shumway, et j'avais, sans doute, passablement piccolé. Sans être tout à fait noir, j'avais du mal à monter l'escalier dans l'obscurité. Et impossible de trouver l'interrupteur.

J'étais dans le vestibule. Devais-je monter à quatre pattes ? Ou serait-il préférable de passer la nuit en bas ? Tout à coup, quelqu'un ouvrit la porte d'entrée.

— Qui est là ? demandai-je en scrutant les ténèbres.

Il y eut un bruit haletant et je reconnus la voix de Myra.

— Vous seriez gentille d'allumer, lui dis-je, voilà cinq minutes que je cherche cet interrupteur.

Elle monta en courant sans avoir proféré un mot. Ce fut tout juste si je distinguai sa silhouette lorsqu'elle se faufila à côté de moi.

— En voilà des manières ! On ne dit même plus bonsoir ?

Elle avait déjà gravi les marches. Un peu en rogne et perplexe sur les motifs de cet étrange comportement, je courus à l'aveuglette vers l'escalier et montai, Dieu sait comment. J'allai droit chez Myra et frappai. Aucune réponse. J'ouvris la porte et jetai un coup d'œil. Obscurité complète.

— Myra ? appelai-je. À quoi jouez-vous ?

Une voix assoupie me répondit.

— Qu'est-ce que c'est ?

Par un heureux hasard, j'ouvris l'interrupteur en passant la main dessus.

Myra se redressa dans son lit. Elle portait un pyjama multicolore. Son regard trahissait un vif mécontentement.

— Allez donc cacher cette tête de poivrot sous un traversin, dit-elle d'un ton méchant.

Je la regardai avec stupéfaction.

— Voilà cinq secondes que vous m'avez croisé dans l'escalier. Il ne vous faut pas plus pour vous déshabiller, vous coucher et vous endormir ?

Elle se redressa encore plus.

— Vous êtes noir, dit-elle. Moi je dors depuis onze heures. Allez au diable.

Je pénétrai tout à fait dans la pièce.

— Écoutez, ma belle, quelqu'un est monté. Je crois que c'est vous. Je suis prêt à le jurer, même.

— Encore des prétextes pour s'introduire dans ma chambre ! Sortez d'ici, pochard de malheur, ou je vous flanque en bas de l'escalier.

Cette saillie m'arrêta net. Je retrouvais notre Myra de Mexico. Un brusque changement venait de transformer la Myra que je fréquentais depuis trois jours.

— Minute, minute, j'suis pas si saoul que ça ! (J'allai tâter ses vêtements. Ils étaient encore chauds.) Vous venez de quitter cette robe, m'écriai-je en la ramassant.

— D'où avez-vous sorti tous ces vêtements ? J'ai tout rangé avant de me coucher.

— Ah oui ? Eh bien tout un trousseau est venu se poser sur cette chaise. Un de nous deux est devenu cinglé et ce n'est pas moi, ma belle.

Elle sortit du lit pour venir voir.

— Ces affaires n'ont pas quitté ma valise depuis mon arrivée ici, dit-elle d'une voix inquiète.

— Bien, n'en parlons plus. Pas la peine de mentir si effrontément. Je ne suis pas curieux de savoir où vous avez passé votre soirée.

— Je ne mens pas. Vous essayez de me rendre ridicule.

— Ce serait bien superflu, dis-je, trop las pour discuter. Allez donc vous coucher !

Je m'en fus.

J'aime autant vous dire que cela me préoccupa. D'abord, pas moyen de dormir, avec mon imagination qui travaillait. J'aurais juré que c'était Myra qui était montée tout à l'heure. Comment avait-elle fait pour se coucher et feindre le sommeil dans un laps de temps aussi bref ? Et pourtant c'était bien cela qu'elle avait dû faire.

Pourquoi feindre le sommeil ? Qu'avait-elle fait ? Disait-elle la vérité ? Tout ça tournait dans ma tête. Je finis quand même pas m'endormir vers le matin.

Le lendemain, pendant que je me rasais, je vis arriver Doc Ansell.

— Bonjour, dis-je en fauchant ma barbe avec un rasoir électrique. À votre avis, est-ce que j'ai la gueule de bois ?

— Je viens de réfléchir, dit-il en s'asseyant sur le lit. Il y a des choses qui me chiffonnent.

— Quelles choses ?

— La jeune fille du cliché, dit Ansell lentement. Comment expliquez-vous que ce ne soit pas Myra ?

Je choisis une cravate et m'approchai de la glace.

— Je ne m'explique rien du tout.

— Justement. Elle n'a pas de sœur jumelle. On ne me fera jamais encaisser qu'une inconnue quelconque pourrait se faire passer pour Myra.

— C'est pourtant ce qui s'est passé. Shumway a peut-être trouvé une actrice capable de donner le change. Un type comme ça ferait n'importe quoi pour avoir une somme pareille.

Ansell secoua la tête.

— Je ne crois pas. Certes, votre explication est peut-être la bonne, mais j'en doute, figurez-vous.

— Assez de salades ! Au fait ! dis-je en le dévisageant. Où voulez-vous en venir ?

— N'avez-vous pas remarqué un changement chez cette fille ?

Je me rappelai soudain les événements de la nuit.

— Il y a eu un changement, concédai-je, mais la revoici maintenant au point de départ.

Je le mis au courant.

Il m'écouta avec une expression grave et des yeux inquiets. Quand j'eus fini, il claqua des mains en s'exclamant :

— J'avais donc raison, il y en a bien deux. Des influences étrangères et puissantes sont entrées en jeu.

— Oh, la barbe ! dis-je d'une voix irritée. Ne recommencez pas.

— Vous n'avez pas lu un livre intitulé : « Le Dr. Jekyll et M. Hyde... »

— Je crois, mais je ne vois pas le rapport, répondis-je en le regardant.

— Qu'est-ce qu'il vous faut... Il s'agit, dans ce roman, de la séparation des tendances bonnes et mauvaises, dans un même individu. Saviez-vous

que les Naguales détiennent ce pouvoir ? À mon avis, c'est ce qui s'est passé chez Myra.

Je passai mon veston d'un geste lent et me regardai dans la glace. La lumière crue du soleil ne m'avantageait pas. J'étais pâle et j'avais les yeux bordés de jambon.

— Si vous ne pouvez pas dire des choses sensées, taisez-vous, nom de Dieu !

— Vous dites ça parce que vous ne *voulez* pas me croire. L'ignorance engendre la peur. Vous commencez à vous effrayer.

Je m'assis sur un bout du lit. Il ne voulait manifestement pas laisser tomber cette discussion. Je me résignai à l'entendre jusqu'au bout.

— Redites-moi un peu tout ça.

— À mon avis, Quintl a séparé les tendances bonnes et mauvaises chez Myra, en donnant à chaque groupe une forme humaine. Nous avons donc deux Myra, identiques en apparence, dont l'une incarne toutes les qualités et l'autre tous les défauts de son être. Comprenez-vous, maintenant ?

— C'est une histoire de fous, répondis-je en détestant tout de son hypothèse.

— Mais non, dit Ansell en hochant la tête. Il suffit de connaître ces choses-là. Si je vous avais dit que ce chien parlerait, vous ne m'auriez pas cru. Et voilà pourtant que vous admettez ce fait.

— Ouais, dis-je en pensant encore aux événements de la nuit. Alors, selon vous, elle change de corps à volonté ?

— Peut-être pas à volonté. Disons plutôt à son insu, lorsqu'elle s'y attend le moins.

— Voilà qui expliquerait mes expériences de la nuit dernière. Les deux Myra se sont refondues en une seule.

— C'est ça.

— Mais l'autre, qu'est-ce qu'elle a fait ?

— C'est ce qu'il nous faut découvrir. Voilà le danger pour Myra.

— Que voulez-vous dire par là ?

— Il faut retourner à l'origine des choses, dit Ansell. Nous avons tous des mauvais instincts, plus ou moins retenus selon notre éducation, notre volonté et le milieu où nous vivons. Il suffit d'isoler le mal de toute influence susceptible de le contenir pour créer une nature purement primitive et extrêmement dangereuse. Je ne voudrais pas voir punir Myra pour un méfait qu'elle n'a pas commis.

— Un méfait qu'elle n'a pas commis ? demandai-je ahuri.

— Mais oui. Admettons que la Myra du cliché s'amuse à commettre un crime. La nôtre devra endosser la responsabilité pour peu qu'on la prenne sur le fait. Silhouette identique, mêmes empreintes digitales, facile à reconnaître. Voyez-vous le danger, à présent ?

Je respirai profondément.

— Pêcheur en eau trouble, allez, cette histoire commence à me dépasser. Ce qu'il faut faire d'abord, c'est trouver Shumway. Commençons par aller déjeuner. Je sens une odeur accueillante.

— Un instant. Et le nommé Kelly ? On pourrait peut-être le retrouver aussi.

— Peut-être bien. On en parlera à table.

Dans la salle à manger, Bogle mettait la table :

— Ça vous attend, mon pote. Des œufs au jambon ? Ça marche ?

— Ça gaze. Myra n'est pas encore descendue ?

— Penses-tu ? Un cœur comme ça aime trop son plumard. Et puis il lui faut des heures pour s'arranger. J'aime pas que le petit déjeuner dure toute la matinée.

Lorsqu'il fut sorti, je dis à Ansell :

— Ce vieux Sam devient popote. Croyez-vous qu'il déménage ?

Ansell hocha la tête d'un air absent.

— Il a toujours voulu faire une fin, dit-il. Combien de fois, en plein désert, il m'a parlé d'avoir un foyer. Drôle de chose, n'est-ce pas ? Lui qui a frayé avec les crapules les plus endurcies de Chicago, s'occupe maintenant de faire le ménage et de servir Myra.

Sam rentra avec un plateau de victuailles qu'il posa et alla chercher un second plateau, plus petit, qui contenait le déjeuner de Myra.

— Kelly, dis-je la bouche pleine, voilà une bonne idée, Doc. Si on pouvait retrouver celui-là...

— Votre journal saurait peut-être, dit Ansell en se servant du café. Pouvez-vous leur demander ce service ?

Je réfléchis.

— Il y a Dowdy, évidemment, qui sert de secrétaire à Maddox. Il devrait savoir, lui.

Sam redescendit en sifflant avec gaieté et s'installa à son tour.

— Ce chien vaut dix, dit-il. Le voilà maintenant avec la petite. On dirait deux profs ensemble. On s'demande où ils vont chercher les trucs qu'ils se racontent tous les deux.

— T'occupe donc pas, répondis-je en lui poussant une assiette de jambon frit. Du moment qu'ils ne se battent pas, qu'est-ce que ça peut faire ? Il faut bien que quelqu'un lui parle, à ce pauvre chien. Moi, il me flanque la frousse.

— C'est une grosse tête, ce clebs, dit Bogle en plantant sa fourchette dans une tranche de jambon. Il a la cervelle politique.

— Tu ne connaîtrais pas ce Kelly par hasard ? demanda Ansell. Celui qui a aidé Shumway.

— Kelly ? Y en a des millions. J'en connais bien quelques-uns, mais il faudrait que je voie le zèbre en question, dit Sam.

— Ne vous en faites pas, dis-je en me versant une nouvelle tasse de café. Je vais aller au *Recorder* en sortant de table. On pourra peut-être me donner un tuyau.

— Et Shumway ? demanda Bogle. Si on ne trouve pas bientôt cet apôtre-là, il aura croqué tout le fric.

— On fait ce qu'on peut, mon vieux, dit Ansell. Tu n'as pas tellement d'idées non plus.

Il écarta son assiette et alla s'installer dans un fauteuil pour lire le journal.

Whisky arriva.

— Alors, les potes ? dit-il en agitant sa queue, ça gaze ?

— Si tu dois absolument nous infliger ta conversation, lui dis-je, essaie au moins de parler un anglais correct. L'accent de Sam ne te va pas du tout.

— Quel snob ! répliqua Whisky en allant vers Sam. Eh bien, ma vieille, dit-il en posant le museau sur son genou. Qu'est-ce que tu me donnes pour déjeuner ? Ce jambon est un peu gras pour moi.

— Je l'enlèverai, alors, dit Sam, ne t'en fais pas pour si peu. Tiens, il y a une côtelette aussi, ça te tente ?

— Mmmmmm... fit Whisky, allons voir un peu. Ils s'en allèrent à la cuisine.

— Les airs qu'il se donne, cet animal-là ! grommelai-je. Des steaks en se levant ! Et quoi encore ! Il va devenir trop gras.

— C'est de famille, riposta Sam en montrant sa tête à la porte de la cuisine. Surveille un peu ta langue. T'as pas précisément la silhouette sablier.

— Vu d'ici, dit Whisky en montrant son museau, votre tour de taille rappelle plutôt un chaudron.

— Décampez, vous deux ! dis-je en ricanant. Mon tour de taille est très bien. Et maintenant, je m'en vais au *Recorder*. Au revoir, Doc.

— Au revoir.

Avant de partir, je montai chez Myra et frappai.

— Entrez.

Ne voyant personne, je regardai autour de la chambre un peu inquiet.

— Bonjour... Où êtes-vous ?

— Bonjour, Ross, dit Myra en me tapotant la tête.

Elle flottait près du plafond en fumant et en lisant un roman.

— Sacré nom de... dis-je en reculant. Vous êtes vraiment obligée de faire ça ?

— Pourquoi pas ? On parle bien de marcher sur l'air, moi je me couche, c'est plus reposant !

Elle descendit jusqu'au niveau de mon visage, puis elle me mit ses bras autour du cou et baissa ses pieds jusqu'au sol. Elle se tenait debout à grand-peine.

— Je me sens légère ce matin. Aussi légère qu'un duvet.

— Et à part ça ?

— Oh ! à part ça, ça va.

Ses yeux devinrent plus sombres.

— Comme vous étiez ivre, hier soir. Je vous en veux encore.

Ou je me trompais beaucoup, ou j'avais affaire à la Myra nouveau modèle.

— Oh ! pas si ivre que ça, répondis-je. Dites-moi un peu ce qui s'est passé. Vous savez ce que je veux dire.

Elle alla s'asseoir sur le lit.

— J'ai peur, dit-elle. J'ai encore rêvé des choses. J'ai cru que quelqu'un était venu s'introduire dans mon corps. Puis vous êtes arrivé. N'y avait-il pas des vêtements sur cette chaise, quand vous êtes entré ?

— Oui, en effet, acquiesçai-je avec inquiétude. Pourquoi demandez-vous ça ?

— Parce qu'ils n'y sont plus, répondit-elle. Oh Ross, que s'est-il donc passé ?

— Je ne sais pas.

J'avais maintenant la certitude que Doc Ansell avait touché juste. Elles étaient bel et bien deux. C'est incroyable mais tout le prouvait.

— Il ne faut pas vous en faire, lui dis-je. Écoutez, je dois sortir maintenant. On pourrait peut-être déjeuner ensemble ?

Son visage s'éclaira.

— Parfait, dit-elle. Où et à quelle heure ?

— Chez Manetta d'ici deux heures. On en reparlera.

— Entendu. Croyez-vous que ça nous avancera ?

— Je n'en sais rien. Mais il y a bien des choses que je veux débattre avec vous.

Puis en m'en allant :

— Ne vous en faites pas. Surtout ne venez pas avec Whisky. Je veux vous voir seule.

— Je le lui dirai. Ça ne lui fera pas plaisir.

— Ça, je m'en fous !

Je la quittai.

CHAPITRE XI

Le portier du *Recorder* eut un air gêné en me voyant.

— Bonjour, Murphy ! lui dis-je en me demandant ce qui le mordait. Ça fait plaisir de revoir votre sale binette. Comment ça va ? Ça fait des mois que je ne suis pas venu ici.

— En effet, dit-il en s'agitant comme un type sur la chaudière d'un remorqueur sous pression. Vous n'avez pas l'intention d'entrer, monsieur Millan ?

— On ne peut rien vous cacher. Je n'ai pas froid aux yeux, moi. Cette boutique aurait dû être désinfectée il y a bien des années, mais j'affronterai les microbes sans crainte.

Il eut un rire triste.

— Vous savez ce que c'est, monsieur Millan, dit-il en remuant un peu plus.

Il me vint à l'esprit qu'il n'allait pas me laisser entrer.

— Qu'est-ce qui se passe là-dedans ? demandai-je d'une voix plus dure.

— Rien, monsieur Millan... Seulement M. Maddox a donné l'ordre de ne plus vous laisser entrer.

Nous sommes tous navrés, mais voilà... On n'y peut rien.

— Ça alors ! dis-je en rejetant mon chapeau en arrière d'un revers de la main et en regardant Murphy avec plus de tristesse que de colère. Que ça ne vous tracasse pas, mon vieux, vous ne faites que votre boulot après tout. Écoutez, je voudrais dire un mot à Dowdy, ça ne vous ferait rien de lui dire que je l'attends chez Joe ?

— Mais bien sûr, monsieur Millan, dit Murphy en devenant plus gai. Je vais le lui dire tout de suite.

Je m'en fus chez Joe, derrière le *Recorder*, en me sentant bien triste. J'avais travaillé pour cette feuille pendant près de dix ans. C'était ma maison. Maintenant je me sentais comme un orphelin.

Mc Cue du *Telegram* était le seul consommateur chez Joe. Haut perché sur un tabouret, il était occupé à composer un numéro de téléphone au moment où je rappliquai.

Lui et le barman me regardèrent comme si j'étais sorti du zoo.

— 'jour Mac, lui dis-je en ricanant. Pas encore couché ?

Son grand visage élastique s'était plissé de rides. Il m'offrit une main flasque.

— Ross Millan ! Alors ! On m'a dit que tu t'étais fait hara-kiri, là-bas, dans le désert.

— 'jour, Willy, dis-je au barman, un jus.

— Ça fait plaisir de vous revoir, monsieur Millan. On n'aime pas perdre des clients comme vous.

— C'est parce qu'on sait les lâcher, mon vieux, dis-je en m'asseyant sur un tabouret. Vos gratte-papier sédentaires veulent tout avoir à l'œil.

Mc Cue sortit un dollar et le posa sur le comptoir.

— C'est ma tournée, Willy, dit-il. J'estime que c'est un honneur de rincer l'homme qui a coûté 25 sacs à Maddox.

Je ricanai sans enthousiasme.

— Ça va, ça va, garde ton dollar, c'est le premier que tu as gagné honnêtement.

— Tiens, c'est vrai... j'avais oublié, dit Mc Cue en empochant la pièce. Dans tous les cas, ça vaut un grand incendie de revoir ta sacrée bouille. On me dit que t'es viré.

— Non, le *Recorder* a omis seulement de renouveler mon contrat, dis-je en allumant une cigarette. Mais mon avenir n'en est que plus brillant.

— Quelqu'un d'autre a raconté ça avant de s'asseoir sur la chaise électrique. Mais c'était du baratin. Qu'est-ce que c'était que c't'histoire à la manque que tu avais montée avec Maddox ?

— Laisse les morts tranquilles, tu veux ? Quoi de neuf ?

— Du nouveau sur l'affaire Wilson, dit Mc Cue en ouvrant l'annuaire du téléphone. Faut que je téléphone à une poulette.

Il trouva son numéro et rapprocha le vieil appareil sans cornet, au cordon entièrement effiloché.

— Quand est-ce que t'es rentré du Mexique ?

— Il y a quelques jours.

Je le regardai faire son numéro.

— Tu devrais y aller, toi. Un pays splendide, mon vieux.

— C'est pourquoi t'en es revenu ? En tout cas, je serais perdu, dans un pays de sable et de canas-sons.

On entendit tinter son numéro, puis parler une voix métallique. Mc Cue se pencha en avant.

— C'est bien l'appartement de Mlle Gloria Hope-Dawn ? demanda-t-il.

— Oh dis donc ! m'exclamai-je. T'as demandé Hollywood pour le moins ?

— Penses-tu, dit-il en ricanant. Seulement la ville basse ; juste une pin-up bouffée aux mites.

Il transféra son attention à l'appareil : « Allô ! mademoiselle Hoppe-Dawn ? Ici M. Mc Cue du *New York Telegram*. Est-ce vrai que Harry Wilson vous a offert un manteau de fourrure l'année dernière ?

La dame parut avoir beaucoup à dire, car Mc Cue colla son oreille au récepteur et écouta les yeux fermés.

— Bon, bon, bon... Je suis obligé de poser des questions... Mon boulot consiste à interroger les gens.

Il supporta quelques bordées encore, puis riposta :

— Vous devriez vous rincer la bouche plus souvent. Je recommande la Listerine, un bon antiseptique, dit-il avant de raccrocher. (Puis tout en s'essuyant le front :) On se demande où ces gonzes-ses vont chercher leur vocabulaire. Va falloir que je me dérange. Wilson ne lui a sûrement pas

acheté ce manteau pour la réchauffer. C'est déjà un brasier vivant.

Je me dis que mon travail au *Recorder* allait me faire défaut. Il suffisait de renifler de nouveau l'atmosphère du journalisme pour en avoir une nostalgie formidable. Là-bas, au Mexique, c'était différent. Mais ici, à New York, quel fameux boulot !

— Faut que je me barre, dit Mc Cue en descendant de son tabouret. On te reverra sans doute. Quels sont tes projets ?

— Ne t'en fais pas pour moi, mon vieux. J'suis pas tombé de la dernière pluie. Il faudrait un régiment de Maddox pour posséder un type comme moi.

— Tu m'en diras tant, dit-il d'un air pensif.

Il s'en fut en faisant adieu d'un signe de la main. En sortant, il faillit heurter un type pressé qui entraît au même moment avec un air soucieux sur sa figure en coup de serpe.

Mc Cue se retourna.

— Attention à ta recette, Willy. Encore un type du *Recorder* qui s'amène.

Puis il disparut dans la rue.

Dowdy ne voulut pas de café. Il resta là avec une expression lamentable, ses yeux rivés sur la sortie. Je compris aussitôt qu'il ne me serait pas bien utile, son unique souci étant de me semer au plus tôt.

— Où est Shumway ? demandai-je brutalement.

— Est-ce que je sais, moi ? dit-il en clignotant. Comment veux-tu que je te dise ?

— Écoute, mon vieux, dis-je avec patience. Si tu devais me dire tout ce que tu ne sais pas, on aurait chacun une barbe d'ancêtre avant que tu aies fini. Je ne sais pas comment tu peux savoir où se trouve le père Shumway. Mais c'est pas un crime de le demander.

— Ne sois pas fâché, Ross, dit-il sur un ton soucieux. La consigne de Maddox est de te laisser tomber. S'il sait que je t'ai parlé, j'aurai des ennuis.

— Et puis après ? Vous autres journalistes sédentaires, vous en faites beaucoup trop pour des abrutis pareils. Il faut que je voie Shumway. C'est indispensable.

— Eh bien, je regrette, dit-il en hochant la tête. J'sais pas où il est. Lui et sa fille sont partis sans laisser d'adresse.

Il regardait toujours la porte d'un air nostalgique.

— Et ce Kelly, repris-je en sachant qu'il n'y aurait pas moyen de le retenir encore longtemps. Sais-tu quelque chose sur lui ?

— Pas grand-chose, non. C'est le type qui a retrouvé la petite. En principe, c'est lui qui aurait dû avoir la prime, mais ils s'étaient mis d'accord pour partager. Je ne l'ai vu qu'une fois, du reste. C'est quand il est revenu tout seul après la réception.

— Et que voulait-il ? demandai-je en devinant qu'enfin j'allais apprendre quelque chose.

— Il voulait contacter Kruger, répondit Dowdy.

— Peppi Kruger ? demandai-je avec un regard inquiet.

— Oui, Peppi est devenu un gros bonnet. Il est directeur de la *Brooklyn Motor Co*, et un politicien en vue dans le secteur Est de la ville basse. Il y a six mois, il a mis la main sur le syndicat des chauffeurs de taxi. Tu connais le truc ? Il a foutu les jetons aux directeurs des compagnies de taxis. Tous ceux qui n'ont pas voulu casquer ont eu vite fait d'avoir des remords. En ce moment, il est le caïd. Mais je crois que le procureur général pourrait bientôt lui donner de ses nouvelles. D'ailleurs, il a gagné assez pour se retirer des affaires.

— Un mec pareil ! dis-je dégoûté. Quand je l'ai connu, il était dans le trafic du rhum. Il opérait pour le compte de Brescia. Qu'est-ce que lui voulait ce Kelly ?

— Dieu sait, dit Dowdy en descendant de son tabouret. Cette affaire ne me concernait en rien, mais je suppose qu'il n'a pas eu grand mal à contacter Kruger. Maintenant, il faut que je rentre. Des fois que Maddox me demanderait.

— Merci, Dowdy. Tu m'as donné un papier.

Il me regarda avec suspicion :

— Où veux-tu en venir ? Pourquoi t'intéresses-tu à Shumway ?

— Tu ne t'intéresserais pas au type qui te ferait renvoyer, toi ?

Il avait l'air inquiet.

— Faut pas faire des histoires, Millan. Maddox n'aimerait pas ça.

— Que ça lui plaise ou non à cette peau d'hareng, je m'en balance.

Il me regarda de nouveau avec inquiétude, me serra la main, et alla disparaître en face, dans les bureaux du *Recorder*.

J'achevai mon café, allumai une autre cigarette et pris l'annuaire du téléphone. Kruger avait un hôtel particulier, 78^e Rue Est. Or, le fait de posséder un hôtel dans cette bande de terrain, entre la 5^e Avenue et le quartier Lexington, signifiait quelque chose : de la galette. Et de la grosse !

— Vous vous rappelez Peppi ? demandai-je à Willy qui venait de préparer des sandwiches.

— Ouais. Il nous enquiétait, dans le temps. Il venait pas beaucoup, mais, à chaque visite, il nous les cassait. Paraît qu'il a fait fortune depuis. Mais comme il a acquis son fric malhonnêtement, j'suis pas jaloux.

— Et quand tu le s'rais ! Ça n'y changerait pas grand-chose.

Willy ricana en guise d'assentiment.

— Peppi vous intéresse, monsieur Millan ?

— J'sais pas. J'ai le temps de m'intéresser à n'importe quoi, maintenant.

— Sans boulot ?

Sa bonne grosse bille de barman me regardait avec sympathie.

— Au repos simplement, dis-je en bâillant. Aussitôt que je le voudrai, je travaillerai.

— Au revoir, monsieur Millan, dit Willy toujours soucieux. J'espère que vous trouverez du travail.

Moi aussi, j'espérais.

De toute façon, je n'avais pas perdu ma matinée. Pourquoi Kelly voulait-il contacter Peppi ? Premier fait curieux. Les deux autres l'avaient refait, peut-être ? Et lui, ayant travaillé pour Peppi, espérait pouvoir les intimider et récupérer sa part ?

Je me rappelais très bien Peppi. Une fois aperçu, impossible de l'oublier. Je l'avais vu pour la dernière fois deux ans auparavant, devant les assises de New York. Je le revoyais à côté de son avocat, pendant que l'avocat général décrivait l'assassinat dont il était accusé. Il n'avait pas bronché pendant les deux audiences qui s'étaient terminées par un acquittement, sans que la cour se donnât la peine de délibérer. À ma connaissance, il avait comparu quatre fois pour meurtre, et chaque fois on l'avait acquitté. Aujourd'hui, sans doute, il avait des tueurs à sa solde.

Peppi était un petit type avec des yeux exorbités. Une maladie de peau, pendant son enfance, avait fait tomber ses cheveux. Il était chauve comme un œuf. Bref, une belle tête de petite fripouille.

Tout se réduisait à ce problème : savoir ce que voulait Kelly. Le seul moyen était d'aller voir Peppi. Il suffirait peut-être d'inventer une histoire plausible. L'idée de cette visite n'était pas très séduisante, mais le propriétaire d'un hôtel particulier dans la 78^e Est ne risquerait pas de me couper la gorge.

Et si je me trompais... ?

En tout cas, inutile d'y réfléchir davantage. Je hélai un taxi et donnai l'adresse de Peppi.

Le chauffeur le connaissait bien.

— Copain à vous ? demanda-t-il en faisant foncer sa voiture à travers la circulation comme si cette course était une corvée.

— Demandez-lui, mon vieux, il vous le dira s'il le croit utile.

— Un petit rigolo, hein ? Ça court les rues, mon pote, ça court les rues, les petits rigolos...

— Je ne suis pas sourd.

Le temps de passer deux pâtés de maisons et il revint à la charge.

— Ce Kruger ne nous fait pas de bien, à nous autres chauffeurs. On devrait démolir ses combines.

— Eh bien, venez avec moi. À nous deux on lui fera son affaire, dis-je en mettant les pieds sur un strapontin.

— Ouais... Et après ça, j'irai tout seul dérrouiller Joe Louis.

— Je vous paye pour me conduire, pas pour me gonfler.

Cela lui coupa la chique pour le reste du parcours. Arrivé devant chez Peppi, je lui remis un dollar.

— Gardez la monnaie. Vous avez une tête à en avoir besoin.

Il empocha le dollar assez lentement.

— C'est fou ce qu'ils peuvent flamber, les des-salés de vo't genre, dit-il en crachant sur le trottoir. Vous devez avoir les lèvres gercées à force de vous embrasser dans la glace.

Et il partit sans me donner le temps de trouver la riposte adéquate.

Je contemplai la maison de Peppi. Une belle baraque ! On ne pouvait pas le nier. On eût dit la demeure de Vanderbilt ou de Pierpont Morgan. Elle faisait grand, frais et solide avec son toit en tuiles, sa façade de brique rouge-bordeaux et ses larges fenêtres de maison de campagne.

Je gravis les trois marches et sonnai à la porte massive, incrustée de fer.

Un homme âgé, qui devait être le maître d'hôtel, m'ouvrit en disant :

— Entrez, monsieur, sans demander même l'objet de ma visite.

Je le suivis dans un grand vestibule, meublé dans le style le plus moderne que j'eusse jamais vu dans ce quartier. Ça ne me plaisait guère, mais ça sentait le pognon à plein nez et c'est tout ce que voulait Peppi.

Le maître d'hôtel me lança un regard inquisiteur. C'était un grand bonhomme avec des cheveux blancs et des yeux bleus délavés. On eût dit qu'un côté de sa figure avait été paralysé autrefois. Cela lui donnait une allure antipathique.

— Monsieur désire voir quelqu'un en particulier ?

— Ouais, j'ai deux mots à dire à M. Kruger.

— M. Kruger, monsieur ?

Le majordome sourcilla comme si j'avais demandé le président des États-Unis.

— Lui-même, fis-je en souriant.

— Je regrette, monsieur, mais M. Kruger ne reçoit que sur rendez-vous. Voulez-vous voir sa secrétaire ?

— Je regrette le détail du rendez-vous. Les secrétaires ne m'intéressent pas. Je veux voir Kruger, moi. Dites-lui que Ross Millan du *New York Recorder* veut le voir. Ajoutez que c'est important.

Le maître d'hôtel me scruta un instant :

— Bien, monsieur.

Et de disparaître dans l'escalier en me laissant tout seul.

Il me fit attendre si longtemps que je finis par croire qu'il avait eu une attaque de paralysie générale. Les aiguilles de la vieille horloge à balancier continuaient d'avancer par petits bonds saccadés. L'attente devenait pénible.

Enfin j'entendis des pas. Ce n'était pas le majordome, mais quelqu'un qui marchait à une allure vive et légère. Puis une jeune femme descendit le large escalier. C'était une brune mince et fragile, aux sourcils étrangement droits et aux yeux vagues d'un bleu cobalt, avec de grands iris. Elle portait un pantalon couleur biscuit, un chandail bordeaux et un foulard autour de la tête. On la trouvait jolie avant de regarder sa bouche, mince fente rouge qui la trahissait. Je me la représentais dans une chambre obscure, occupée à arracher les pattes à une araignée et prenant un vif plaisir à cette occupation. Côté rotondités, en façade comme à l'arrière, elle donnait l'impression d'être passée entre les rouleaux d'une essoreuse.

— Je suis la secrétaire de M. Kruger, dit-elle.

Elle avait une voix profonde et musicale.

— Tiens, tiens, dis-je. Tiens, tiens, tiens !

Elle sourcilla légèrement, puis essaya de nouveau.

— Vous vouliez voir M. Kruger ?

— C'était, en effet mon intention, mais j'ai changé d'avis. Malheureusement mon médecin ne me permet seulement qu'un repas par jour.

J'ajustai ma cravate :

— Vous êtes libre, ce soir ?

— Ross Millan du *New York Recorder*, n'est-ce pas ?

Les yeux bleu cobalt étaient devenus plus sombres.

— C'est cela même, Ross pour les dames. Que faites-vous ce soir ? Je suis un type très pris, mais je ferai une exception pour vous.

— Et à propos de quoi vouliez-vous voir M. Kruger ?

J'eus l'impression de piétiner sur place mais, nullement découragé, j'ajoutai aimablement :

— Je lui dirai ça moi-même. N'en prenez pas ombrage, surtout. C'est une petite histoire strictement entre hommes. Les femmes ont leurs petits secrets aussi.

— Eh bien, montez, dit-elle en retournant vers l'escalier.

Arrivés au premier, je la rattrapai et marchai à côté d'elle.

— Je disais ça pour plaisanter, vous savez.

Elle ne répondit rien.

— Comment vous appelez-vous ? Il faudra que je sache qui présenter à mes amis.

— Lydia Brandt, lança-t-elle sans se retourner, et je ne brigue pas l'honneur de connaître vos amis.

— Sait-on jamais. Il se produit quelquefois des choses bizarres.

Elle ouvrit une porte et s'écarta.

— M. Kruger sera à vous dans quelques minutes.

— Restez donc, dis-je en pénétrant dans la pièce.

Les yeux bleu cobalt avaient une lueur mauvaise, mais elle disparut sans mot dire. Je me trouvais seul dans une grande pièce qui servait de bibliothèque.

Je regardai avec intérêt. Elle contenait la documentation la plus complète sur le crime à travers l'histoire que j'eusse jamais contemplée. La préfecture de police elle-même n'avait rien de comparable. On y trouvait tout ce qui concernait la médecine légale, le meurtre, le chantage, le rapt, l'enlèvement et la violence depuis le ^{xvi}^e siècle jusqu'à nos jours. Au moment où le second tome de Havelock Ellis commençait à m'intéresser, la porte s'ouvrit et Peppi apparut.

J'avoue qu'il me prit au dépourvu. Je ne l'avais pas vu depuis deux ans, époque à laquelle il n'était encore qu'un vulgaire trafiquant.

Depuis, il avait évolué. Je m'étais attendu à le voir changé, mais non pas transformé à ce point.

Il était vêtu d'une robe de chambre de soie grise avec une cordelière couleur rouge vif. Il semblait avoir un pyjama de soie blanche en dessous. Son visage était lisse et sans ride comme s'il avait mobilisé la chirurgie esthétique de l'univers entier. Ses petites mains blanches étaient molles et soi-

gnées, ses ongles bien manucurés. Seuls les yeux n'avaient pas changé. C'étaient les mêmes cailloux bleus. Son crâne, toujours aussi chauve, semblait être ciré maintenant.

Nous nous regardâmes, puis il ferma la porte et vint plus avant dans la pièce.

— Belle bibliothèque, Peppi ! lançai-je pour dire quelque chose. Qui vous a réuni tous ces bouquins ?

Il passa son pouce sur le côté de son nez. Autre nouveauté. Le Peppi d'autrefois n'avait pas le temps d'être maniéré.

— Que voulez-vous ?

Il avait une voix douce et aiguë, comme celle d'un Japonais, qui me rappelait bien des souvenirs. J'avais oublié cette voix sifflante et haut perchée.

— Quel reportage ! dis-je avec admiration. Je me souviens de vous il y a deux ans. Et maintenant ?

— Que voulez-vous ? répéta-t-il.

Je le regardai avec hésitation. La lueur morte de ses yeux de pierre me disait de venir au fait. Je fonçai.

— Où est Kelly ?

— Kelly, répéta-t-il en fronçant les sourcils. Quel Kelly ? Qu'est-ce que vous racontez ?

Sa voix trahissait déjà la colère.

— Il y a un nommé Kelly que j'ai besoin de contacter, continuai-je à demi assis sur la table de chêne. On m'a dit qu'il vous cherchait et j'ai

pensé que si vous étiez déjà en rapports, vous pourriez peut-être m'aider à le rencontrer.

Il me regardait attentivement.

— Kelly ? Connais pas, dit-il enfin.

— Comme c'est ennuyeux. J'étais persuadé du contraire. Merci quand même.

— Qu'est-ce que vous lui voulez ?

Cette question sortit de sa bouche comme un crochet de serpent.

— Rien qui puisse vous intéresser. Je ne voudrais pas vous faire perdre votre temps.

Je me levai de la table.

— Ne partez pas ! Asseyez-vous !

Ce n'était pas une invitation. C'était un ordre. Comme je n'avais rien à perdre, je m'affalai sur un grand fauteuil.

Il tripotait sa cordelière et je voyais bien qu'il soupesait quelque projet.

— Vous avez quitté le *Recorder* ?

J'acquiesçai d'un signe de tête.

— Ouais, Maddox m'a balancé. Voilà les remerciements...

— Qu'est-ce que vous faites maintenant ? dit-il en me coupant court.

— Je vis de mes rentes, dis-je d'un air dégagé.

— J'aurai peut-être quelque chose pour vous.

Je le regardai. Ce visage de crapaud, ces yeux de pierre et ce crâne luisant ne me disaient rien de bon. Je connaissais le genre de business dans lequel il se spécialisait. Ce n'était pas du tout dans mes cordes. Mais il fallait mettre des gants pour le dire.

— Je ne cherche rien en ce moment.

— C'est une belle planque, dit-il en s'asseyant sur le fauteuil en face. Rien qui puisse vous déplaire.

— De quoi s'agit-il ? dis-je avec un grognement.

— Lu Andasca est candidat aux élections. Il a besoin de quelqu'un pour soigner sa publicité. Il y aura 250 par semaine pour le type qui fera l'affaire. Si ça vous intéresse, je n'aurai qu'à dire un mot.

— Lu Andasca ? Connais pas, dis-je un peu stupéfait.

— Il est bien, dit Peppi en examinant ses ongles. Tout à fait à la hauteur.

— Qu'est-ce qui vous fait penser que je ferais l'affaire ? dis-je, histoire de gagner du temps...

— Une idée à moi... deux cent cinquante... Bien payé hein ?

— Bougrement bien payé... Mais j'ai pas mal de trucs en suspens en ce moment.

— Laissez-les tomber, dit Peppi brièvement. Nous nous regardâmes.

— Qu'est-ce que vous perdez, après tout ? Shumway ne vous intéresserait pas. C'est un vieux type foutu. Kelly non plus, c'est un cornichon ; et laissez la fille tranquille. Les gonzesses, ça gâche toujours le business.

J'en avais pris pour mon grade. Je ne savais plus quoi dire.

Il s'étira en regardant le plafond.

— Si Andasca est élu, il y aura beaucoup de boulot. Ça m'intéresse personnellement.

Je regardai ma montre. L'heure de mon rendez-vous approchait :

— Écoutez, j'ai un rancard. Laissez-moi le temps de réfléchir.

— Pas pressé, moi. Je vous ferai déposer par mon chauffeur. Où déjeunez-vous ?

— Chez Manetta, dis-je avant de réfléchir.

— Vous la trouvez belle ?

— Qui ça ?

— Myra Shumway, pardi ! C'est bien avec elle que vous avez rendez-vous, n'est-ce pas ?

— Comment connaissez-vous Myra Shumway ? Où voulez-vous en venir, Peppi ?

Je me redressai. C'étaient vraiment trop d'énigmes.

Il se leva et sortit en disant :

— Excusez-moi, je reviens.

Je restai là, assis, tâchant de comprendre de quoi il s'agissait. Peppi rentra en souriant pour la première fois.

— Alors on veut réfléchir ?

— Écoutez, Peppi, tirons les choses au clair. Que savez-vous de Myra Shumway ?

— Je lis les journaux, dit-il, j'entends des choses, beaucoup de choses. Andasca m'intéresse davantage. Pouvez-vous me dire oui ou non ?

Je me levai.

— Donnez-moi jusqu'à demain. Où pourrai-je voir ce gars-là ?

— Bon. À demain. J'attendrai votre coup de fil. Je vous fixerai rendez-vous. Vous voulez ma voiture ?

— Merci. Je prendrai un taxi.

Il parut ennuyé tout à coup et pressé de me voir partir.

— Téléphonnez-moi... 250... C'est pas à dédaigner.

Il était à peine parti que le maître d'hôtel apparut.

— Par ici, monsieur, dit-il en me reconduisant jusqu'à la porte d'entrée.

Je me trouvais dans la rue avant de me remettre de ma surprise. J'étais planté là, à regarder le vaste hôtel. Je me sentais surveillé.

Je fis signe à un taxi et dis au chauffeur de me conduire chez Manetta.

CHAPITRE XII

Pas de traces de Myra chez Manetta au moment de mon arrivée. Je passai donc au bar et commandai un « Mint Julep ».

— Et que vos feuilles de menthe soient bien écrasées, dis-je au barman. J'ai une dent contre les types qui les font mariner.

— Ici nous les écrasons toujours, monsieur, dit le barman en souriant. Et nous frotons le bord du verre avec aussi.

— Très bien, très bien. Je vois que la consigne était inutile. Mais il y en a qui font tremper leur menthe.

— Ce sont des gougnafiers, monsieur, dit-il en allant préparer son verre.

J'allumai une cigarette en pensant à Peppi, cherchant en vain à comprendre pourquoi il m'avait fait cette proposition. Connaissant Peppi, je sentais qu'il y avait anguille sous roche. J'aurais parié gros que Peppi connaissait ce Kelly et que Kelly était venu le voir.

L'arrivée de quelqu'un interrompit mes réflexions. C'était une jeune fille dont la robe flam-

boyante dépassait à peine les genoux. Un foulard de soie blanche à gros pois rouges cachait ses épaules et un bibi en feutre rouge et blanc était perché de façon provocante sur le côté de sa tête.

C'était Myra.

Et pourtant je ne la reconnus pas tout de suite. Elle avait une démarche et une façon de regarder qui ne m'étaient pas familières.

Aussitôt qu'elle m'aperçut, elle me fit signe et s'approcha.

— Ah vous voilà ! Je vous ai fait attendre ?

— Je ne vous avais pas reconnue. C'était peut-être votre robe neuve.

Elle me jeta un regard perçant.

— Elle vous plaît ? demanda-t-elle en souriant. Je l'ai mise exprès pour vous.

— Elle est épatante, approuvai-je en me demandant ce qu'il y avait de changé en elle. Asseyons-nous. J'ai passé une matinée fatigante.

Elle alla s'asseoir. Je la suivis.

— Comme c'est agréable d'être avec une belle fille, dis-je lorsque nous fûmes attablés. Quels jolis coudes ! C'est la première fois que je peux les admirer à loisir.

Je regardai ses genoux avec intérêt.

— Comment ? Je vous fais loucher, maintenant ?

— Ouais, dis-je en la scrutant de près. Alors vous avez pu vous débarrasser de Whisky ?

— Oh oui, pour en être débarrassée ! dit-elle d'une voix un peu sinistre.

Je la regardai plus attentivement. Elle sourit, mais ses yeux ne reflétaient aucun amusement. Puis :

— Vous avez eu une bonne matinée ?

— Ah oui ! alors.

Je lui parlai de Peppi. Elle m'écouta avec attention, puis quand j'eus fini :

— Qu'est-ce que vous allez faire ?

— Vous voulez dire au sujet du boulot ? Rien sans doute. Ça ne me dit rien de travailler pour Peppi.

— C'est pourtant une belle proposition.

— Point de vue galette, oui. Mais Peppi est un sale type. Il ne durera pas longtemps.

— Mais puisque c'est avec Andasca que vous devez travailler ?

— Du pareil au même. Andasca, c'est un homme de paille.

— Vous devriez quand même y réfléchir avant de dire non. Qu'allez-vous devenir ?

— J'y penserai.

J'achevai ma consommation et me levai.

Nous passâmes au restaurant.

Dès que les garçons eurent fini de nous tourner autour et que le repas fut commandé, je lui dis :

— Sérieusement, ne trouvez-vous pas que notre premier soin doit être de retrouver votre père ?

— Je viens de repenser à ça. Au fond ça m'est égal, dit-elle en haussant les épaules.

Je la regardai :

— Ah oui ?

— Oui.

— Et cette fille qui se fait passer pour vous ?

Nouveau haussement d'épaules :

— Entre ce qu'elle peut faire et rien... Puisque mon père veut ce petit triomphe minable, pourquoi l'en priver ? Mais n'en parlons plus. Si vous cherchiez du travail ?

— D'où cette sollicitude ? Vous ne comptez plus que sur moi ? C'est nouveau, ça.

Elle me regarda de telle sorte que mon sang se mit à affluer à mon cerveau :

— Et qu'est-ce qui m'empêche de penser à votre avenir ? demanda-t-elle en posant sa main sur la mienne.

— Vous n'auriez pas décidé, par hasard, que je vous suis sympathique ? dis-je en lui serrant la main.

— Ça se peut, mais il faut commencer par avoir un travail régulier.

— C'est facile. Avec mon expérience...

— Eh bien, allez voir Andasca, dit-elle avec un peu trop d'empressement.

— Pourquoi voulez-vous m'infliger Andasca à tout prix ?

— Parce que j'ai des ambitions pour vous.

— Je vous ai déjà dit ce que je pense de la clique de Peppi. Je vais travailler, c'est entendu, mais pas pour un Andasca.

— Quelle tête de mule ! dit-elle d'une voix énermée. Personne d'autre ne vous donnera 250 dollars par semaine.

— Avec ça ! Je gagnerai le double sans me fouler, en écrivant des papiers à la pige.

Elle se mordit la lèvre et détourna son regard.

— Puisque c'est comme ça... dit-elle en retirant sa main.

Je compris que ce déjeuner ne serait pas très réussi. Il me tardait de la conduire quelque part où nous pourrions discuter à notre aise. Elle me dissimulait quelque chose. Pas de doute là-dessus. Et je voulais découvrir quoi.

Le déjeuner se passa en silence, hormis quelques banalités sur nos voisins de table. À aucun moment elle ne me regarda en face.

Je me sentis déprimé en quittant le restaurant.

Nous dûmes attendre un taxi et lorsque nous en trouvâmes un, je lui demandai :

— Qu'est-ce qu'on fait ? On rentre promener Whisky ou on va s'asseoir au parc ?

— Allons au parc.

Depuis deux ans je n'avais pas revu Central Park. Il n'y avait rien de changé. Quel plaisir de revoir les jeunes mamans et les nurses, occupées à lire et à bavarder, tout en surveillant des gosses qui roulent sur vélo, patins ou patinette. Dans cinquante ans, bien après ma mort, le panorama sera sans doute le même. Et les canots du lac aussi nombreux que des insectes. Le vrai New-Yorkais, aux moyens modestes, ne regrettera pas la campagne tant qu'il aura Central Park avec ses trente tennis, ses dix-neuf terrains de base-ball, ses six terrains de hockey, puis huit kilomètres de sentiers pour promener sa belle le soir. Ça lui suffit. À moi aussi.

Nous restions assis à l'ombre en regardant les gens. Charmante occupation si j'avais eu moins de

soucis. J'essayai de lui prendre la main, mais elle recula.

— Pas d'exhibition, s'il vous plaît.

— On s'en fout. Parlons de nous, Myra.

— Bon. Eh bien ?

— Eh bien, on se marie ? dis-je sans savoir si c'était mon désir mais curieux de voir sa réaction.

— Pour quoi faire ? dit-elle en regardant les couples distants qui allaient bras dessus, bras dessous, de l'autre côté du lac. En tout cas, je ne veux pas d'un homme sans situation. Aucune raison. Je me défends très bien toute seule.

— On ne se marie pas pour de telles raisons. On se marie par amour.

— Qui vous l'a dit ? dit-elle avec un regard amusé. Vous avez dû trouver ça dans « Ce que toute jeune fille doit savoir » ou quelque autre manuel datant de la guerre de Sécession.

— Il y a des moments où j'ai envie de vous flanquer dans le lac, dis-je avec humeur. Vous êtes donc incapable de sérieux ?

— Quand vous aurez une situation, nous reparlerons de tout cela.

— Et alors vous voudrez bien ?

— Si la situation est assez intéressante.

— Écoutez, mon ange, je finis par en avoir assez de votre point de vue mercantile.

— Allez voir Andasca, bouda-t-elle. Rien que pour me faire plaisir.

— Et les deux autres ? Qu'est-ce que je vais dire à Doc et à Sam ? répondis-je pour changer de conversation. Vous ne voulez plus trouver votre

père, ni Kelly, ni celle qui se fait passer pour vous ?

— Ross, dit-elle en me serrant la main, pourvu que nous soyons ensemble, le reste n'a aucune importance. Je voudrais que nous ne nous quittions plus. Tâchons d'oublier Sam et Doc Ansell.

— On pourrait évidemment les laisser tomber, mais il faudrait les prévenir.

— Eh bien, prévenons-les, dit-elle avec empressement. Allons-y tout de suite.

— Moi, je veux bien.

Je regardai ma montre. Trois heures passées :

— Ils doivent être là, si Sam n'est pas au bistrot.

Pendant que nous descendions l'escalier de pierre qui conduisait à la sortie du parc, elle me dit :

— Alors c'est promis ? Vous irez voir Andasca ?

— Ouais. Je passerai chez lui dans la soirée.

— C'est promis ? dit-elle en se serrant contre moi.

— C'est promis, puisque ça vous tient tellement à cœur.

Aussitôt que Sam nous entendit rentrer, il accourut à notre rencontre, l'air ennuyé.

— Ah ! vous voilà, dit-il avec soulagement. Whisky est avec vous ?

— Mais non. Myra ne l'a pas sorti.

Sam avait l'air désolé.

— Merde, dit-il. Il est perdu, alors. Il est sorti juste après votre départ, continua-t-il en s'adressant à Myra, et il n'est pas revenu. J'ai fouillé la

rue sans le trouver. Je croyais qu'il vous avait suivie.

Myra hocha négativement la tête.

— Pas vu.

— Oh, il rappliquera, répondis-je en jetant mon chapeau sur une chaise. Il aura trouvé une petite amie.

Doc Ansell apparut en disant avec inquiétude :

— Et Whisky ?

— Ne vous frappez donc pas. Il va revenir. Un chien comme ça a besoin d'exercice.

Ansell regarda Myra.

— Eh bien ! Comme on est jolie aujourd'hui ! Vous avez déjeuné ?

— Très bien, merci, dit-elle en ôtant son chapeau.

— Et Whisky, dit Sam, ça ne vous fait rien à vous ?

— Bah non, fit-elle en clignotant, puisque Ross estime...

— Ross, dit Sam en ouvrant de grands yeux. Alors vous deux, c'est le béguin !

Myra se retourna vers moi.

— Expliquez-leur, dit-elle en sortant vivement de la pièce.

Ansell et Sam me regardèrent avec méfiance.

— Alors quoi ? dit Sam.

J'allai m'asseoir sur un fauteuil.

— Il s'est passé pas mal de choses depuis tout à l'heure, leur dis-je. Et de leur parler de Peppi, d'Andasca et de Lydia Brandt.

Ils m'écoutèrent en silence. Puis Doc me dit :

— J'ai entendu parler d'Andasca. Une belle crapule, à ce qu'il paraît.

— Il tenait le flingue pour Jo-Jo de Chicago lorsque j'y étais, dit Sam. Un type à éviter, mon vieux.

— Voilà ce qu'elle veut, dis-je lentement en levant mon pouce vers le plafond. Elle me demande de vous laisser tomber et d'aller vivre, seul, avec elle. Elle prétend se fiche de tout du moment que je suis avec elle et que je travaille pour Andasca. Comment comprenez-vous ça ?

Ils n'y entravèrent que pouic.

— Elle ne veut plus s'inquiéter de son père. Elle trouve sans importance que quelqu'un se fasse passer pour elle... On dirait une autre femme, dis-je en regardant Ansell.

— Oui, dit-il. Je vois ce que vous voulez dire... Je me demande...

— Il faut examiner ça de près, dis-je en fermant les yeux. Vaut mieux, peut-être, que j'aie voir Andasca.

— C'est aussi mon avis, dit Doc. Emmenez Sam avec vous.

— Vous savez où je peux le trouver ?

— La dernière fois que j'ai entendu parler de lui, dit Sam, il habitait une boîte de Mulberry Park. On doit savoir là-bas où il se trouve.

— Allons-y, proposai-je. En attendant, Doc, surveillez la petite. Qu'elle ne quitte pas la maison, surtout. Je me méfie de cette nouvelle évolution.

— Comptez sur moi, dit Doc.

Nous sortîmes.

Mulberry Park se trouve au nord de Brooklyn-Bridge, tout près du quartier chinois. Aujourd'hui c'est une place ombragée que la ville a nantie de balançoires, de petits bassins et de douches pour les enfants. Elle a un air tranquille et fané. Voilà cent ans, c'était pourtant le coin le plus dangereux de Manhattan. Le carrefour de « Five Points » se trouvait à proximité de la « Old Brewery », énorme bâtisse où pullulait un monde miséreux de Noirs et de Blancs mélangés. Soixante-quinze hommes, femmes et enfants y habitaient jadis dans une seule pièce. Cela dit pour vous donner une idée de l'endroit que c'était. L'assassinat s'y pratiquait journellement, et beaucoup d'enfants vivaient des années sans sortir de leur piaule de crainte de tomber, dans les couloirs, sur quelque maniaque du crime. Les jeunes assez forts pour se défendre rencontraient leurs copains dans des ruelles avoisinantes, créant ainsi les premiers gangs de New York.

Pendant un siècle, tout le vice et le crime de la ville et les trafics qui en dépendaient, se trouvaient concentrés dans l'étendue comprise entre Mulberry Bend, Chatham Square et la Bowery¹.

Aujourd'hui les vieux gangs ont disparu, et Mulberry Bend semble s'être effacé. Mais le quartier demeure toujours une fertile pépinière de canailles.

1. Une des artères les plus anciennes de New York, datant de l'époque hollandaise et située dans la partie Est de la ville basse. À la fin du siècle dernier, c'était le Montmartre new-yorkais célèbre pour ses cabarets et sa vie nocturne. Aujourd'hui un quartier sordide. (N.d.T.)

Sam jubilait en se frayant un chemin à travers la foule bruyante des gamins qui encombraient le trottoir de la place. Il se sentait chez lui.

— Où va-t-on ? demandai-je, sensible au regard hostile des femmes, mal peignées et fagotées, sur la porte de leurs logements sordides.

— Je connaissais un zigue par là, dit-il en se grattant la tête. Il tenait un bar par ici. Comment qu'il s'appelait, déjà ?

J'attendais patiemment, essayant d'avoir l'air de ne pas être là. Même les mômes avaient cessé leurs jeux pour mieux nous dévisager.

— Waxey ! Les oignons ! s'écria Sam tout à coup, v'là celui que je cherche. Il saura sûrement dégotter Andasca. Il connaît le coin comme sa poche.

Nous trouvâmes Waxey derrière le zinc d'un bistrot miteux. Il était penché sur l'édition de midi d'un journal sportif, en train de pointer les partants de la deuxième course.

Il nous regarda avec méfiance.

— 'jour Waxey, dit Sam en entrant dans l'obs-cure taverne. Comment vont tes cors aux pieds ?

Waxey se raidit. Son visage de brute épaisse, dégouttant de sueur, s'éclaircit et il poussa vers Sam un poing aussi gros qu'un melon.

— Bogle ! dit-il en serrant la main à Sam. D'où que tu sors ?

Sam ricana en manœuvrant la grosse main comme la poignée d'une pompe.

— Ça fait plaisir de retrouver les potes. Ça gaze, Waxey ?

Celui-ci perdit son sourire.

— Ça fait six ans que j'marne ici pour des prunes. Trente foutus jetons par mois. V'là ce que rapporte cette tôle pourrie. De quoi crever de faim toute l'année et geler tout l'hiver...

Il cracha par terre de dégoût.

— Sans blague, dit Sam, j'croyais que c'était un bon bled.

— *C'était* un bon coin quand les amis étaient là... Tu te rappelles Lucky... Quand Lucky était là y avait du business... Maintenant faut croire au père Noël pour espérer en tirer de l'oseille.

— J'te présente un pote, Millan, dit Sam en me poussant en avant. Tu peux y aller, c'est un ami. On fait équipe, tous les deux.

Waxey me dévisagea vivement, puis me tendit sa main énorme.

— Les amis de Sam sont mes amis, dit-il en m'écrasant la main.

— On est venus se rencarder, dit Sam en baisant la voix.

Waxey caressa son nez informe et ses petits yeux verts se mirent à briller.

— T'as trouvé une combine, Sam ? demanda-t-il avec intérêt.

— Pas encore, fit l'autre avec précaution, mais ça pourrait bien arriver. Tu connais Andasca, toi ?

Waxey cligna des yeux.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Ce que je dis. C'gars-là va travailler pour lui, dit-il en me désignant du pouce. Mais il veut savoir de quoi il retourne.

Waxey m'examina.

— Les affaires de Lu marchent fort ! Des cravates à six sacs, des costards à trente. Il fait son caïd. Et ses filles font baver tous les aut' mecs.

— Mais quelle est la combine ? insista Sam.

Waxey baissa la voix.

— C'est Peppi Kruger qui finance. À eux deux, ils ont trusté la Bowery.

— Il reste encore à boire, j'espère, dit Sam en regardant avec intérêt une rangée de bouteilles poussiéreuses.

— Bien sûr, dit Waxey en mettant une bouteille devant nous. Tu peux y aller, c'est du premier choix.

Pendant que Sam versait les consommations, je dis à Waxey :

— Paraît que Kruger sera bientôt fini, alors je me tâte.

— Il faut être cinglé pour croire ça, dit Waxey en haletant. C'est des caïds, ces deux-là. Ils ne craignent plus rien.

Mais moi, je n'écoutais plus. Je regardais par la fenêtre.

— Attends-moi, Sam, dis-je subitement. Je reviens tout de suite. Je sortis sous leurs regards stupéfaits.

J'avais aperçu, de l'autre côté de la rue, un chien qui avançait à l'ombre d'un mur. Chose banale en soi, chose significative peut-être, puisqu'il s'agissait d'un chien-loup, race peu commune dans ce quartier.

J'étais sûr d'avoir revu Whisky.

Il avait disparu avant que je puisse sortir, mais je savais bien où il était passé. Je m'engouffrai dans une ruelle nauséabonde, frappé par une traînée de sang. Il s'agissait d'une série de taches rondes et irrégulières.

Je hâtai le pas et commençai à l'appeler. Au bout de la ruelle, mon Whisky se traînait péniblement.

— Whisky ! m'écriai-je en m'élançant juste au moment où la bête s'affaissait sur le sol. Qu'est-ce qui ne va pas, mon vieux ?

Ce n'était pas la peine de lui demander. Il avait sur l'épaule une grosse tache de sang coagulé. Une sale blessure, sans doute un coup de matraque, lui avait à moitié démoli la gueule. Le sang coulait de sa patte qui portait une mauvaise entaille. Whisky était dans un état grave et ses yeux épuisés réclamaient des soins urgents.

— Laisse-toi faire, dis-je avec douceur en m'agenouillant à côté de lui. On va s'occuper de toi.

— Ne perds pas de temps avec moi, grogna-t-il. Ils l'ont eue. Elle s'est fait enlever en allant au rendez-vous... Ce n'était pas Myra qui t'attendait chez Manetta, c'était l'autre.

— Quelle autre ? répétais-je stupidement. Qui s'est fait enlever ? Et par qui ? De quoi parles-tu, ma vieille ?

Whisky essaya de parler, puis ses yeux reflétèrent la terreur. Il claqua des dents et se leva à moitié, puis retomba épuisé.

— Laisse-toi faire. Je vais chercher Sam et nous allons nous occuper de toi, mon pauvre vieux.

Mais il faut que je sache de quoi tu parles. Quel intérêt peut-il y avoir à enlever Myra ?

Whisky remua son museau en essayant de parler, puis, à mon étonnement horrifié, il se mit à aboyer.

CHAPITRE XIII

Le temps de retourner chez Waxey pour prendre Bogle et j'avais deviné tout ce que Whisky avait voulu me dire. C'était fantastique, mais tout était fantastique dans cette affaire.

Ainsi mon invitée de midi n'avait pas été Myra. Celle-ci s'était fait enlever. Plus vite je rentrerais cuisiner cette fille et mieux cela vaudrait. Maintenant que Whisky avait perdu le pouvoir de parler, il ne serait plus très utile. Il faudrait attendre qu'il soit suffisamment remis pour nous conduire où il avait été assailli. Cela fournirait peut-être un indice.

Ce serait peine perdue que d'expliquer à Bogle qu'il existait deux Myra. Il me prendrait pour un fou.

Je confiai Whisky à Sam et sautai dans un taxi après lui avoir dit de conduire la bête à la clinique pour chiens et ensuite de rentrer au plus vite. En voyant l'état de Whisky, Sam était devenu furieux et ému à la fois. Je réussis à le persuader de rentrer le plus vite possible sans lui en expliquer la raison.

C'est la plus longue balade en taxi que j'aie jamais faite. J'avais les jetons sans trop savoir pourquoi et je pressais continuellement le chauffeur d'aller plus vite.

En arrivant devant notre immeuble, je lançai son argent au chauffeur et montai les marches en courant.

Un instant plus tard, j'étais rentré. Même appréhension que le jour où j'avais découvert le cadavre de Quintl. Même atmosphère étrange aussi.

Aucun bruit. J'appelai Ansell avec une voix que je reconnus à peine. Personne dans la cuisine. J'en sortis plus rassuré. Ils étaient peut-être partis en promenade. J'étais en passe de monter au premier quand quelque chose m'arrêta net.

Il y avait un objet roulé sous le divan. Je l'examinai : la robe flamboyante de Myra, roulée en boule et jetée n'importe comment. Je tressaillis en la dépliant. Tout le devant de la robe était taché de sang encore humide.

Je crus un instant qu'on l'avait assassinée. Terrible commotion. Mais un examen plus attentif ne révéla aucune trace de balle ni de couteau. C'était peut-être le sang de quelqu'un d'autre.

Je jetai la robe, montai l'escalier et poussai la porte d'Ansell. Il était étendu sur son lit. Du sang tachait le mur et le parquet. Je ne m'étais jamais rendu compte combien il était petit avant de le voir dans cette position. Son veston était taché de sang et son visage était gris bleu. Je le crus mort avant de l'avoir touché.

Aussitôt que j'eus senti sa main froide, je compris à quel point je l'avais pris en affection. Une fureur sauvage et destructrice s'empara de moi. Si j'avais eu sous la main le gars qui avait fait ça, je l'aurais descendu sans hésitation.

— Doc, dis-je doucement sans oser le soulever. Qu'y a-t-il, Doc ?

Il ouvrit les yeux et me regarda sans sembler savoir qui j'étais.

— C'est moi, Millan, dis-je en m'agenouillant près de lui. Que puis-je faire ? Vous êtes gravement blessé ?

Mais je connaissais la réponse : il en avait pour deux minutes à peine.

Il essaya de parler sans succès. Je regardai remuer ses lèvres, mon oreille collée tout près, sans qu'aucun son me parvînt.

Il fallait pourtant le faire parler. Impossible de le laisser mourir sans savoir ce qui s'était passé et qui l'avait fait. Je courus à la salle à manger remplir un verre de whisky, puis je revins auprès de lui.

— Allons, Doc, dis-je en lui redressant la tête. Voilà qui va vous remettre.

Le whisky eut l'effet souhaité. Mais je voyais bien qu'il s'en allait en vitesse. Mon seul espoir était de le maintenir en vie assez longtemps pour entendre son récit.

Je voyais qu'il voulait parler, je le voyais faire des efforts.

— Vous aviez raison. Ce n'était pas Myra, chuchota-t-il enfin. Elle m'a assailli aussitôt après

votre départ. C'était ma faute. J'aurais dû m'y attendre. Prenez garde, Ross... C'est bien ce que je pensais... C'est bien elle qui est dangereuse.

Il ferma les yeux. Je le crus mort un instant, mais il ne faisait que reprendre des forces. Je n'arrivais pas à le croire, ça paraissait impossible, et cependant je savais bien que la Myra avec laquelle on avait travaillé, avec laquelle on avait passé tant de bons moments, n'aurait jamais fait une chose pareille à Doc. Il se remit à parler.

— On va essayer de faire endosser ça à Myra, dit-il d'une voix tremblotante. Il faut la protéger ! Ross... Je vous avais prévenu... Où est Myra ? Que lui est-il arrivé ?

— Ne vous en faites pas, Doc. J'arrangerai tout. Pour le moment, reposez-vous. Je m'en vais chercher un médecin. Ça va aller mieux.

— Il faut la retrouver et lui procurer un alibi, continua Doc. Ne faites pas venir les flics avant d'effacer tout ce qui pourrait l'incriminer. L'autre est pourrie. Il faut vous en débarrasser avant la fin du mois. Qu'elle ne réintègre pas Myra, surtout. Elle essaiera sûrement après la pleine lune.

Je ne comprenais plus de quoi il parlait. Sa voix devenait de plus en plus faible. Il mourut au moment même où Sam entra dans la chambre.

Celui-ci se précipita vers lui avec des yeux effarés.

— C'est fini, mon pauvre Sam, dis-je en me relevant du lit. Puis je compris qu'il était inutile de tenter de lui expliquer ce qui s'était produit. Il fallait bien, pourtant. Sam en savait déjà trop. Mais

l'idée de faire entrer cette histoire dans son crâne épais était extravagante.

Bogle regarda Doc, puis il m'empoigna de telle façon qu'il faillit m'arracher veston et chemise. On eût dit un homme en plein accès. Sa figure était noire de congestion et une lueur sauvage brillait dans ses yeux.

— Qui a fait le coup ? dit-il en me cognant contre le mur. Tu vas te mettre à table, nom de Dieu !

Inutile de lui donner la vraie explication. Il n'était pas en état d'entendre une histoire pareille. Je lui dis donc que je n'en savais rien et essayai de sortir de ses pattes. Autant vouloir ouvrir un piège à ours.

— Du calme, voyons, Sam, lui dis-je. Ça ne t'avancera pas d'agir comme ça.

Il renâcla en me repoussant avec violence. J'allai heurter le mur et manquai perdre mon équilibre. Il retourna vers Doc, s'agenouilla et lui prit la main. Il se mit à pleurer et je crus sage de les laisser seuls.

Une fois au rez-de-chaussée, je ne savais plus que faire. J'étais navré pour Doc. J'avais peur pour Myra. Je voulais mettre la main sur l'autre fille. Je considérais celle-ci comme une étrangère coupable d'avoir assassiné Doc. J'allai à la salle à manger boire un whisky bien tassé. Puis je m'assis et m'efforçai de réfléchir.

Un meurtre venait d'être commis. Ça voulait dire les flics. Il faudrait expliquer quelque chose d'inexplicable pour moi-même. En cas d'échec, Myra était bonne comme la romaine. Cette robe

tachée de sang suffirait à elle seule à motiver son arrestation. J'achevai mon whisky et ramassai la robe. Doc m'avait dit de détruire tout indice susceptible de l'incriminer. C'était là le premier.

La robe me fut arrachée par Bogle qui était entré à pas feutrés. Un coup d'œil sur les taches de sang lui suffit largement.

— Où est-elle ? demanda-t-il d'un ton tranquille.

J'avais toujours considéré Bogle comme une brute inoffensive. Plus maintenant. Il avait l'air d'un tueur forcené.

— Il faut qu'on parle de tout ça. Bois un bon whisky, Sam, ça te remettra.

— Ah ! c'est donc elle, dit-il entre ses dents. Si elle croit s'en tirer, elle se gourre, c'est moi qui t'le dis. Ce petit vieux était chouette. On était bien tous les deux avant que vous soyez venus, toi, et elle. Tu l'aimes, cette morue, hein ? Eh bien, il n'en restera pas lourd quand je lui aurai parlé, j'aime autant t'le dire tout de suite.

— Ne fais pas l'idiot, Sam. Je te comprends, Doc était un type épatant, mais elle ne l'a pas tué.

— Et ça ! dit-il en montrant la robe.

— Je sais bien, Sam, mais ce n'est pas elle.

— Tu raconteras ça aux flics. Je vais les appeler, c'est leur boulot de la retrouver. Et si elle coupe à la chaise, c'est moi qui me chargerai d'elle, dit-il en s'approchant du téléphone.

Si la police voyait cette robe, rien ne pourrait sauver Myra. Elle serait pourchassée dans tout le pays.

Je fis faire demi-tour à Bogle.

— Laisse les flics tranquilles, lui dis-je. On s'en occupera tout seuls. Kruger est au fond de cette histoire. Tu ne le vois donc pas ?

Sam se dégagea d'une bourrade :

— Pour qui m'prends-tu ? Je sais qu'elle t'a rendu dingue, mais moi, je m'en balance. Si on fait pas venir les poulets, comment qu'on va expliquer la mort de Doc ?

Je haussai les épaules :

— Bon, puisque c'est comme ça, dis-je en me glissant derrière lui.

L'idée de le frapper à son insu m'était désagréable, mais c'était le seul moyen de faire disparaître la robe ainsi que tout autre trace susceptible d'accabler Myra.

Mais Bogle s'attendait à quelque chose de ce genre. Il se retourna sur moi en grognant.

— Pas de blagues, ça t'avancerait à rien.

— On peut toujours essayer, répondis-je en lui envoyant un swing.

Bogle recula, et le coup qu'il encaissa sur la joue perdit ainsi de son mordant. Puis il contra d'un jab dans les côtes qui me fit valser contre le mur. Il savait cogner. Pas de doute là-dessus.

Il baissa les mains.

— Suffit, dit-il. J'veux pas t'faire de mal. Mais si tu m'emmerdes, tu reçois une raclée... T'as compris ?

C'était plus que probable. Mais quelle pagaïe aussi si je n'arrivais pas à l'arrêter.

J'avançai.

— Sers-toi un peu de ta tête, suppliai-je tout en cherchant où placer une droite. Je te dis que Myra n'a rien fait. Elle aimait le vieux autant que toi. Elle est incapable d'une chose pareille et tu devrais le savoir, toi.

— Ouais, et cette robe ? On l'a laissée avec Doc, pas ? Où qu'elle est maintenant ?

— Kruger l'a fait enlever, eh ! gros veau, dis-je, conscient, tout à coup, que nous perdions tous deux notre temps. Tu ne vois donc pas que la bande à Kruger est passée par là ? Pour une raison quelconque, ils avaient besoin de Myra. Doc s'en est mêlé. Ils l'ont liquidé. Et pendant qu'on débloque, ils ont le temps de faire du chemin.

L'espace d'un instant, je crus qu'il allait couper dans mon histoire. Puis ses yeux redevinrent sombres.

— Et cette robe ? reprit-il impatiemment. Un caïd comme Kruger s'fout pas mal d'une gonzesse comme elle.

Nous l'aperçûmes tous deux au même moment. Dieu sait comment elle avait échappé à mon regard. Les émotions successives dues à la découverte de la robe et au sort de Doc Ansell m'avaient sans doute aveuglé. Sur la cheminée, contre la pendule, on avait posé une enveloppe blanche.

Nous nous précipitâmes dessus en même temps. Je l'aurais eue le premier si le poing de Bogle ne m'avait cogné au-dessous de l'oreille. Je m'écroulai comme si un gratte-ciel m'était tombé dessus. Je restai dans les pommes pour un compte de quelques secondes à peine, mais Bogle eut large-

ment le temps de prendre connaissance de la lettre.

Je me relevai lentement. Un coup d'œil sur le visage de Bogle m'apprit que tout ce que je pourrais dire désormais ne le convaincrerait pas de l'innocence de Myra.

— C'est pour toi, dit-il d'une voix froide et atone. Elle t'annonce qu'elle vient de le buter et qu'elle va foutre le camp. Elle te réécrira quand les choses iront mieux.

Puis, en glissant le mot dans sa poche :

— Tu sauras peut-être expliquer ça, toi qui causes si bien ?

Je me traînai sur mes pieds en m'efforçant de penser clair. Il fallait m'emparer de cette lettre qui suffirait, à elle seule, à envoyer Myra à la chaise électrique. Ça et la robe. Je compris toute la signification de ce que Doc m'avait dit. Celle qui avait tué Doc était résolue à faire endosser son crime à Myra. Avec Bogle comme témoin à charge, l'affaire était réglée.

Il fallait à tout prix convaincre Sam de l'existence des deux Myra.

— Pour l'amour de Dieu, écoute-moi, veux-tu ! lui dis-je. Doc m'a expliqué ce qui s'est passé. Il a eu le temps d'en dire assez, et voilà ce qu'il y a : la fille que j'ai vue chez Manetta n'était pas Myra, mais celle qui se fait passer pour elle. On ne peut pas les distinguer l'une de l'autre, tellement elles se ressemblent.

Je lui expliquai ma conversation avec Whisky.

Bogle me dit :

— Cette roulure t'a fait perdre la boule. Tu ferais n'importe quoi pour sauver sa peau. C'bidon-là, ça ne prend pas avec moi. Garde-le pour les flics.

Je savais d'avance qu'il ne marcherait pas, mais il fallait essayer. Je me résignai donc au seul moyen susceptible de me permettre de détruire la robe et la lettre. J'y allai de mes deux poings. Mais cette fois, j'usai de prudence : une feinte du gauche, puis un crochet du droit. Mais Bogle connaissait la musique. Il encaissa mon droit sur l'avant-bras et contra d'un coup massif à la face. Déchaîné, je me ruai sur lui dans un élan furieux, étouffant ses coups et le faisant reculer vers le mur opposé. J'eus le temps de l'acculer et de placer un magnifique une-deux avant d'encaisser un uppercut formidable.

Nouvel assaut, résultat identique. Je me sentis heurter le mur et tomber essoufflé sur mes genoux.

Bogle se traîna à ma poursuite. Au moment où je commençai à me relever, j'eus une vision de sa figure qui me glaça de frayeur. C'était un visage de forcené, ivre de fureur combative. Je serai heureux si je m'en tire vivant, pensai-je, à moitié debout, en encaissant successivement un coup de massue sur le coin de la tête et deux jabs à l'estomac.

Les coups de Bogle équivalaient à ceux d'un marteau pilon. Mes côtes cédaient chaque fois qu'il me frappait sur le corps. Ces courts crochets étaient plus douloureux que les coups à la face.

Je parvins à me dégager et à marquer un point à la figure. Coup de chance qui le fit reculer et me permit de le toucher de nouveau. Je sus à son grognement que je lui avais fait mal. Mais le moyen de maintenir cet avantage contre un dur qui pesait vingt livres de plus ?

Il contra de nouveau en me touchant quatre fois de près. C'étaient des coups à trajectoire ultracourte, six centimètres au maximum. Même effet de marteau pilon. Il me rejeta et je vis comme un bolide lancé dans ma direction. Par moyen de l'éviter. Pas moyen de le parer. Il vint exploser sur ma joue, et voilà.

Je me trouvais seul en remontant à la surface. Je me relevai lentement en me tâtant la mâchoire. Elle était enflée mais intacte. Soulagé, je chancelai jusqu'à la table et bus une longue gorgée de whisky. Cela me remonta. La seconde gorgée, encore plus. Je n'étais pas furieux contre Bogle. De son point de vue, il avait agi proprement. À sa place, j'en aurais fait autant.

J'allai à la salle de bains me passer la tête sous l'eau. J'étais déjà un peu plus présentable. Au moment où je rentrais dans le vestibule, j'entendis la sirène d'une voiture de police.

Sam était dans le hall. Sa figure, bien que bouffie et pleine de contusions, était belle à côté de la mienne.

On se regarda. Puis il dit, un peu honteux :

— Excuse-moi, mon vieux, mais tu l'as cherché. J'ai rien contre toi, mais cette fille doit passer à la caisse. Pas ma faute si t'en es fou.

— Non, mais tu te trompes du tout au tout, dis-je en entrant dans le salon.

Les représentants de l'ordre arrivèrent en la personne de Clancy du bureau des homicides, que je connaissais bien, flanqué de deux agents et d'un photographe de l'identité judiciaire.

J'entendis des palabres dans le vestibule, mais ce qui se passait ne me préoccupait plus. Les choses devaient suivre leur cours. Au moment voulu, j'essayerais de tirer Myra du pétrin.

J'entendis Clancy monter l'escalier pour aller inspecter le cadavre. Il resta en haut un long moment. Enfin il redescendit avec Bogle en laissant ses collègues s'occuper des empreintes digitales et autres formalités.

Clancy était un petit gros avec des sourcils broussailleux et un teint noirâtre qui lui donnait un air dur. Il fumait un éternel cigare et modelait ses manières sur les détectives des films de gangsters. Mais ce n'était pas la plus brillante étoile du bureau des homicides et je n'étais pas ravi de lui confier cette enquête.

Il vint s'arrêter au-dessus de moi :

— Eh bien ça, alors ! dit-il avec surprise. Ross Millan ! Qu'est-ce que vous faites là, vous ?

— 'jour Clancy, dis-je en m'étirant. Ça fait longtemps qu'on s'est vus, hein ?

Il examina ma figure avec étonnement. Puis il scruta celle de Bogle.

— Que signifie cette bagarre ?

— Quelle bagarre ?

— Ne jouez pas sur les mots... Et votre figure ?

La voix de Clancy était cassante.

— Ah, ça ? dis-je en haussant les épaules. C'est une habitude contractée au Mexique. On attrape de drôles de manies dans ce pays-là. Certains types portent la barbe, d'autres des boucles d'oreilles, moi je porte des contusions. C'est la grande mode là-bas en ce moment. Pas vrai, Sam ?

Bogle ne dit rien. Il se sentait mal à l'aise devant les flics.

— Toujours mariole, hein ? dit Clancy. Pourquoi cette bagarre ?

— Rien à faire avec cette histoire. On veut pas se ramollir. Alors on s'exerce pour ne pas laisser rouiller nos muscles.

Clancy mordit son cigare en me regardant avec méfiance.

— C'est bon. Laissons ça pour le moment. Qu'est-ce que vous êtes venu faire dans cette histoire ?

Je lui appris en quelques mots ma rencontre avec Doc et Bogle au Mexique, en évitant de parler de Myra.

— Et cette fille, qu'en savez-vous ?

Il lança cette question comme si une demi-douzaine de caméras étaient braquées sur lui et qu'une foule d'admiratrices attendaient son autographe.

— Quelle fille ? demandai-je avec prudence.

— Myra Shumway, pardi ! fit-il d'une voix sombre

— Quelle Myra Shumway ? Il y en a deux.

Ça lui coupa la chique.

— Comment deux ? Qu'est-ce que vous racontez ?

— Écoutez, Clancy. Il y a beaucoup d'aspects de cette histoire que vous ne connaissez pas et que vous aurez du mal à comprendre. Mais si vous voulez bien laisser tomber ces airs de casseur, je vous raconterai ce que je sais.

— Ne l'écoutez pas ! dit Sam sauvagement. Cette fille l'a rendu cinglé.

Clancy supportait mal Bogle.

— Quand j'aurai besoin de vous, lui dit-il d'un ton sec, vous recevrez de mes nouvelles. En attendant, bouclez-la !

Puis à moi-même :

— Alors ?

Je lui fis signe de s'asseoir.

— Mettez-vous à votre aise. Il va falloir du temps pour vous expliquer ça. Vous aurez besoin de toute votre énergie pour alimenter votre cerveau.

— Laissez mon cerveau tranquille et prenez garde, Millan. Vous vous croyez malin, je le sais, mais si vous essayez de me bourrer la caisse, je vous fous au bloc, moi, en attendant que les choses s'éclaircissent. Ça vous plairait ?

— Pas de menaces, mon vieux ! dis-je crânement. Mais je n'étais pas tellement tranquille. Si j'allais en prison, Myra serait sans amis.

— Au fait, Millan, au fait.

Je n'étais pas d'humeur à me laisser bousculer. L'idée de raconter à un type comme Clancy toute l'histoire mexicaine n'était pas réjouissante, mais je dus m'y résigner.

Clancy m'écouta d'un air endormi. À un moment donné, il ralluma son cigare qui dégageait une odeur moisie. Lui-même en paraissait dégoûté, puisqu'il le laissa s'éteindre à la deuxième bouffée. À ce compte-là, un cigare pouvait durer quinze jours. Celui-ci, à en juger par son odeur, lui servait depuis des années.

Je faillis renoncer à mi-chemin, en voyant que je perdais mon temps. Il ne savait pas si j'étais cinglé ou si je me payais sa tête. Il s'échauffait de plus en plus. Encore un peu et il allait s'enflammer.

— Mais oui, c'est comme ça, dis-je. On a enlevé Myra, et l'autre Myra a tué Ansell.

Je ne citai pas le nom de Kruger. Il avait beaucoup d'influence et je voulais m'occuper de lui sans ingérence policière.

— Quelle histoire à dormir debout ! dit Clancy en respirant profondément. Il faudrait être complètement sonné pour raconter ça devant un tribunal. Si on ne se connaissait pas, Millan, je vous embarquerais tout de suite pour m'avoir fait perdre du temps.

Je fis appel à Bogle :

— Voici votre témoin, Clancy. Il confirmera tout ce que j'ai dit sur le coup de la saucisse, la femme flottante, le chien parlant et tout le bastingue.

— Eh bien ! Qu'avez-vous à dire ? gronda Clancy en dévisageant Bogle. Vous avez donc vu un bonhomme transformé en saucisse ?

Bogle promena son regard de Clancy à moi-même.

— Il essaye de vous monter le bourrichon. J'veus l'ai déjà dit. J'ai vu que dalle, moi. Tout ça, c'est du bidon.

— Espèce de crétin, m'écriai-je en me levant à moitié. Tu sais très bien que c'est la vérité !

— Ah ! c'est comme ça, rugit Clancy tout à coup. J'en ai marre de tout ça, vous entendez ? Ou vous vous mettez vraiment à table, Millan, ou je vous embarque.

— Mais puisque je vous dis...

— C'est bon ! dit Clancy en se levant. Ça suffit. Amenez-vous tous les deux. On verra bien ce que dira le patron.

Je regardai Bogle :

— C'est donc comme ça que tu espères la coincer ?

Le visage de Bogle remua nerveusement.

— Tu pourras jacter tant que tu voudras, dit-il d'un ton farouche, ça l'empêchera pas de payer. Si les bourrins lui font pas son affaire, c'est moi qui m'en chargerai. On ne butte pas Doc sans passer à la caisse.

— Qui est-ce que vous traitez de bourrin ? demanda Clancy d'une voix furieuse.

— Ceux qui le sont, sans doute, dit Bogle d'un ton railleur.

Avant que Clancy ait pu répondre, une voiture mortuaire s'arrêta devant la porte.

Nous restâmes tous immobiles à regarder la scène. Dès qu'il aperçut la civière, Sam se remit à pleurer.

CHAPITRE XIV

L'inspecteur principal s'appelait Summers. Je le connaissais assez bien. C'était un type gentil lorsqu'il était bien disposé. Dans ses mauvais jours il s'emportait pour un rien. On aurait dit une puce sur un réchaud brûlant.

On me fit poireauter près de quatre heures avant de m'introduire dans son bureau. Cette attente faillit me rendre fou.

— Bonjour, Millan, dit-il quand Clancy me poussa dans la pièce. Désolé qu'on ait dû vous garder. Asseyez-vous.

Je lui serrai la main et pris place. Clancy resta debout derrière Summers en mordillant nerveusement son cigare éteint.

— Ça ne fait rien, dis-je sur un ton qui se voulait insouciant, ce sont des choses qui arrivent.

— Ouais, répondit-il en m'étudiant pendant un long moment.

Enfin il me tendit une boîte de cigares :

— Servez-vous, dit-il.

Lorsque nous eûmes allumé nos cigares, il ajouta :

— Ça ne vous ressemble pas d'être mêlé à une histoire de meurtre. Je vous croyais trop malin pour ça.

— Je ne suis mêlé à rien. Pas de blague, hein ? Je n'ai fait que trouver ce pauvre petit vieux.

— Ouais, vous n'avez fait que le trouver. Seulement elle vous a laissé un mot pour dire qu'elle l'avait descendu.

— C'est une histoire de fous, dis-je lentement. Pourtant elle ne l'a pas tué et elle n'a pas écrit ce mot. C'est l'autre qui a fait tout ça.

— L'autre fille ? (Il était caché derrière un rempart de fumée huileuse.) Ah oui ! Le coup du type transformé en saucisse, du chien parlant et de la femme qui flotte en l'air, ouais, Clancy m'en a parlé.

Clancy piétina nerveusement, puis tout devint silencieux, tellement silencieux que j'entendis le bruit de mon bracelet-montre aussi distinctement que celui d'un réveil.

— Faut trouver mieux que ça, dit enfin Summers. Je n'ai pas le temps d'écouter vos histoires de charlatan. Ça vous a amusé, peut-être, de vous payer la tête de Clancy, mais ça vous amuserait pas longtemps de vous payer la mienne.

On se regarda. Je crus comprendre qu'il était temps de changer de tactique.

— Eh bien, interrogez la petite. Pourquoi me le demander à moi ?

— Soyez tranquille, elle sera cuisinée aussitôt arrêtée. On lui demandera des tas de choses, puis

on la fera asseoir sur un bon petit siège bien chaud et on la fera cuire.

En tout cas, elle n'était toujours pas arrêtée. C'était déjà quelque chose.

— C'était votre petite amie, sauf erreur ? dit-il d'un ton faussement détaché.

Je secouai négativement la tête.

— Non. Je la trouvais sympa, amusante... pas plus.

— Ce n'est pas ce que raconte Bogle.

— Ce n'est pas un témoin sérieux. C'était le meilleur ami du petit vieux. Il croit que Myra l'a tué et il dira n'importe quoi pour la faire condamner. Si vous le croyez, celui-là !

— Alors vous la pensez innocente ?

— Évidemment, répondis-je d'une voix acerbe. Je vous l'ai déjà dit.

— Eh bien, vous êtes le seul. Elle avoue elle-même l'avoir fait.

Il tapota une feuille de papier à lettres. Je reconnus le mot saisi par Bogle.

— Bon, dis-je en décroisant les jambes. Vous avez la robe tachée de sang et quelque chose qui ressemble à des aveux. Vous tenez le bon bout.

— Le couteau portait ses empreintes à elle et nous avons trouvé un de ses cheveux sur la veste du vieux.

Summers se caressa doucement derrière la tête :

— Non, c'est du tout cuit, Millan, je vous conseille de prendre garde.

Je haussai les épaules :

— Dans ce cas-là, impossible de vous aider. Je

le ferais volontiers, mais puisque mon histoire est trop dure à avaler, je renonce.

Il me regarda d'un air pensif :

— Racontez-la tout de même. Je vous connais de longue date, Millan, et je ne vous crois pas menteur. Allez-y, je veux bien vous écouter.

Clancy gémit, mais on ne prêta aucune attention à lui.

Je fis une répétition circonstanciée de ce que j'avais déjà dit à Clancy.

Summers m'écouta sans me quitter de ses yeux froids et inexpressifs et sans cesser de se caresser derrière la tête. Quand j'eus fini, il eut un hochement de tête.

— Pour une belle histoire, c'est une belle histoire. On ne peut pas vous retirer ça.

— Ouais, une belle histoire comme vous dites.

— Et un chien parlant avec ça ! Un cabot en chair et en os qui parle comme vous et moi ! Où est-il à propos ?

— Dans un hôpital pour chiens. C'est Bogle qui l'y a emmené. Demandez-lui. Il vous le dira.

— C'est déjà fait. Bogle nie que le chien ait jamais parlé.

— Eh bien, appelez l'hôpital pour chiens le plus près de Mulberry Park. Vous l'y trouverez sûrement.

Summers devint moins sombre.

— Occupe-toi de ça, dit-il à Clancy. Je voudrais bien entendre parler un cabot.

Soudain je me sentis verdir en me rappelant une chose bouleversante :

— Attendez, il ne parle plus. On l'a frappé sur la tête, et maintenant il ne fait qu'aboyer.

Il y eut un silence long et pénible. Le gros visage de Summers s'assombrit.

— Ah ! il ne fait plus qu'aboyer, répéta-t-il.

Puis voyant l'hésitation de Clancy :

— Qu'est-ce que tu attends, toi ? Il faut le rechercher quand même. Je veux savoir si un chien blessé a été retrouvé récemment.

Clancy s'enfuit.

— Désolé, Summers. Je sais bien que ça ressemble à un bobard, mais le chien parlait encore hier, je vous le jure.

— Alors le chien ne parle plus ? Et peut-être que la fille ne flotte pas en l'air non plus ?

Les yeux de Summers étincelaient de colère :

— Si je ne vous connaissais pas, Millan, vous pourriez bien passer un vilain quart d'heure. Je n'ai qu'à dire à mes gars de vous tabasser un bon coup, histoire de vous rafraîchir la mémoire.

Je remuai nerveusement sur ma chaise :

— Donnez-moi la possibilité de fournir des preuves, lui demandai-je soudain.

Je me rappelais avoir vu Summers jouer son mois au poker. Je l'avais même vu risquer son traitement du mois suivant. En faisant appel à ses instincts sportifs, j'aurais plus de chance d'obtenir un résultat.

— Écoutez, Summers, si je vous amenais ces deux filles ici, dans ce bureau, est-ce que ça vous convaincrerait ?

— Et comment feriez-vous ça ? demanda-t-il.

Mais ses yeux avaient cessé d'étinceler.

— Donnez-moi deux semaines. Il faut d'abord que je les retrouve et ça demandera du temps. Mais j'y parviendrai à condition que vos limiers me laissent tranquille.

— Et vos journaux, ils me laisseront tranquille, moi, si je n'obtiens pas de résultat d'ici quelques jours ?

Il tira sur son petit nez épais en posant cette question avec un air bizarre.

— Vous êtes du métier, vous devez savoir ce qu'on va me passer.

— Justement, je suis du métier, ça me permet de savoir que vous pouvez toujours temporiser en ce qui concerne les journaux. Il suffit de le vouloir.

Je sentais que j'aurais partie gagnée à condition de frapper un bon coup.

— Cette histoire est beaucoup plus qu'un vulgaire assassinat. Il va y avoir une affaire du tonnerre et vous aurez tout avantage à vous trouver du bon côté. Vouloir arrêter Myra Shumway et lui faire endosser ce crime, ce serait couvrir un caïd qui a quelque chose de très grave à cacher. Permettez-moi d'enquêter pendant quinze jours et je vous apporte l'affaire sur un plat.

— De qui s'agit-il ? dit-il intrigué.

— Ça me regarde, Summers, je peux me tromper. Mais je ne crois pas. Je vous dirai quand je serai prêt.

— Vous n'ignorez pas, j'espère, que je pourrais vous faire coffrer, sur la foi de cette seule déclaration, pour complicité après coup ?

La voix de Summers redevint froide.

— Je n'ai rien dit devant témoin.

Il essaya de se fâcher, puis il ricana :

— Bon, je vous donne huit jours, à partir de maintenant, pour me ramener ces deux filles ici. En cas d'échec, je vous mets sous mandat de dépôt pour complicité d'assassinat. Nous essayerons alors de vous faire mettre à table. Ça vous va ?

— Ça me va, dis-je sans hésitation en lui tendant la main.

Il la serra sans se presser.

— Et maintenant vous pouvez les mettre, Millan. N'oubliez pas que je veux vous voir la semaine prochaine, à cette heure-ci... avec les deux filles. Vous ne devez pas quitter la ville sans me dire où vous allez.

— Ça va, répondis-je en m'apprêtant à sortir.

— Je crois que vous allez tomber sur un bec, dit-il en me voyant à la porte, je ne crois pas qu'il y ait deux filles.

— On en reparlera, criai-je en fermant la porte derrière moi.

Je croisai Clancy dans le couloir.

— Qu'est-ce que vous foutez là, vous ? dit-il en me dévisageant.

— Summers n'a pas besoin de moi avant la semaine prochaine, répondis-je aimablement. Rien de neuf pour mon chien ?

— Si, dit-il, il y a eu un chien loup blessé au « Eastern Dog Hospital », mais il a foutu le camp avant qu'on puisse le soigner. C'était peut-être le vôtre.

— Peut-être bien. Si vous en touchiez deux mots à Bogle ? M'est avis que je ne suis pas le seul à savoir inventer des histoires.

Le visage de Clancy s'assombrit :

— Je lui donnerai de mes nouvelles à celui-là, dit-il d'un ton aigre.

— Et si vous pouviez le garder au bloc pendant une huitaine de jours, vous me rendriez service, mon vieux Clancy.

— Sans blague, dit-il en fixant ses yeux sur moi. À quoi on joue ?

— Ne vous occupez pas de ça. Demandez plutôt à Summers. Bogle s'entête dans une mauvaise voie. Il est mieux à l'ombre pour le moment. Faites ce que vous pouvez et je vous garantis un papier élogieux si c'est moi qui fais ce reportage.

— Ça me rappelle que Maddox m'a téléphoné il y a deux heures, dit Clancy en claquant ses gros doigts. Il vous demandait d'aller tout de suite chez lui.

J'en restai stupéfait.

— Maddox ?... Il veut me voir ?

— Ouais.

— Bon, merci Clancy. À bientôt.

Je quittai les locaux de la police criminelle le plus rapidement possible.

Je tombai aussitôt sur un taxi roulant au ralenti dont le chauffeur me sollicitait du regard. Je lui fis signe d'arrêter.

— Au *Recorder*, dis-je en ouvrant la portière.

Puis je m'arrêtai en voyant une jeune femme assise au coin opposé.

— Qu'est-ce que c'est que cette comédie, dis-je en me retournant vers le chauffeur. Vous avez déjà une cliente, eh, tête de lard !

— Entrez, monsieur Millan, dit la jeune femme, j'ai à vous parler.

C'était une voix familière. Je scrutai le fond de la voiture et reconnus Lydia Brandt. Pour plus de persuasion, elle avait braqué sur mon gilet un petit pistolet.

— Tiens ? Bonjour, dis-je parce que je trouvais rien d'autre.

— Entrez, ordonna-t-elle, à moins que vous ne vouliez une boutonnière de plus.

— Pas devant la Police Criminelle, me hâtai-je de répondre. Ça les énerverait.

Je montai dans la voiture avec précaution et m'installai à côté d'elle. La voiture partit aussitôt.

Lydia Brandt portait une robe vert olive. Son turban, ses gants, son sac et ses souliers étaient tous d'un rouge cerise. Une allure très 5^e Avenue.

— Je vous avais pourtant bien dit que j'étais sensible à vos charmes. C'était inutile de m'enlever au bout d'un revolver.

Je la regardais attentivement car je n'aimais pas la façon compétente, désinvolte presque, dont elle maniait son arme. Une balle tirée à cette distance-là ferait des dégâts.

— M. Kruger désire vous voir. Je pensais que vous ne seriez peut-être pas pressé de venir.

— Pourquoi ? Vous ne me connaissez pas. C'est le héros de mes rêves. Je voudrais son autographe. Je serais fier de mettre ses vieux complets.

— Très amusant, dit-elle. Bientôt vous rirez jaune.

Ses yeux étaient devenus sombres.

— Pas de menaces, s'il vous plaît, répondis-je en souriant. Peppi veut me donner du boulot. J'allais le voir de toute façon.

Elle posa le pistolet sur son sac et l'entoura de ses longs doigts minces. Le canon était toujours pointé sur moi mais, fait rassurant, elle n'avait plus son doigt sur la détente.

— Il faudra choisir quelqu'un de plus petit la prochaine fois que vous vous battrez, dit-elle en examinant mes bleus.

— Qu'est-ce que ça peut vous faire ? dis-je en me laissant aller un peu. C'était idiot de vouloir me ramasser devant la P.C. Idiot à tout point de vue, les bourres n'ont pas besoin de savoir qu'on s'intéresse l'un à l'autre.

— Que voulez-vous dire ?

Elle me regarda avec insistance.

— On ne m'a pas gardé à vue, mais je veux parier mon dernier sou que partout où je passe maintenant, ça va sentir le poulet.

J'avais touché juste, elle était ennuyée.

— On vous suit ? demanda-t-elle en lançant un coup d'œil rapide par la glace arrière.

Il y avait une circulation abondante et elle ne vit aucune voiture qui éveillât son attention.

Mais ce moment de distraction me suffit. Je m'étais emparé de son arme avant qu'elle ait eu le temps de se retourner.

— Mes excuses, ce pétard me rendait nerveux, dis-je en le mettant dans ma poche.

Elle restait là à me regarder avec des yeux furibonds.

— Et maintenant, soyons sages. Dites au chauffeur de nous conduire chez moi. Nous allons faire un brin de causerie.

— On peut parler ici, dit-elle d'une voix discordante.

— Ne dites pas de bêtises. Vous avez eu votre petite séance, maintenant à moi le tour.

Je me penchai en avant et donnai mon adresse au chauffeur :

— Et vite !

Au lieu de bifurquer, il continua tout droit vers la Cinquième Avenue.

— Un de vos petits copains ? demandai-je en la regardant.

Elle ne répondit rien, mais cela était évident. Je sortis le pistolet et le collai sur la nuque du bonhomme.

— Des fois que t'aurais pas entendu.

Il bifurqua.

— Ça vous coûtera cher, dit-elle, pendant que je me remettais à mon aise.

— Ne faites pas l'andouille. Regardez plutôt par la glace arrière.

Je lui montrai une grosse voiture noire qui était collée à nos trousseaux.

— Ça, c'est la police, et laissez-moi vous dire une bonne chose : je suis mêlé à une histoire de meurtre. Si on savait que Peppi y est pour quel-

que chose, on l'embarquerait aussitôt, rien que pour rigoler.

Je voyais bien qu'elle ne savait plus que penser.

— Vous avez tort de vous mettre en rogne, continuai-je. J'ai simplement deux mots à vous dire. Ensuite j'irai chez Peppi. D'ici là, il me faudra semer ces flics.

On ne dit plus rien avant d'arriver chez moi. Au moment où elle descendait du taxi, je lui dis en guise d'avertissement :

— Pas de blagues. Entrez tout droit.

Le chauffeur, un jeune gringalet, lui lança un regard inquisiteur, mais elle traversa le trottoir sans rien dire et entra dans le bâtiment où j'habitais. Je donnai cinquante « cents » au type :

— Dis à Peppi que je vais rappliquer tout à l'heure. Il me suivit du regard pendant que je m'éloignais.

Au moment où Lydia et moi entrions dans la maison, la grande voiture noire passa en coup de vent. J'eus une vision fugitive de Clancy regardant par la glace arrière.

— Asseyez-vous, je vous prie, dis-je en lui montrant une chaise.

Elle me regarda bien en face :

— Qu'est-ce que vous voulez ? demanda-t-elle en colère.

Ses yeux bleu cobalt étaient sombres et ses petites lèvres toutes crispées.

Je lui pris le bras et la poussai doucement sur la chaise.

— J'ai à vous parler, lui dis-je en me tenant au-dessus d'elle : Ansell s'est fait tuer cet après-midi par une fille qui se fait passer pour Myra Shumway.

— Il a été tué par Myra Shumway, dit Lydia à voix basse.

Cela m'apprit au moins où nous en étions.

— Où est-elle ?

— Chez M. Kruger.

— L'autre aussi ?

— Il n'y en a pas d'autre.

— C'est ce qui vous trompe, dis-je d'une voix sombre. Ceci se passe entre nous, sans témoin. Je veux éclaircir cette affaire.

— Il n'y en a pas d'autre, répéta-t-elle.

— Bon, il n'y en a pas d'autre. Et qu'est-ce que Kruger va en faire ?

— Vous lui demanderez ça vous-même.

— Si vous commenciez par me le dire ?

Elle ne répondit rien.

Je me redressai d'un coup de reins et allai à la fenêtre sans me presser. Il y avait un type, de l'autre côté de la rue, caché derrière un journal. Il sentait le poulet à plein nez, depuis le chapeau jusqu'aux pieds plats. Je me retournai vers Lydia.

— Et Ansell ? Qu'est-ce qu'il vient faire là-dedans ?

— Vous ferez bien de me laisser partir, dit-elle tout à coup en ramassant son sac et ses gants. En voilà assez !

— C'est bien mon avis.

L'idée qui me vint pendant qu'elle se levait ne me sourit pas, mais c'était une de ces idées surgies on ne sait d'où qu'on suit sans réfléchir.

Un jab éclair du droit à la pointe du menton, et elle tomba dans les pommes avant que j'aie eu le temps de retrouver mon équilibre.

Je m'agenouillai près d'elle et soulevai sa paupière. Ce K.O. sans douleur allait durer un bon moment. Si Kruger avait Myra, moi j'avais Lydia. Pas de doute là-dessus. En jouant au plus fin avec une crapule comme Peppi, autant valait avoir une de ses créatures, lorsqu'il avait une des vôtres.

Je jetai un coup d'œil rapide par la fenêtre. Le flic était toujours en faction. Cela allait compliquer la tâche sans pourtant la rendre impossible.

J'allai à la cuisine chercher un long rouleau de sparadrap avec lequel je lui attachai les chevilles et les poignets. Je lui mis pour bâillon ma plus belle pochette de soie et la posai sur le canapé.

Puis je grillai une cigarette tout en réfléchissant.

Aussitôt que Peppi serait au courant, il aurait vite fait de m'expédier quelques durs. Il fallait emmener Lydia au plus tôt, mais où ? Puis, une fois que j'aurais pensé à un endroit approprié, comment la sortir à l'insu du poulet qui faisait le guet en bas ? La chose demandait réflexion.

Restait l'entrée des fournisseurs, surveillée elle aussi, sans doute. J'allai à la cuisine jeter un coup d'œil sur le passage à la sortie duquel on voyait un gros type. Je ne m'étais pas trompé.

Je ne voyais toujours pas comment sortir inaperçu avec Lydia. Il ne faudrait pas compter sur

elle pour s'en aller de bon gré, après avoir été sonnée. Et comment l'emporter dans mes bras sous le regard de la loi ?

Pourtant il fallait faire vite. Peppi ne tarderait pas à apprendre son enlèvement. Dans un sens, la présence des poulets devant les deux entrées offrait une garantie. Les types de Peppi auraient du mal à venir me dérrouiller. C'était ma seule consolation.

Je montai au premier sans rien trouver chez moi qui suggérât une solution. Puis, à tout hasard, j'entrai chez Myra. Heureuse inspiration ! Un mannequin de taille humaine, façonné pour lui ressembler, était debout dans un coin. C'était un accessoire dont elle se servait dans ses tours de prestidigitation, effigie en robe du soir faite pour rester debout ou assise. Je le soulevai. Il n'était pas lourd.

Je le descendis à la salle à manger et le posai près de Lydia. Puis je regardai de nouveau l'agent en faction devant. Je ne l'avais jamais vu, ma silhouette ne lui était donc pas familière.

Ensuite je remontai dans ma chambre troquer mon costume contre un autre plus clair. Un feutre mou, tiré sur le front, compléta la transformation. Enfin, j'ôtai mes draps de lit et les descendis dans la salle à manger.

Une petite table ronde d'un diamètre de cinquante centimètres environ attira alors mon attention. C'était exactement ce qu'il me fallait. Je la démontai à l'aide d'un tournevis.

Cela fait, je m'assis par terre et attachai les deux pieds de la table derrière les genoux de Lydia à l'aide de sparadrap. J'attachai de même les deux autres pieds à son corps. Puis je la redressai. Les supports en bois la maintenaient rigide. C'était ce que je voulais. Je la reposai à même le plancher, enlevai ses souliers, et allai à la cuisine chercher de grandes vis avec lesquelles je les fixai à la table. Au prix de quelques difficultés je parvins à lui remettre ses souliers, et à les lacer solidement.

Enfin je la remis debout. On eût dit un mannequin en cire sur socle, tel qu'on en voit dans tous les magasins de vêtements.

Tout ce travail avait exigé dix minutes. Il n'y avait plus de temps à perdre. Je rajoutai du sparadrap autour de sa bouche et attachai ses bras aux pieds de la table. Je calculai que même si elle se remettait, elle ne pourrait ni bouger ni articuler de sons.

Enfin je la couvris d'un drap que je ficelai autour de sa taille. Même opération pour le mannequin. Rangés l'un à côté de l'autre, impossible de distinguer la femme de l'effigie.

C'est alors que commença le côté délicat de l'affaire. L'immeuble avait deux ailes. Nous habitions dans l'aile ouest qu'un long couloir reliait à l'aile opposée. Il y avait quatre entrées devant, donnant toutes sur la rue où veillait le factionnaire.

Pour bernier celui-ci, je conçus le plan suivant : il m'avait vu avec Lydia entrer par la porte ouest, portant un complet sombre. J'espérais qu'en sor-

tant par la porte nord, vêtu d'un costume clair, il me prendrait pour quelqu'un d'autre. Dans tous les cas, il fallait tabler là-dessus.

Je mis Lydia sous mon bras droit et le mannequin sous mon bras gauche. À eux deux ils pesaient lourd, mais je réussis à les porter jusqu'au vestibule en question. Là, je les déposai, tirai mon feutre un peu plus sur mes yeux et sortis dans la rue.

Il me semblait que la police tout entière était là à me surveiller. Je regardai de droite et de gauche. Le flic en faction devant la porte ouest s'approchait lentement, pas par méfiance, mais comme ça pour se rassurer.

Je me tournai vers lui et fis quelques pas dans sa direction. Mon air dégagé parut le convaincre, car il hésita et rebroussa chemin. Qui osera, après ça, prétendre que l'attaque n'est pas la meilleure défense ?

Je regardai par-dessus mon épaule, m'arrêtai au bord du trottoir, et hélai le premier taxi. En entendant mon cri, le chauffeur freina brusquement.

Au moment où il s'arrêtait, je vis passer un agent. Celui-ci me regarda d'un air indifférent et je décidai de jouer ma chance.

— Dites donc, monsieur l'agent, j'ai besoin de votre aide et protection.

Il eut un air perplexe qui disparut aussitôt qu'il eut vu le billet de cinq dollars que je pliais avec soin. C'est un langage que tout flic comprend.

— Qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

Je lui glissai le billet. En ce faisant, je vis du coin de l'œil que le type de l'aile ouest s'approchait de nouveau, intrigué par ce qui se passait.

Je saisis mon agent par le bras.

— Entrez, mon vieux, lui dis-je, en l'entraînant dans le vestibule. Il s'agit d'une blague. Je veux glisser deux mannequins dans le pageot de mon copain. Je lui dois une farce depuis longtemps et comme il a une femme jalouse...

Tout en parlant, je pris le mannequin et relevai le drap pour lui montrer la figure de papier mâché.

— On dirait une vraie, hein ?

Il en fut éberlué.

— Et vous allez fourrer ça dans le lit de quelqu'un ? demanda-t-il stupéfait.

— Je vais faire mieux que ça. Je vais en fourrer deux dans le lit de quelqu'un.

Je croyais presque qu'il allait mourir d'une attaque. J'ai rarement vu un type se marrer à ce point. Il continua à rire un bon moment en se tapant sur la cuisse. Je restai là en faisant mine de rire moi aussi, mais, à chaque instant, je perdais du poids en me demandant quand Lydia allait remonter à la surface, et si elle risquait, alors, d'attirer l'attention.

— Donnez-moi un coup de main, demandai-je avec insistance en lui refilant le mannequin. Vous serez gentil de le mettre dans le taxi. Si le chauffeur voit ça, sans la présence de la loi, il aura peur de faciliter un enlèvement. Et soyez correct, n'abusez pas d'une dame sans défense.

Ça le fit partir de nouveau. Il ramassa le mannequin en disant :

— Vous m'accordez cette valse, madame ?

Puis à moi :

— Elle a une haleine qui sent le whisky.

— Et puis après ? Si vous étiez aussi gelé qu'elle, vous auriez aussi des chances de repousser du porte-pipe.

— Ouais, j'avais pas pensé à celle-là.

Et il sortit en chancelant, toujours en proie au fou rire.

Je m'emparais de Lydia qui se mit à remuer à ce moment précis. Je sentis la sueur perler le long de mon dos, mais impossible de faire demi-tour. Je me précipitai en avant et rattrapai mon type devant le taxi.

À ce moment-là l'autre poulet rappliqua en nous dévisageant avec méfiance.

— Qu'est-ce que vous foutez-là ? demanda-t-il en regardant les deux formes ensevelies.

L'agent perdit sa bonne humeur.

— Tiens, encore toi, O'Hara ? Plus moyen de faire sa ronde en paix ?

— J'suis en service commandé, dit O'Hara. Qu'est-ce que vous avez là ?

— Mêle-toi de ton service commandé, riposta l'agent. Moi je prête main forte à un type qui vient d'enlever deux bonnes femmes. Et il se mit à rire.

O'Hara et le chauffeur de taxi nous regardèrent avec des yeux comme des soucoupes.

J'essayai de contourner O'Hara et d'entrer dans la voiture mais il était trop près de la portière.

J'avais peur d'attirer son attention. Jusqu'à maintenant il ne m'avait même pas regardé.

— Un enlèvement ? répéta-t-il bêtement. Comprends pas. C'est un crime fédéral, ça¹.

L'agent se tourna vers moi.

— C'est à lui que les flics doivent la réputation d'être des idiots.

Et de se poiler de nouveau.

O'Hara commençait à s'échauffer.

— Qu'est-ce que vous avez là, vous ? dit-il en s'attaquant à moi.

— Montrez-lui, monsieur l'agent, dis-je en essayant de sourire. Faut pas garder ça pour vous. Il pourrait nous emmener au violon.

— C'est des mannequins, eh, tête de lard ! dit l'agent à O'Hara. Et ce gars-là va les mettre dans le lit d'un copain. C'est pas drôle, ça ?

— Des mannequins, répéta O'Hara d'une voix blanche. Des mannequins ? Qu'est-ce que t'en sais, toi ?

— Qu'est-ce que c'est alors ? Des maccabs ? (L'agent se fâcha.) Tu ne travailles pas du chapeau des fois ? Tu crois que j'aiderais quelqu'un à mettre des maccabs dans un taxi ?

— Tu ferais n'importe quoi, toi. J'en ai entendu des drôles sur ton compte.

L'agent poussa le mannequin dans mes bras, serra les poings et rapprocha son visage tout près de celui de O'Hara.

1. Un crime puni par des lois en vigueur sur toute l'étendue du territoire des États-Unis. (N.d.T.)

— Ah, t'en as entendu de drôles sur moi ? Et qu'est-ce que t'as entendu ?

— Ça, c'est mes oignons, riposta O'Hara d'un air supérieur. Mais j'en sais assez pour savoir que tu es un drôle d'oiseau.

Lydia bougea dans mes bras avec un petit grognement.

Les deux hommes cessèrent de se dévisager et se retournèrent sur moi.

— Excusez-moi, dis-je hâtivement, j'ai mangé des concombres au dîner.

— Vous ferez bien de manger autre chose, grommela O'Hara. J'aime pas beaucoup ces bruits-là.

— Il a le droit de manger ce qu'il veut, riposta furieusement l'agent. Pour qui tu te prends ?

— Je sais ce que je suis, moi, gronda-t-il d'un air féroce. Tout le monde ne peut pas en dire autant.

En attendant, le chauffeur avait perdu patience.

— Dites donc, vous autres, vous voulez ce taxi oui ou non ?

Les deux flics l'attaquèrent aussitôt.

— Reste où tu es, toi, gronda l'agent. On t'appellera si on a besoin de toi.

— C'est pas deux flics qui me feront peur ! dit le chauffeur frémissant de colère.

L'œil froid de O'Hara se posa sur moi.

— Et qu'est-ce qui me prouve que c'est des mannequins ?

Je me fâchai à mon tour.

— Regardez voir vous-même, criai-je en lui passant mon mannequin d'un geste énervé. Je commence à en avoir marre, moi ! Je demande à un agent de me donner un coup de main, et il faut que tous les flics de New York viennent mettre leur grain de sel.

— Parfaitement, il a raison le monsieur, dit l'agent en se rangeant de mon côté.

O'Hara tâta le mannequin d'une main timorée et sembla satisfait.

— Faut-y être cinglé quand même pour faire des trucs pareils ! Il rendit le mannequin à l'agent.

— On ne vous demande pas votre avis, dis-je en ouvrant la portière.

Au même moment Lydia grogna de nouveau.

— Encore le concombre ? dit O'Hara.

— Vous êtes un peu sorcier, vous, pas possible autrement, lui lançai-je par-dessus mon épaule.

— Minute ! dit O'Hara en avançant. Je veux voir ce mannequin-là aussi.

Je sentais venir une éruption de boutons.

— Si vous croyez que je vais déballer ça pour satisfaire votre curiosité, vous vous fourrez le doigt dans l'œil, dis-je en claquant la portière.

— Foutez-lui la paix, espèce de..., dit l'agent.

Je voyais pourtant que rien n'arrêterait O'Hara.

Il rouvrit la portière brutalement.

— Je veux voir l'aut' mannequin, dit-il entre ses dents. Et si vous faites le malin, je vous embarque.

Je ressortis du taxi. Comme ça, au moins, je pourrais déguerpir.

Au moment même où il allait tâter Lydia, un type sortit de la porte ouest et s'éloigna d'un pas rapide. Je fis sortir O'Hara du taxi et lui montrai le bonhomme.

— C'est pas celui que vous devez surveiller ?

Il suivit mon doigt en jurant et se mit à courir comme un possédé.

— Je peux les mettre avant qu'il rapplique ? demandai-je à son collègue en faisant bruisser un second billet de cinq dollars, par crainte qu'il ne l'aperçoive pas.

— Bien sûr, dit-il en acceptant le billet. Barrez-vous !

— 44^e Ouest, dis-je pour dire quelque chose, et que ça saute !

Le taxi démarra en vitesse. Je me laissai glisser sur la banquette entre le mannequin et Lydia. Celle-ci grognait toujours en se tordant de plus, en plus, mais je m'en foutais maintenant, tellement je me sentais soulagé.

— Vous avez mangé un vache de concombre, on peut le dire, me lança le chauffeur en veine de bavardage. Votre marchand de légumes ne doit pas avoir la conscience tranquille.

Je collai ma main sur la bouche de Lydia.

— Ferme ça, ou je t'étrangle ! lui chuchotai-je férocement.

La voiture vira subitement.

— C'est à moi que vous disiez ça ? me demanda le chauffeur.

— Mais non, eh, ballot ! J'ai bien le droit de parler à mon estomac, répondis-je en serrant entre mes doigts les joues de Lydia.

— Vous êtes obligé de faire ça, monsieur ? supplia le chauffeur. Ça me rend nerveux. Et puis les estomacs, ça s'étrangle pas. Ça se piétine ou ça s'empoisonne.

— J'avais pas pensé à celle-là, répondis-je en m'essuyant le visage avec ma main libre. Merci du tuyau, mon pote, je la saurai pour une autre fois.

— Pas de quoi, dit le chauffeur avec des airs supérieurs. C'est les gars qui se servent de leur tête qui arrivent dans la vie.

J'en convins.

CHAPITRE XV

Le maître d'hôtel ne trahit aucun étonnement en me voyant à la porte de chez Peppi.

— Entrez, monsieur, dit-il en s'écartant.

— Peppi est chez lui ? demandai-je en lançant mon chapeau sur la grande table d'acajou du vestibule.

— M. Kruger est chez lui, monsieur, corrigea-t-il, il vous attend.

— Parfait, dis-je en arrangeant ma cravate.

— J'espère que Miss Brandt se porte toujours aussi bien, monsieur ? fit-il poliment.

Je regardai son expression impénétrable.

— Pour autant que je le sache, oui. Mais la femme d'aujourd'hui varie d'une heure à l'autre. Disons donc qu'elle se portait très bien la dernière fois que je l'ai vue.

Il me regarda l'espace d'une seconde comme s'il allait m'assassiner, puis il reprit son air de joueur de poker.

— Miss Brandt a été très gentille pour moi, dit-il comme pour justifier sa curiosité.

— Ça fait plaisir à entendre. Un de ces jours vous me raconterez votre vie intime. Elle doit être passionnante.

— En effet, monsieur, répondit-il avec un regard d'éventreur qui aurait voulu m'étriper. Veuillez passer par ici.

Il me conduisit à la bibliothèque au premier étage.

— M. Kruger ne vous fera pas attendre longtemps.

— Qu'il ne se donne pas la peine de se laver les dents, surtout. J'suis pas rigoriste.

— Bien, monsieur, dit le majordome. Il sortit et ferma la porte.

Peppi ne se fit pas attendre.

Il resta là à me regarder. De toute évidence je lui plaisais beaucoup moins qu'à ma précédente visite.

— Tiens, vous voilà, dis-je en admirant son costume. Quel dandy vous faites, maintenant.

— Où est-elle ? demanda-t-il.

Il y avait une chose que j'aimais chez Peppi. Il venait droit au fait.

— Voilà justement ce que je venais vous demander, répondis-je.

J'avais eu une bonne idée en m'emparant de Lydia. Je n'avais pas prévu que son absence inquiéterait à la fois le maître et son majordome.

Peppi respira, les dents fermées, avec un sifflement. Il se maîtrisa avec peine. « Je parle de Miss Brandt, moi, dit-il en serrant ses petits poings. Où est-elle ?

— Et moi, je parle de Miss Shumway. Écoutez, Peppi, tout ça ne nous avancera à rien. Rendez-moi Myra et je vous rends Lydia. Je veux seulement jouer d'égal à égal.

— Bon, dit-il en souriant tout à coup. Vous êtes fortiche, mon petit Millan, vraiment fortiche. (Il approcha une chaise et s'installa.) Vous risquez évidemment de me mettre en colère, mais je crois qu'il y a moyen de s'entendre.

— Il faut l'espérer, dis-je en le regardant avec méfiance.

Cette volte-face me parut un peu subite.

— Vous ne lui avez pas fait de mal ?

Sa voix trahit une certaine inquiétude.

— Quand ça serait, je ne l'ai toujours pas fait se mouiller dans une histoire de meurtre. Ainsi, quoi qu'il en soit, je suis en reste avec vous.

Il examina ses ongles.

— Il n'y a pas eu de fausse accusation, dit-il. Vous n'avez pas répondu à ma question.

— Nous perdons notre temps. Je veux Myra et vous voulez Lydia. Voilà tout. Peut-on faire affaire ?

— Si j'avais encore Miss Shumway, je vous dirais oui. Malheureusement elle s'est échappée.

— Il se peut aussi que Lydia s'échappe. Mais ça m'étonnerait, dis-je en doutant de sa bonne foi.

— Je pourrais alerter la police, suggéra-t-il en remuant nerveusement.

Quel petit farceur ; une plainte à la police, déposée par Peppi, était aussi peu probable que la visite d'un serpent chez une mangouste.

— Oui, dis-je en allumant une cigarette, vous pourriez appeler la police, elle serait peut-être contente de venir.

— Admettons même que vous trouviez Miss Shumway. Vous ne pourriez rien en faire. Elle est recherchée.

— Je m'occuperai de ça quand vous me l'aurez remise. Écoutez, Peppi, je commence à m'impatienter.

La porte s'ouvrit et Lydia Brandt apparut.

J'eus une émotion, mais j'arrivai à lui sourire. Décidément, je jouais de malchance.

— Bonjour, ma douce, on parlait justement de vous.

J'eus presque un regret en lui voyant une petite marque noire de chaque côté de la mâchoire, là où je l'avais serrée dans le taxi. Elle avait aussi une égratignure sur le menton à l'endroit où je l'avais frappée. Et, ce qui était plus grave, elle ressemblait à un frelon dans un sac en papier.

Peppi était aussi étonné que moi-même. Il lui prit le bras en la regardant comme s'il n'en croyait pas ses yeux.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

Elle le repoussa et vint droit vers moi. Or, une des choses qui me démontent le plus, c'est une femme en colère. On ne sait jamais ce qu'elle va faire. Elle peut aussi bien vous embrocher avec une épingle à chapeau que vous crever les yeux. Elle peut même essayer de vous scalper. Elle peut aussi vous donner des coups de pied. On ne sait jamais à quoi s'attendre.

Je levai la main.

— Du calme, beauté, lui dis-je nerveusement. Vous allez faire claquer votre soutien-gorge. Souvenez-vous de votre bonne éducation et agissez en femme du monde.

Son soulier pointu me fit une douleur cuisante au tibia.

— Espèce de tordu ! s'écria-t-elle, j'aurai ta peau pour ça.

Elle recula sa jambe pour m'expédier un deuxième coup.

Je lui attrapai sa jambe au vol et la soulevai brusquement. Cela la fit asseoir par terre avec un choc qui dut calmer sa fièvre. En tout cas elle resta là en clignotant, la bouche tordue par la douleur.

Au moment où je me levais, on me saisit par l'épaule et on m'obligea à faire demi-tour. Puis je dégustai une mornifle qui me fit valser contre la table. Je perdis mon équilibre et entraînai le meuble dans ma chute.

Je caressai mon menton en faisant la grimace. Le type qui m'avait frappé était cent pour cent muscles, avec une gueule à la Frankenstein et des épaules en armoire à glace.

— C'est marrant, constatai-je. On n'a pas l'air de me blairer dans le quartier.

Lydia, me voyant près d'elle, m'envoya un coup de pied sur le genou. Je me relevai aussitôt.

— Quand vous aurez fini de me casser les guibolles, vous, dis-je en m'éloignant.

Le grand balaise s'apprêtait à cogner de nouveau. Mais Peppi intervint :

— Minute, j'ai deux mots à lui dire d'abord.

Puis il aida Lydia à se relever. Celle-ci était toute disposée à revenir à la charge, mais il la fit tourner vers lui en disant :

— Laisse ça, toi. Qu'est-ce qui s'est passé ?

Elle éclata comme une digue devant un raz de marée. Elle lui raconta comment je lui avais pris son revolver, et les circonstances dans lesquelles elle s'était fait dérouiller et attacher au cours d'une visite forcée chez moi. Venait ensuite le récit de sa séquestration au dernier étage d'un entrepôt désaffecté d'où une cloche l'avait délivrée.

Ses yeux furibonds ne me quittèrent pas pendant toute cette diatribe. Dès qu'elle eut fini elle se précipita de nouveau vers moi, mais Peppi la fit encore reculer.

— Fous le camp, dit-il de sa petite voix sifflante. Tu n'es pas blessée. Qu'est-ce que tu as à te plaindre ? J'ai à parler à c'type-là. Je te le repasserai peut-être après.

Elle me darda un regard à arrêter un cheval emballé, puis elle sortit en me laissant seul avec Peppi et son tueur.

— Lew, dit Peppi, ça suffit pour le moment. Surveille-le et s'il fait l'idiot, vas-y...

Je me rassis.

— Ça va, ça va, ne vous inquiétez pas pour moi... Vendez-moi aux enchères, tant que vous y êtes.

Peppi prit un cigare dans une boîte sur la table.

— Pas si fortiche, après tout, dit-il.

— Moi, j'ai la gaffe géniale. Chacun ses talents...

— Voici qui change bien des choses, dit Peppi en m'envoyant des bouffées de fumée en pleine figure. Maintenant on va pouvoir causer. (Il se mit à arpenter la pièce.) Bien sûr que la petite Shumway est entre mes mains.

Je le regardai écoeuré.

— Toujours aussi faux jeton, quoi ? Vous avez l'autre aussi sans doute ?

— Vous voulez dire Arym, dit Peppi en souriant.

— C'est comme ça qu'elle s'appelle ?

— Pourquoi pas ? C'est Myra à l'envers. Ça lui va bien, pas vrai ?

— Myra à l'envers ?

— Ouais, et même tout à fait à l'envers. Votre copine à vous est plus gentille.

— Comment, ma copine ? demandai-je en feignant la surprise.

— Autrement, je me serais pas donné cette peine. Écoutez, vous n'avez aucune chance de partir d'ici tant que je tiens à vous garder. Alors, écoutez quelques détails. Ça peut vous intéresser. Ensuite on parlera affaires.

— Allez-y, dis-je d'un ton désinvolte. Moi je n'ai rien à perdre.

J'étais drôlement intrigué. Il y avait encore bien des points obscurs, et si Peppi tenait à parler il n'y avait qu'à le laisser faire.

— Ansell avait raison. Il y avait bien deux filles, dit Peppi en jetant la cendre de son cigare, d'une petite chiquenaude, dans la cheminée vide. C'était difficile à croire, mais j'ai pas été long à piger.

— Vous m'en direz tant, dis-je avec amertume. Un de mes collègues a dit autrefois qu'il y avait plus d'intelligence dans votre petit doigt que dans tout votre ciboulot.

— Je cogne ? demanda Lew d'un ton désinvolte en tirant un nerf de bœuf de sa poche arrière.

Peppi secoua la tête.

— Pas encore, tout à l'heure, peut-être. (Puis à moi :) vous vous souvenez de ce Kelly ?

— Tu parles, vous ne le connaissiez pas la dernière fois.

Peppi eut un sourire.

— Trop tôt pour lâcher le morceau, dit-il en guise d'explication. Kelly m'a mis au courant de la petite Shumway. Je la trouvais intéressante. Kelly voulait lui piquer les vingt-cinq sacs par mon intermédiaire. Pas mon genre de business, ça. Mais je voulais voir la petite. Elle avait une bouille qui me revenait, une même pas ordinaire. (Peppi jeta de nouveau sa cendre.) Alors je l'ai fait embarquer par Kelly. Son père a bien essayé de mettre son grain de sel, histoire d'avoir du pognon. Je lui en ai refilé un peu pour m'en débarrasser. La p'tite m'a raconté ses aventures au Mexique. (Il alla regarder par la fenêtre et revint lentement au milieu de la pièce.) J'ai commencé par douter, mais elle a fini par me convaincre. Une fille qui ne tient pas en place. (Il secoua la tête.) On n'sait jamais ce qu'elle va fabriquer celle-là. Et maintenant, l'histoire de vot' copain. Elle a eu tort de le buter comme ça, mais, dans un sens, ça m'arrange...

— Allez-y, interrompis-je intrigué, j'ai l'impres-

sion que c'est maintenant que je dois entrer dans la danse.

Peppi acquiesça.

— J'ai fait substituer Arym à votre petite parce qu'elle m'a promis de vous faire travailler pour Andasca. C'était ce que je voulais. Une fois que vous vous étiez coupé au sujet du déjeuner chez Manetta, je jouais sur le velours. Je n'avais qu'à expédier Lew pour mettre Myra hors de danger pendant qu'Arym allait au rancard. (Il haussa les épaules.) Puis vot' Ansell fait le curieux et elle le bute dans un moment d'imprudence. Ça me dérange pas personnellement. Ça me sert même puisque si vous n'êtes pas réglo, vous, je refile Myra aux flics.

— Où voulez-vous en venir ?

— J'ai du boulot pour vous, Millan, Maddox veut vous reprendre.

— Maddox ? Il a dit ça ?

— Ouais, bien sûr. Et ça fait mon affaire, puisque Maddox a des clichés qui m'intéressent. Vous voyez, je joue cartes sur la table. (La grimace qui lui tenait lieu de sourire était la chose la plus moche qu'on pût imaginer.) Vous allez me dégotter ces photos. Ça doit pas être sorcier. Andasca s'est cuité il y a quelques mois, et on a trouvé le moyen de me photographier avec lui. Je voulais pas qu'il me cause, mais il était complètement noir. Si on publie ces clichés, il est foutu. Lorsque les gens sauront que je suis derrière, Andasca pourra passer la main. Or, Maddox veut faire paraître les

photos la veille des élections. Il me les faut d'ici là, où je livre Myra aux flics.

Pas grand-chose à dire là-dessus. C'était une proposition nette.

— Il me faut mieux que ça, lui dis-je. J'ai besoin de ces deux filles. Pour tirer Myra du pétrin, faudra bien livrer l'autre à la police.

Peppi haussa les épaules.

— Je m'en fous, elle me sert plus maintenant. Ce que je veux, c'est les photos. Tout le reste, je m'en balance. Donnez-moi les photos et vous les aurez toutes les deux.

— Très bien, ça me va, dis-je en me levant. Je vais aller voir Maddox tout de suite.

Peppi fit éteindre son bout de cigare.

— Vous avez trois jours avant les élections, dit-il en tapotant le calendrier. Pas la peine de parler à Maddox. Je lui ai déjà offert cinquante sacs, mais il ne veut rien savoir. Alors il faut découvrir où elles sont et les lui piquer, compris ?

Je ne me voyais pas voler quelque chose à Maddox. J'aurais tous les flics du pays à mes trousses en moins de temps qu'il ne faut à une puce pour sauter.

— C'est bon, je lui dois une revanche. C'est l'occasion rêvée.

Peppi regarda Lew.

— Ça va, dit-il. (Puis à moi :) soyez correct, ne jouez pas au petit malin avec moi.

Je lui fis un sourire.

— Je ne pourrais pas dire bonjour à Myra ?

Il secoua la tête.

Inutile d'insister. Je sortis donc dans le vestibule. Le maître d'hôtel m'ouvrit la porte.

— Salut, dis-je. Attention à la petite brune. Pas toujours commode, celle-là.

Il marmonna quelque chose d'indistinct en fermant la porte vivement derrière moi.

Un quart d'heure plus tard, j'étais chez Maddox.

Maddox n'était pas de ces types qu'on aime inviter chez soi. C'était peut-être la tension qui le rendait comme ça. En tout cas, il avait toujours l'air d'avoir avalé un volcan.

Sa secrétaire particulière s'appelait Harriet. Mais on l'avait surnommé l'Os de balcine. Elle était née si collet monté que sa croissance en avait souffert. Malgré ça, elle était assez éveillée et m'avait toujours eu à la bonne.

Pendant que je restais à la porte sans trop oser avancer, elle était occupée à apaiser la rage du boss. À l'amas de buvards déchirés et de crayons cassés, je jugeai que la première crise était passée. J'avançai prudemment sur le tapis jusqu'à deux mètres de lui.

— Bonjour, monsieur Maddox, dis-je avec un sourire.

Maddox se leva à demi, mais Harriet l'obligea à se rasseoir. Il dut se contenter de grimaces et de contorsions.

— Ah ! Vous revoilà, vous, mauvais crétin... Imbécile heureux... Ça ne sait rien foutre et ça se dit journaliste. Ça se dit même envoyé spécial ! Cocu de naissance ! Abruti !...

Ses hurlements firent trembler les vitres.

— Monsieur Maddox, je vous en prie, s'interposa Harriet. Comment voulez-vous que M. Millan vous rende service si vous l'insultez de cette façon !

— Me rendre service, lui ! répéta Maddox en arrachant son faux col. Quel service voulez-vous qu'il me rende, ce gratte-papier sans cervelle ? Il nous a déjà coûté vingt-cinq mille dollars... Oui, parfaitement, vingt-cinq mille dollars... Et ça lui est égal, il s'en fout ! Regardez-le donc !

— Pas ma faute, dis-je en reculant. Demandez plutôt à Juden. Il vous dira, lui. On vous a eu, monsieur Maddox. C'est Shumway qu'il faut en remercier.

Maddox se mit à enfler.

— Ah ! ça oui ! On m'a eu !

Il se pencha en avant tandis que Harriet tentait de s'agripper à sa veste.

— Vous avez cafouillé, singe sans cervelle... Je suis au courant de toute cette comédie... Ça vous a peut-être amusé de faire marcher un Summers avec vos histoires à dormir debout, mais si vous croyez que je vais y couper, moi, vous êtes bon pour le cabanon... Les femmes flottantes... Les chiens parlants... Et les types transformés en saucisse !

Un bruit féroce marqua son dégoût.

— Laissez-ça tranquille, lui dis-je. Je veux vous parler d'Andasca.

— Andasca ?

Il cessa brusquement de tordre son visage et me regarda fixement :

— Que savez-vous d'Andasca, vous ?

— Je sais ce que vous avez contre lui, dis-je prudemment, et je sais que Kruger veut vous faire tenir tranquille.

Il se rassit brusquement.

— Et comment savez-vous ça ?

— Kruger me l'a dit lui-même. Écoutez, monsieur Maddox, ce journal peut se permettre de perdre vingt-cinq sacs de temps en temps.

Je crus qu'il allait recommencer, mais Harriet l'amarra à sa chaise.

— Kruger a monté de toutes pièces une accusation de meurtre contre la fille de Shumway. S'il n'obtient pas ces clichés, il la livre à la police. Il me demande de les lui procurer en échange de la petite. Il l'a mise dedans de telle façon qu'elle ira à la chaise électrique.

Maddox respira longuement et profondément.

— Ah ! vous voulez ces photos ? dit-il avec un effort. Vous les donnez à Kruger ! Eh bien vous ne les aurez pas ! Vous ne les aurez même pas si ça devait faire électrocuter le pays tout entier. Compris ?

— Je m'en doutais. Attendez, monsieur Maddox, voulez-vous écouter tout mon récit ?

— Et pourquoi croyez-vous que je vous ai fait revenir ici ? Nom de Dieu ! Pour contempler votre tête de crétin ?

— Bon, dis-je en approchant une chaise. Ça va être long, mais au moins vous serez fixé.

— Ah, je serai fixé ! répéta-t-il. Vous aussi, vous allez être fixé. C'est moi qui vous le dis.

Je ne lui permis plus de m'intimider. Je lui racontai toutes mes aventures depuis la rencontre de Myra jusqu'à la rencontre de Kruger.

Il resta là à tambouriner sur son bureau avec des airs de vouloir me dévorer. Harriet prit tout en sténo. Mon récit achevé, aucune réaction. Seulement un silence long et pénible. Harriet elle-même avait l'air dubitatif.

— Quelles divagations ! cria-t-il en explosant enfin. Mon opinion est faite. Vous êtes un danger public, jeune homme. Je vais agir en conséquence et savez-vous ce que je vais faire ? Je vais vous faire interner. Avant la fin de la semaine prochaine, vous serez au cabanon, même si je dois dépenser mon dernier sou.

Je me levai avec inquiétude :

— Eh... Vous ne pouvez pas faire une chose pareille !

— Avec ça, gronda-t-il. Je ne vous donne pas huit jours pour être dans une camisole de force.

On frappa.

— Entrez ! cria Harriet.

C'était Murphy, le portier. Je n'avais jamais vu un homme si changé dans un laps de temps aussi court. Ses traits étaient pâles et tirés. Il semblait porter un poids de mille kilos.

— Qu'est-ce que vous voulez ? grommela Maddox. Allez-vous-en. Je suis pressé.

— Mes excuses, monsieur Maddox, dit Murphy d'une voix basse. Je viens vous faire mes adieux. Je vais vous quitter, monsieur.

— Comment me quitter ? dit Maddox stupéfait. Vous êtes ici depuis vingt ans.

— Je sais bien, monsieur, dit Murphy en secouant la tête avec tristesse. Ce sera un coup dur pour ma femme. Mais il vaut mieux que je parte, monsieur, pendant que je suis encore lucide.

Maddox se leva :

— Qu'est-ce que ça signifie ? rugit-il. J'en ai assez de ces simagrées, Murphy. Cette plaisanterie pourrait vous coûter cher. Je ne veux pas qu'on me fasse perdre mon temps, vous entendez ? Retournez donc garder vos portes. Et si vous avez trop bu, allez vous reposer. Vous êtes un vieux serviteur. Je veux bien vous passer cette incartade.

Murphy se rapprocha.

— Ce n'est pas ça, monsieur, dit-il d'un air désolé, c'est mon cerveau, monsieur Maddox.

— Votre cerveau, répéta celui-ci en reculant avec inquiétude.

Murphy acquiesça.

— C'est ça, monsieur. Ce matin il fonctionnait encore normalement, maintenant il ne marche plus. Vaut mieux que je parte avant de commettre quelque acte regrettable.

— Qu'est-ce qui vous fait penser que votre cerveau a faibli ? dit Maddox retranché derrière son bureau.

— J'entends des choses, m'sieur. Des voix dans ma tête.

Maddox en appela à Harriet.

— Est-ce qu'on entend des voix lorsqu'on s'en va de la tête ?

Harriet leva ses épaules carrées.

— Ce n'est pas un signe encourageant, monsieur Maddox, dit-elle doucement.

Maddox s'essuya le visage.

— Sans doute, mais de quel genre de voix s'agit-il ?

— Il y a un gros chien, en bas, dit Murphy frémissant... J'ai cru qu'il me parlait, tout à l'heure. Voilà pourquoi je dis que j'entends des voix.

— Un chien ?... Il vous a parlé ?... Qu'est-ce qu'il a dit ? demanda Maddox.

— Il voulait savoir si je changeais de chaussettes tous les jours.

Je me levai en criant :

— Quoi ?... Un chien ?...

Murphy recula en tremblant :

— Oui, monsieur Millan... Un gros chien... Je devrais pas vous embêter avec ça, mais...

— Mais c'est Whisky, ça. Où est-il ? Faites-le monter tout de suite ! Où l'avez-vous laissé ?

Je me retournai vers Maddox :

— Je vais vous montrer quelque chose.

— Je veux pas le voir, se lamenta Murphy. Je pourrais pas supporter ça.

Je me précipitai vers la sortie. La moitié du personnel, occupé à écouter à la porte, dégringola dans la pièce. Peu m'importait. J'écartai les uns, piétinai les autres et m'élançai vers l'ascenseur.

Je trouvai un attroupement en bas. Aucune trace de Whisky.

— On n'a pas vu un chien par ici ?

— Si, répondit un grand type en se frayant un chemin vers moi. C'était un gros chien-loup qu'est entré il y a quelques minutes. Le père Murphy a failli devenir cinglé. Le clebs est parti avec des airs offusqués.

— Il est parti de quel côté ?

— À droite... De quoi s'agit-il ?

Je sortis en courant sans donner de réponse.

Toujours aucune trace de Whisky. Mais ça ne m'inquiétait plus guère. S'il était parti, ça ne pouvait être qu'à la maison.

Je fis signe à un taxi et donnai mon adresse au chauffeur.

— Restez près du trottoir, je cherche un copain.

Le chauffeur, un petit mec desséché, avec des yeux méfiants, toucha sa casquette.

— Je m'arrêterai où vous voudrez, dit-il, et il se mit à rouler près du caniveau.

Nous étions presque arrivés quand je repérai Whisky. Il avait l'air mieux portant. Quelqu'un avait dû le soigner. Mais il avait toujours cette vilaine blessure à la tête.

— Arrêtez ! hurlai-je au chauffeur.

Et je me précipitai hors de la voiture.

— Whisky, criai-je en courant, ça fait du bien de te revoir, ma vieille.

Whisky se retourna vivement.

— Je t'ai cherché partout, toi.

— Viens donc dans le taxi, lui dis-je en le caressant doucement. Nous avons des tas de choses à nous dire.

Nous sautâmes dans la voiture.

— Promenez-nous un peu, dis-je au chauffeur, j'ai à parler à mon chien.

Le bonhomme regarda Whisky.

— Un beau cabot que vous avez là, dit-il. J'espère que vous ne le battez pas.

— Écoutez, mon vieux, répondis-je en poussant Whisky dans un coin de façon à pouvoir m'installer, j'ai pas le temps de causer avec vous.

— J'aime pas les types qui frappent leur chien, dit le chauffeur en se retournant. La dernière fois, j'en ai attrapé un, qu'est-ce qu'il a pris !

— Sans blague ? dit Whisky en poussant son museau dans la figure du bonhomme ; ça devait être un petit crevé.

— Et après ? Ça ne change rien à la chose, dit le chauffeur en démarrant.

Whisky et moi nous mîmes à notre aise et nous échangeâmes des regards affectueux.

— Eh bien, mon petit vieux, on t'en a fait voir, raconte-moi un peu ce qui s'est passé.

Avant qu'il pût répondre, nous fûmes précipités sur le plancher dans un grincement de freins formidable.

— Qu'est-ce que vous fabriquez ? criai-je au chauffeur. Je vous paye pour conduire et non pour nous esquinter.

Le chauffeur se retourna avec des joues pâles comme le ventre d'un poisson.

— Dites donc, je n'ai pas entendu parler ce chien ?

— De quoi je me mêle ? Occupez-vous à conduire, mon vieux, c'est tout ce qu'on vous demande.

— Minute ! grogna le type en nous dévisageant avec ses yeux de rongeur. Je veux tirer ça au clair. Ce chien m'a parlé, oui ou non ?

— Admettons que oui. Qu'est-ce que ça peut vous faire ?

— Rien, bien sûr. Seulement les cabots, ça ne parle pas. Ça aboie, figurez-vous.

— Eh bien, voici l'exception qui confirme votre règle.

— Ah bon, si c'est pas plus grave que ça, dit le chauffeur soulagé.

Il se remit à conduire.

— Je croyais que tu avais perdu la voix, dis-je à Whisky.

— En effet. C'était très incommode. J'espère que je ne serai plus jamais réduit à aboyer. Ça ne vous avance à rien. Mais ne perdons pas notre temps. Je sais où se trouve Myra.

— Moi aussi, dis-je tristement. Chez Peppi.

Whisky secoua la tête.

— Non, elle est chez Waxey, dans une pièce au premier, sur la rue.

Je le regardai.

— Puisque je te dis qu'elle est chez Peppi. Laisse-moi te mettre au courant. Et de tout lui raconter sur Ansell, Peppi et tout le bataclan.

Il ne me quitta pas de ses yeux vifs et quand j'eus fini, il me dit :

— Laisse tomber les photos, je te répète qu'elle est chez Waxey. Il faut la sortir de là et faire arrêter Peppi. Dis au chauffeur de faire demi-tour.

— Tu es sûr ? dis-je, à moitié convaincu. Waxey serait donc dans la bande de Kruger ?

— Cesse de japper, veux-tu ? dit Whisky d'un air féroce, et donne l'adresse au chauffeur.

— Bon, dis-je en me penchant en avant. Mulberry Park, s'il vous plaît.

— Ça va, dit le chauffeur. Écoutez-moi, je viens de réfléchir un peu. Vous ne me ferez jamais croire qu'il a parlé, ce clebs.

Il bifurqua dans une rue transversale.

CHAPITRE XVI

Pendant le trajet de Mulberry Park, Whisky m'expliqua ce qui lui était arrivé. Il avait assisté à l'enlèvement de Myra à quelques mètres de chez nous. Puis il avait suivi la voiture qui l'emmenait jusque chez Waxey. Là, il avait essayé de lui venir en aide, tentative vaine contre Waxey et Lew réunis, il avait réussi tout juste à s'en tirer vivant après avoir été caressé à coups de nerf de bœuf.

J'écoutai avec une fureur contenue.

— Il n'est pas près de recommencer à te battre. Je vais lui casser la gueule.

— Méfie-toi, dit Whisky. Il est costaud, le gars.

— Je ferai attention. Je tâcherai de le descendre quand il aura le dos tourné.

Le taxi ralentit. Whisky dit :

— Nous y voilà.

Je sortis et réglai le chauffeur qui ne me regarda même pas. Cependant il lança un coup d'œil soupçonneux sur Whisky en empochant son argent, puis il s'éloigna en vitesse.

— Pas l'air de nous aimer, ce gars-là, dis-je à Whisky. Et maintenant, écoute, on n'arrivera à

rien si tu es repéré. Contente-toi de surveiller les environs. Si au bout d'une demi-heure, tu ne me vois pas ressortir, va chercher les flics.

— Pas la peine si elles n'y sont pas toutes les deux, dit Whisky. Si les flics mettent la main sur Myra, nous sommes dans le pétrin.

— Ça c'est certain. Et s'il m'arrive quelque chose à moi ?

— Je t'enverrai une couronne, répliqua Whisky. Qu'est-ce que je peux faire de plus ?

— Ne t'en fais pas pour la couronne. Tu feras bien de venir me chercher, si tu ne me vois pas sortir.

— J'y penserai. L'idée ne me séduit pas tellement.

— Je comprends ça. Tu es sûr qu'elle y est, au moins ?

— Oui, je l'ai vue là-haut, dans la chambre qui donne sur la rue.

— Bon, alors il suffit d'y aller.

— C'est ça. Et si quelqu'un te défend de monter, ne fais pas attention.

Il me semblait que je ne recevais pas tout l'encouragement voulu, mais Whisky ne devait pas être d'une race de chiens encourageants.

Je le laissai au coin de la place et, sans me presser, je m'avançai vers la boutique. Le lieu me paraissait désert et je ne trouvai, à l'intérieur, qu'un jeune gringalet à moitié endormi sur le comptoir.

— Où est Waxey ? demandai-je.

— Sorti, bâilla le jeune type en remettant sa tête sur les bras.

Je lançai un coup d'œil rapide autour de la pièce. Il y avait une porte à droite qui devait conduire au premier.

— Bon, je l'attendrai, dis-je en m'asseyant sur une caisse retournée près de la porte.

Le gringalet ne dit rien. Il était presque endormi. Je ne le quittais pas des yeux.

Quand il se mit à ronfler, je m'approchai de la porte sans éveiller son attention. Je lui donnai quelques secondes pour plus de sécurité, puis je glissai vers la porte. Elle s'ouvrit sans bruit et je m'engageai dans un couloir obscur au bout duquel je voyais un escalier. Derrière moi le jeune homme dormait profondément.

Je me serais senti plus rassuré si j'avais eu un revolver. Malgré tout si Myra se trouvait là, je l'en sortirais coûte que coûte. Je gravis les marches d'un pas pressé.

La première chambre que j'inspectai était sans doute celle de Waxey. Elle était vide, excepté un lit de camp et beaucoup de poussière. Waxey, de toute évidence, ne menait pas une existence douillette.

La porte suivante était fermée à clef. Je n'avais pas le temps de faire de cérémonies.

Un superbe coup de pied juste au-dessous de la serrure et je me trouvai à quatre pattes dans la pièce.

Myra se retourna sur le lit pour voir qui j'étais. Je la regardai en souriant.

— Vous voilà enfin, dit-elle en essayant de se lever. Puis je remarquai ses poignets et ses chevilles attachés.

— Ne restez pas là comme un plat de nouilles. Amenez votre carcasse et sortez-moi d'ici.

— Comme il fait bon entendre votre voix, mon petit lapin.

— Pas le moment pour ça, mon vieux, dit Myra d'une voix aigrelette en remuant sur le lit. On fera du sentiment tout à l'heure.

— Bon, répondis-je en m'approchant d'elle. Ils vous ont pas fait trop de mal, au moins ?

— Pas eu le temps encore, mais ils m'avaient promis des distractions.

J'examinai les cordes qui l'attachaient. Vrai travail de spécialistes. Mais mon couteau en vint vite à bout.

— Voilà, mon petit lapin, dis-je en m'asseyant près d'elle. Ça va mieux ?

— Comment voulez-vous que je me sente mieux avec une crampe pareille, dit-elle en remuant les jambes avec une expression douloureuse.

— Laissez-moi faire, dis-je en retroussant mes manches. J'aurai vite fait de vous ravigoter.

— Bas les pattes ! dit Myra énervée. Je sais me masser toute seule.

— Dommage. Ça m'aurait fait plaisir.

Tandis qu'elle faisait circuler son sang, je me mis à examiner la pièce. Un appareil bizarre, composé de deux gros ressorts, d'une menotte au bout d'une longue chaîne et de quelques engrenages, se trouvait sur la table. L'engin m'intriguait.

— On me le payera, et cher, dit Myra en colère. Pourquoi m'avoir enlevée, moi ?

— Je vais vous le dire, répondis-je en ramassant la menotte. Qu'est-ce que c'est que ce truc-là ?

Myra poussa un petit cri.

— N'y touchez pas !

— Pourquoi ? C'est un piège à homme ?

Il y eut un brusque déclic. Les ressorts se détendirent, les engrenages tournèrent, et je me trouvai attaché à mon tour.

— Imbécile ! dit Myra en fureur.

— C'est bien un piège, j'avais raison ! fis-je en admirant l'appareil. C'est malin, ce machin-là. Une invention à lancer sur le marché.

Myra mit les pieds par terre et se traîna jusqu'à moi.

— Je vous avais dit de laisser ça tranquille.

J'essayai de secouer la menotte.

— Ne vous en faites pas. Je peux l'enlever. Je voulais simplement le voir fonctionner.

— Vous ne l'enlèverez pas, je vous dis ! s'écria Myra presque en larmes. Je pourrais vous tuer, crétin que vous êtes.

Elle avait raison. La menotte me serrait dur le poignet. Pas moyen de m'en débarrasser. La chaîne à laquelle elle était attachée me permettait à peine de bouger.

— Dites donc, il faut m'enlever ça, dis-je avec inquiétude.

— Mais ne je peux pas, se lamenta Myra. Qu'est-ce que je vais faire, maintenant ?

Je continuai, pendant un temps, à lutter avec la menotte. Efforts inutiles. Je renonçai en disant :

— Cette chaîne n'a tout de même pas la prétention de me tenir comme ça !

J'appuyai mes pieds contre le mur et rejetai mon poids en arrière en tenant la chaîne de mes deux mains. En principe, j'aurais dû en arracher l'anneau. En fait, je faillis attraper un coup de sang. L'anneau ne bougea pas, je restai par terre à m'essuyer le front.

— Vous avez raison, ma douce. Je suis un imbécile doublé d'une andouille.

— Vous serez tué si on vous trouve ici, dit Myra d'une voix anxieuse.

— Il ne faut pas dire des choses pareilles, m'empressai-je de lui répondre. Des fois que quelqu'un vous entendrait. Ça lui donnerait des mauvaises pensées. Maintenant écoutez-moi. Nous sommes tous deux dans le pétrin, mais votre cas est encore pire que le mien.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

Je lui appris en quelques mots la fin de Doc Ansell et l'accusation qui pesait sur elle.

— Il faut vous cacher quelque part. Et faites vite. Dites à Whisky où vous allez. Il me l'apprendra plus tard.

— Je ne vous quitterai pas. Je vais chercher une lime pour venir à bout de cette chaîne.

— Vous perdez votre temps. Allez plutôt me chercher un rat. Comme ça je pourrai jouer au forçat. Maintenant partez. On ne me fera pas de mal.

— Je reste ici, répéta-t-elle. (Puis elle poussa un cri aigu.)

— Qu’y a-t-il ? Qu’avez-vous ? demandai-je, en voyant ses traits s’altérer.

Elle tendit les mains vers moi et je la vis frémissante.

— Vous n’allez pas vous évanouir ? demandai-je inquiet. Du courage. (Je tentai en vain de l’atteindre.)

— Il m’arrive quelque chose, dit-elle effarée.

Son regard m’effrayait. Puis j’aperçus une chose épouvantable. Vous ne croirez pas ce que je vais raconter. Je n’y croyais pas non plus. C’était comme si j’étais en train de perdre la vue !

Myra devenait floue. Sa silhouette se faisait indistincte, comme un cliché mal viré. Ses traits s’évaporaient.

— Qu’est-ce qui vous arrive ? m’écriai-je en sentant vibrer mon cœur.

Nulle réponse. Une image incertaine vacillait devant mes yeux, puis je vis bouger quelque chose, comme une ombre se détachant de son corps.

Vous connaissez ces films truqués où les gens deviennent transparents ? Eh bien, la forme en question avait exactement cette allure-là. Elle fit augmenter ma tension en me donnant la plus belle peur de ma vie.

Petit à petit, la forme devenait plus distincte. Et puis elle fut là, la seconde Myra, image crachée de la première mais vêtue seulement d’un soutien-gorge et d’une culotte de satin blanc.

C’était Arym, assurément. Cependant, même de les voir ensemble ne rendait pas la chose vraisemblable.

Myra recula, aussi effrayée que moi-même. Puis elle tâta nerveusement sa robe.

— Mais vous avez mes dessous ? dit-elle.

Arym s'admirait.

— Fallait bien que j'aie quelque chose, répliqua-t-elle d'un air prétentieux. Après tout, nous ne sommes pas seules.

Puis me regardant avec un air espiègle :

— Ne vous gênez pas surtout, rincez-vous l'œil. Je me hâtai de détourner les yeux.

— Vous, au moins, vous ne risquez pas de passer inaperçue ! dis-je d'une voix faible.

— Mais, c'est moi, ça ! s'écria Myra stupéfaite.

— Mais bien entendu, dit Arym. C'est-à-dire que nous partageons le même corps.

Myra se cacha le visage derrière ses mains.

— C'est affreux ! Qu'est-ce que je vais faire ?

— On s'y habitue, dit Arym en ricanant. Chacun a deux côtés à sa nature.

— Soit, mais non pas deux corps, dis-je en intervenant. C'est ça qui est affolant.

— Ça, c'est du Quintl cent pour cent, dit Arym. Celui-là avait un sens de l'humour très développé. Au fond, ça a été un bienfait. J'en avais assez de faire part à deux avec mon propre corps. Je préfère l'avoir pour moi seule.

Myra vint s'agripper à moi. Je lui passai mon bras autour de la taille.

— Ne vous inquiétez pas, lui dis-je. Ce n'est qu'un cauchemar de plus. On s'en apercevra tout à l'heure au réveil.

— Oh ! mais non ! lui dit Arym. Tu devrais le savoir depuis le temps. Je fais partie de toi-même. Seulement j'ai voulu m'en aller.

Myra ne la quittait pas des yeux.

— Vous êtes mauvaise, dit-elle d'une voix posée, foncièrement mauvaise, ça se voit.

— Et puis après ? dit Arym avec un haussement d'épaules. Tout le monde ne peut pas être vertueux. Et comme les gens seraient ennuyeux s'ils n'avaient pas quelques vices ! Tu te rends compte quelle mijaurée tu vas être sans moi ?

— C'est donc vous qui avez chamboulé mon existence ?

— Ça n'a pas été facile, tu sais ; quel soulagement de te quitter un peu.

— Vous voulez dire sans espoir de retour. Ne comptez plus revenir à présent.

— Je reviendrai quand je voudrai, riposta Arym en allant s'asseoir sur le lit. Tu ne peux pas te passer de moi.

— C'est ce qui vous trompe...

— Comment vas-tu vivre, d'abord ? railla Arym. J'ai gagné tout ton argent en le volant. Rappelle-toi Joe Krum. J'ai eu un mal fou à t'affranchir.

Myra devint écarlate.

— Comme je regrette de vous avoir écoutée !

— Tu as du caractère. On ne peut pas te retirer ça, concéda Arym à contrecœur.

— Vous n'aurez plus à vous inquiéter de mon caractère, dit Myra d'une voix sombre. Je vous ai chassée de mon organisme et il n'y aura rien à faire pour le réintégrer.

Arym haussa les épaules :

— Si tu crois que j'ai envie de réintégrer ton organisme ! Surtout après ce qui s'est passé.

— Que voulez-vous dire ? demanda Myra, les yeux fixés sur elle.

— Sans ce vieil imbécile, je ne t'aurais sans doute pas quittée pour de bon. Je commençais à avoir raison de toi, malgré toute ta résistance. Mais lui voulait mettre son grain de sel, alors il m'a fallu le tuer. Peppi prétend que je suis bonne pour la chaise électrique, si je tombe dans les mains de la police. Il va me cacher en attendant qu'on te trouve. On croit que c'est toi la coupable. Quand on aura réglé ton affaire, je pourrai refaire ma vie.

Myra comprit tout à coup dans quel guêpier elle se trouvait. Elle posa sur moi un regard désespéré.

— Si seulement je pouvais ôter cette menotte ! criai-je en secouant la chaîne avec fureur.

— Entre ce que vous pouvez faire et rien... dit Arym en pliant sous elle ses longues jambes nues. C'est le vieux combat entre le bien et le mal. J'ai essayé de m'entendre avec Myra. Mais il n'y a rien eu à faire. Voulez-vous me dire pourquoi une belle fille comme moi doit se résigner à l'existence qu'elle me fait mener, celle-là ? J'en ai marre. Depuis qu'elle vous connaît, elle n'a pas fauché une épingle. De quoi veut-elle que nous vivions ? Il m'a fallu la quitter même pour aller toucher cette récompense. Mademoiselle ne voulait pas se déranger. À présent, c'est bien planqué, personne ne trouvera le magot.

Cette pensée remplit ses yeux d'une lueur triomphale. Elle mit les mains derrière son dos et se pencha en arrière. Je m'en voudrais d'insister, mais cette fille était vraiment bien roulée.

— Vous avez toujours l'intention de m'épouser aussitôt que tout se sera tassé ? me demanda-t-elle avec un sourire espiègle.

— Je vous apprendrai que c'est moi qu'il aime, espèce de sale petite garce ! cria Myra avant que j'aie pu ouvrir la bouche.

— C'est toi qui le dis ! dit Arym d'un geste dédaigneux. C'est pourtant à moi qu'il a fait sa déclaration. Pas vrai, chéri ?

Je ne savais pas quoi dire.

— Ça suffit largement, dit Myra d'une voix menaçante. Si vous croyez que je vais vous laisser lui mettre le grappin dessus. Vous avez trop parlé déjà. Je vous emmène à la police. Ils sauront choisir entre nous deux.

Arym parut effrayée.

— Mais non, ma petite, dit-elle en se glissant hors du lit. Ça ne se passera pas comme ça.

Et elle se précipita vers la porte.

— Ne la laissez pas partir ! criai-je en essayant de la rattraper.

Myra fonça trop tard. Au moment même où Arym sortait, Lew arriva au galop. C'est alors que la situation se corsa.

D'un coup de pied, je renversai la table devant Lew. Arym disparut en claquant la porte derrière elle. Myra s'envola jusqu'au plafond.

La chute de la table entraîna celle de l'appareil de torture dont le mécanisme fut mis en branle par la secousse. La menotte s'ouvrit dans un grincement de rouages. Je détachai ma main juste à temps pour recevoir l'assaut de Lew.

J'encaissai un coup sur le coin de la tête qui me fit mordre ma langue, mais je parvins à le ralentir en lui enfonçant mon poing dans le ventre. Lew recula. Myra lui empoigna les cheveux, enrroula ses doigts autour et se mit à tirer presque amoureusement. Je crus qu'il allait devenir cinglé. Il regarda à droite. Il regarda à gauche. Il regarda derrière lui. Il ne parvint pas à voir Myra au-dessus de sa tête. Entre-temps j'eus l'occasion de le frapper à peu près où je voulais. Le souvenir de Whisky me fit choisir les endroits les plus sensibles. Il essaya bien de reculer, mais Myra, telle une sangsue, le retenait de toutes ses forces. Enfin, en levant les yeux, il parvint à discerner sa présence. Il ouvrit la bouche toute grande et resta là, horrifié. Cela me permit de lui coller un swing formidable. Il eut un petit sourire fatigué et s'écroula pour le compte.

— Voilà du boulot bien fait, dis-je en me soufflant sur les phalanges. Et maintenant, partons en vitesse.

Je la pris par la main et la fis descendre doucement vers le parquet. Elle était légère comme un duvet et je n'éprouvai aucun mal à la maintenir à côté de moi.

— L'autre s'est échappée ! dit-elle d'un ton désespéré.

Elle restait blottie contre moi, à quelques centimètres du plancher.

— Ne vous occupez pas de ça pour le moment. Vous, au moins, je vous ai retrouvée, c'est déjà quelque chose.

Nous étions près de la porte quand un pas lourd se fit entendre dans l'escalier.

— Vite, la fenêtre ! dit Myra.

Je la lâchai et courus à la fenêtre. Aussitôt dégagée, elle s'en fut heurter le plafond.

— Aôôôô ! cria-t-elle de là-haut. Je me suis fait mal.

Je ne répondis même pas. Mon regard était rivé sur le pavé, à dix mètres en dessous. Moyen sûr de se casser le cou que de partir par là.

— C'est trop haut, dis-je en quittant la fenêtre. Que diable va-t-on faire maintenant ?

Myra descendit en planant, passa par la fenêtre et s'amarra à l'extérieur. C'était un spectacle inquiétant de la voir immobile dans l'air à cette distance au-dessus du sol.

Un petit attroupement commençait déjà à se former. Plusieurs personnes s'agrippèrent les unes aux autres. Une grosse femme s'enfuit en sifflant comme une locomotive.

— Ne restez donc pas là ! dit Myra avec impatience. Donnez-moi votre main, je ne vous laisserai pas tomber.

— Quoi ?... Vous voulez...

La porte s'ouvrit avec violence derrière moi et Myra me saisit la main.

Autant avouer que je fermai les yeux en me laissant entraîner dans le vide. Mais elle n'eut aucun mal à me maintenir. J'eus la sensation d'avancer très vite. Puis j'ouvris timidement les yeux.

Nous étions déjà passés au-dessus de divers bâtiments, en laissant l'échoppe de Waxey loin derrière nous.

— Ça vous plaît ? demanda Myra en souriant sans lâcher sa prise.

— Seulement parce que j'ai confiance en vous, répondis-je en me cramponnant à elle. Autrement je deviendrais fou.

Nous planions rapidement au-dessus d'une rue animée. Un badaud nous aperçut et se cacha la tête dans ses mains. Je me dis que ce type-là serait guéri de l'alcool pour le restant de ses jours.

— Choisissons un endroit tranquille et atterrissons, proposai-je. Autrement il y aura une émeute.

Nous tournâmes en cercle autour d'un groupe de maisons, puis, voyant une ruelle déserte, nous y descendîmes. Tandis que nous retrouvions notre équilibre, nous aperçûmes un petit vieux, au bas d'une porte, qui nous regardait avec de grands yeux.

— Vous faites ça souvent ? demanda-t-il en tremblant et en tirant sa barbe.

— Ça nous arrive quelquefois quand nous nous sentons éthérés, répondis-je en m'époussetant. Ce n'est rien. Il ne faut plus y penser.

— Ah ! je voudrais bien. Malheureusement ça va me hanter pour le restant de mes jours.

— Ça ne sera pas long, dis-je avec bienveillance, faites-vous une raison.

— Ne le taquez pas, dit Myra. Il a eu une commotion.

— Ah ça oui, m'dame ! dit le vieux d'une voix empressée. Malheureusement, personne ne me croira.

Il rentra chez lui et ferma la porte.

— Aïe !... On peut s'estimer heureux d'être sortis de là.

Myra me regarda bien en face.

— C'est vrai que vous avez fait une déclaration à cette blonde ? demanda-t-elle d'une voix accusatrice.

— Mais chérie, je croyais que c'était toi ! m'empressai-je de répondre. Il y avait quelque chose dans son regard et...

— Tu veux dire que je ne t'ai pas encouragé, moi, dit Myra avec gravité. C'est peut-être vrai.

Elle posa ses lèvres sur les miennes.

— La demande en mariage tient toujours, dis-je quelques instants plus tard. Veux-tu y réfléchir ?

— Mais certainement, dit-elle. Mais d'abord il me faut des sous-vêtements. Conduis-moi à un magasin de frivolités.

— Il faut faire vite... Si les flics...

— Je ne peux pas me balader comme ça, dit Myra d'un ton péremptoire. Il faut risquer la chance.

Au bout de la ruelle je hélai un taxi. Au moment où nous nous installions, Whisky arriva en courant. Il eut le temps de sauter dedans pendant que la voiture démarrait.

CHAPITRE XVII

— Allez tout droit pour le moment, je vous dirai ça tout à l'heure, répondis-je à la question du chauffeur en empêchant Whisky de mettre ses pattes sur ma poitrine.

Myra et le chien se faisaient des mamours. Je dus dire à Whisky que quand j'aurais besoin de me faire lécher la figure, je lui ferais signe.

— Ça fait du bien de vous revoir, dit Whisky en haletant d'émotion. Je vous croyais perdus tous les deux.

— On se croyait perdus aussi, dis-je en prenant Myra par la main. Heureusement que tu as appris à planer.

— Je le fais bien malgré moi, tu sais, dit Myra sur un ton contrit. Mais il me faut des sous-vêtements, autrement je perdrais toute mon assurance.

— Qu'est-ce que vous en avez fait ? dit Whisky en dressant l'oreille.

— Ne lui raconte pas ça, suppliai-je. Il faudrait trop de temps. Tu sais bien que les flics te recherchent. Il leur suffit d'apprendre qu'on m'a vu avec

une femme blonde et un chien, et ce sera une curée générale.

— Bon, dit Myra en se mettant à son aise. Mais tu ne peux pas t'imaginer à quel point ça m'inquiète.

— L'essentiel est de décider où aller maintenant, dis-je avec insistance.

— Je te laisse le soin de régler ça, dit Myra en glissant sa main dans la mienne. Je veux bien aller où tu voudras.

— Il faut que je te mette en lieu sûr. Ensuite je rechercherai Arym.

— Qui est Arym ? demanda Myra d'un air perplexe.

— L'autre partie de toi-même, chérie. C'est comme ça qu'elle s'appelle. Si je la retrouve, tu es sauvée.

— Mais comment vas-tu faire ?

— Si je le savais ! Je ne veux même pas y penser pour le moment. Il s'agit de te trouver un endroit sûr.

Puis je me rappelai Harriet.

— Tiens, j'ai trouvé, murmurai-je en me penchant vers le chauffeur.

Je lui dis de me déposer à la première cabine téléphonique.

— Ça vous va ? dit-il en filant à travers la chaussée, malgré une circulation intense, et en s'arrêtant devant un café.

— Bien. (Puis à Myra :) Attends-moi. Il faut que je donne un coup de fil.

Il n'y avait qu'une cabine téléphonique dans le café. Elle était occupée par une bonne femme.

— Elle en a pour longtemps, cette dame ? demandai-je au garçon. J'ai un taxi qui m'attend. J'suis pressé.

Le garçon hocha la tête.

— Elle aura bientôt fini, dit-il, elle y est depuis midi et tout l'air de cette petite cabine sera aspiré d'ici peu.

Je le remerciai. C'était un homme qui connaissait son métier, car il m'avait à peine répondu que la cliente raccrocha.

— Ce qu'elles trouvent à se dire... commençait-il en se penchant sur le comptoir.

Mais j'étais déjà dans la cabine en train d'appeler le *Recorder*.

On me répondit que Miss Halliday était très occupée avec M. Maddox.

— Eh bien, il faut l'en dépêtrer. Vous lui rendrez service. Il s'agit d'une chose importante.

— De quelle importance ? demanda la standardiste avec scepticisme.

— Il y a un incendie chez elle. Son père est coincé sur le toit, improvisai-je. Si vous considérez ça comme important, vous devez pouvoir faire quelque chose.

— Je ne peux pas déranger M. Maddox pour un prétexte aussi frivole. Depuis quand est-il sur ce toit ?

J'aurais bien aimé être derrière cette petite. Elle aurait eut une belle surprise.

— Ça ne vous regarde pas. L'essentiel, c'est qu'il a le vertige, que la baraque est en flammes et qu'il veut revoir sa fille tout de suite.

— Eh bien, aussitôt qu'elle sera libre, je lui ferai la commission, dit-elle sèchement.

Elle raccrocha.

Elle ne m'avait peut-être pas cru.

Il me fallut quitter la cabine pour aller faire de la monnaie. À mon retour je trouvai un autre bonhomme en train d'y pénétrer.

— Pardon, monsieur, j'ai une priorité, ça ne vous fait rien de me céder la place ?

— Moi aussi j'suis prioritaire, dit-il en hochant la tête. Il y a un incendie chez ma femme.

— Je sais. Elle est coincée sur le toit, n'est-ce pas ?

Il me jeta un regard aigu.

— Comment savez-vous ça ?

Puis il haussa les épaules :

— Si elle est là-haut, le panorama doit l'occuper. Allez-y, je peux attendre.

Je le remerciai et rappelai le *Recorder*.

— Si vous ne me passez pas Miss Halliday tout de suite, dis-je aussitôt que la standardiste décrocha, je vous attendrai par une nuit noire.

— Eh bien, prenons rendez-vous. L'ennui c'est qu'en cette saison les nuits sont plutôt claires.

— Je m'en fous ! grondai-je.

J'aurais voulu l'étrangler.

— Je ne peux pas faire affaire dans ces conditions-là, répondit-elle en ricanant. J'aime les propositions nettes. Est-ce que ce soir vous va ?

Demain c'est la nouvelle lune. Il fera trop clair pour nous.

Cette réponse me dit quelque chose.

— La nouvelle lune ? Vous avez dit que c'est la nouvelle lune demain ?

— Mais certainement. Nous autres femmes, on est obligées de faire attention à ces détails.

— Je m'en fous. C'est quelle date demain ?

— Le 31 juillet. Vous téléphonez d'une île déserte peut-être ? Avez-vous fait naufrage ?

Je faillis laisser tomber le récepteur. La fin du mois ! Je me rappelai les paroles de Doc Ansell. C'était à la fin du mois que Myra devait perdre son pouvoir. Je jetai un coup d'œil rapide sur la pendule du café. 17 h 15. Il ne me restait plus que sept heures pour remettre les choses en ordre.

— Allô... Allô... disait la téléphoniste... Allô, ne coupez pas.

— Et Miss Halliday ? demandai-je.

— Et notre rendez-vous ?

— Entendu. Je passerai vous prendre.

— Mais je ne saurai pas vous reconnaître ?

— Je suis borgne, édenté avec une tête de faux témoin. Et je porte toujours la jambe gauche sur l'épaule droite. On me reconnaît toujours, moi.

— Le coup de la jambe m'effraye un peu, dit-elle après un court silence.

— Voulez-vous que je la laisse chez moi ?

Elle réfléchit un instant, puis :

— Tant pis, je vous attendrai comme ça. Et maintenant je vous passe Miss Halliday.

Harriet était tout intelligence. Je n'eus pas à entrer dans les détails. Elle me devina dès mes premières paroles. Elle me donna l'adresse de son appartement, me dit comment y pénétrer et promit de rentrer de bonne heure. Je la remerciai, puis raccrochai. J'eus l'impression d'avoir perdu quelques kilos depuis tout à l'heure. Devant la cabine je me heurtai au type qui attendait toujours sa communication.

— Excusez-moi, mon vieux, dit-il, pouvez-vous me rappeler pourquoi je voulais donner un coup de fil ?

Je le mis au courant.

— C'est ça, dit-il. Quelle mémoire ! L'ennui c'est que je ne sais plus si cet incendie a eu lieu aujourd'hui ou la semaine dernière. C'est bien ennuyeux.

Je l'écartai brusquement et sortis dans la rue. Je trouvai Whisky sur le plancher du taxi mais Myra avait disparu.

— Où est-elle ? demandai-je.

— Entre donc, dit Whisky. D'où viens-tu ?

La solennité de son ton me fit tressaillir. J'entrai dans le taxi et fermai la portière.

— Qu'est-ce qui se passe ? dis-je.

— Combien de temps que vous allez me garder encore ? demanda le chauffeur en colère. Si vous savez pas où aller, moi j'aimerais rentrer chez moi.

Whisky montra les dents.

— Reste où tu es et estime-toi heureux, dit-il en grognant.

En guise de réponse, le bonhomme sortit de sa voiture et s'enfuit comme un fou.

— Bonne soirée ! criai-je après lui. Revenez quand vous aurez un moment.

Le chauffeur ne m'écouta pas, il courait trop vite pour ça. Je transférai mon attention à Whisky.

— Alors, où est-elle passée ?

— Attention, dit Whisky, les flics sont là.

— Comment ? Ils l'ont attrapée ? Explique-toi !

— Je ne lui donne pas deux minutes, prédit Whisky d'un air saumâtre. Elle est allée en face, dans cette boutique de lingerie. Vous étiez à peine parti qu'elle l'avait déjà remarquée. Et elle y est entrée aussitôt malgré mes supplications. Un agent l'a tout de suite repérée et en moins de cinq secondes toute la police de New York avait cerné la boutique.

Je regardai la boutique en question. Deux agents, postés devant, semblaient trouver un intérêt particulier aux articles exposés en vitrine.

— Qu'est-ce qu'ils attendent pour la faire sortir ? dis-je en me sentant malade.

— Est-ce que je sais, moi ? dit Whisky d'un ton revêche.

Il était aussi inquiet que moi, ça se voyait.

— À quoi ça sert de poireauter ici ? ajoutai-je. Je m'en vais voir ce qui se passe. Toi, attends-moi ici.

Je sortis du taxi et traversai. Mes deux agents, dehors, firent un pas vers moi, mais j'étais déjà dans l'entrebâillement de la porte.

Puis je me trouvai devant Clancy.

— Alors, lui dis-je avec un sourire, on offre quelque chose à la petite ?

— Vous voilà, vous ! dit-il tout enflé de rage. Je vous ai cherché partout. Où est-elle ?

Je jetai un regard circulaire autour du magasin. C'était vraiment bien installé. Le décorateur s'était donné du mal. Meubles chromés, éclairage indirect avec des glaces partout. Le tapis était si moelleux qu'il me chatouillait les chevilles. Dans différentes alcôves autour de la pièce des mannequins de taille humaine exhibaient des modèles de lingerie, de robes du soir et des maillots de bain. Certains de ces mannequins étaient si aguichants que je les regardai deux fois de crainte de rater quelque chose.

À l'autre bout du magasin, un agent montait la garde sur un groupe de jeunes filles. Il n'avait pas l'air de s'embêter. Ça se comprenait. Elles avaient l'air de venir tout droit d'un music-hall. Il y avait aussi un type énervé en complet fantaisie. Le gérant probablement.

Mais aucune trace de Myra.

Je transférai mon attention à Clancy.

— Où est qui ? demandai-je. Ça ne vous arrive jamais de vous laisser vivre, mon vieux ? Regardez ces mômes-là, par exemple : ça ne fait pas battre votre pouls ?

— À d'autres ! dit Clancy d'un air féroce. Elle est entrée ici et maintenant vous voilà à votre tour. Est-ce que vous me prenez pour un âne ?

— Elle... Elle... Elle... Qui elle ? De qui parlez-vous ?

— La Shumway, tiens ! dit Clancy en serrant les poings avec un air terrible. Prenez garde, Millan. Elle est recherchée pour meurtre.

— Je sais, je sais, mais qu'est-ce que je viens faire là-dedans ? Je viens d'arriver, objectai-je. Vous avez fait fouiller la baraque, je suppose ? Et pendant qu'on est au chapitre des avertissements, prenez garde *vous aussi*, Clancy, mon journal ne voudrait pas me laisser malmener.

Ces paroles eurent de l'effet. Il transféra sa colère aux flics.

— Ne restez pas là comme des poissons empaillés ! gronda-t-il. Cherchez-la, bon Dieu ! Fouillez donc c'te boîte ! Foutez tout sens dessus dessous ! Cassez-la en morceaux. Elle est entrée là, vous devez la trouver.

Le gérant approcha en courant.

— Jamais de la vie ! baragouina-t-il. Il n'est pas question de pénétrer dans les cabines d'essayage ! Je ne permettrai pas une chose pareille ! Mes clientes ne voudront pas la tolérer. C'est une honte, vous entendez !

— Attendez ! dit Clancy aux agents. (Puis au gérant :) Que voulez-vous que ça me foute ? Une femme est entrée ici il y a cinq minutes. Où est-elle ?

Le gérant fit des gestes désespérés.

— Je l'ai fait entrer dans ce cagibi, dit-il en indiquant un local vide à côté des alcôves. Elle a disparu, Dieu sait où !

— Eh bien on va la trouver, dit Clancy entre les dents. Envoyez une de vos vendeuses dans tous ces cagibis me faire sortir toutes ces bonnes femmes.

— Chouette ! Ça promet ! lui dis-je. Le type austère que vous êtes ignore probablement que les femmes se déshabillent là-dedans ?

— On ne vous demande pas votre avis, rugit Clancy. Je vais retrouver cette fille. Même si c'était mon dernier boulot, je la retrouverai.

— Ça sera certainement votre dernier boulot si vous transformez en danseuses nues toutes ces femmes du monde. Savez-vous que Mme Summers est cliente de cet établissement ?

— Taisez-vous ! me hurla-t-il en plein visage. (Mais je voyais bien que je l'avais effrayé.) Vous voulez qu'elle nous échappe, n'est-ce pas ? Eh bien, elle ne nous échappera pas.

Je haussai les épaules.

— Allez-y. Je viendrai à votre enterrement.

Clancy se retourna vers le gérant.

— Faites-les sortir toutes et que ça saute ! Une meurtrière est cachée là-dedans !

Le gérant hésita encore. Mais il n'y pouvait vraiment rien. Il dit quelque chose à deux vendeuses qui allèrent de cabine en cabine.

Au bout de cinq minutes, six femmes en peignoir, s'étaient alignées avec indignation devant un Clancy à moitié fou. Aucune trace de Myra.

Pendant qu'il les scrutait, je jetai un coup d'œil sur les mannequins en cire et devinai la cachette de Myra. En effet, une des effigies lui ressemblait étrangement. Je la regardai avec insistance et rencontrai des yeux éplorés. Elle portait une robe noire très chic et un galurin qui lui cachait la figure. Rangée là avec les mannequins, il fallait être tout près pour la détecter.

— Va-t'en ! siffla Myra. Ne me regarde pas !

— Mais j'ai une terrible envie de te regarder, dis-je à voix basse. D'abord je t'adore, ensuite tu as une allure inouïe. Tu n'as pas peur, chérie ?

— Si, et comment... Va-t'en, je t'en prie.

À ce moment précis une vendeuse s'approcha.

— Bonjour, dit-elle.

Je la regardai avec hésitation. C'était une rouquine. Or j'ai un faible pour les rouquines, surtout quand elles ont une peau laiteuse, des yeux verts et une ligne bien sinueuse. Celle-ci réunissait toutes ces qualités. Je lui dis bonjour en levant mon chapeau.

— Si vous voulez acheter une robe, dit-elle en souriant, je me ferai un plaisir de vous aider.

Un coup d'œil sur Clancy me montra qu'il était toujours occupé à apaiser la fureur des clientes.

— J'ai eu cette idée, en effet, dis-je avec précaution. Mais je n'ai rien chez moi qui puisse aller dans cet emballage.

— Ne vous en faites pas pour ça, dit-elle en s'insinuant plus près de moi. L'ennuyeux, au contraire, c'est qu'il y a plus de filles que de robes.

— Eh bien, j'aime mieux ça. Je suis un grand amateur de naturel.

Elle clignota un bon coup, puis, nullement démontée :

— Je connais quelque chose sur les amateurs de naturel, dit-elle d'un air perplexe, mais je ne me rappelle plus quoi au juste.

— Fiez-vous à vos instincts, mademoiselle. Ça vaudra mieux.

- Autant conduire une bagnole sans frein. Je connais mes instincts mieux que vous.
- Je commençai à la trouver amusante.
- Si on sortait ensemble un de ces jours ? proposai-je d'un air optimiste.
- Pas de projets pour le moment. Occupons-nous de la robe. Elle m'irait bien, n'est-ce pas ? Elle est très habillée.
- Je ne suis pas du tout sûr de vouloir vous voir très habillée. Plutôt le contraire.
- Je ne goûte pas beaucoup ce genre de réflexion. En tant que vendeuse surtout.
- Eh bien, allons quelque part où vos susceptibilités professionnelles ne vous gêneront pas.
- Laissez-moi mettre cette robe, dit-elle avec insistance. Elle m'irait très bien, vous savez.
- Un autre jour, répondis-je, effrayé de la voir mettre les mains sur Myra.
- C'est si joli ! dit-elle à regret, puis elle serra le bras de Myra avec stupeur.
- Je lui saisis la main d'un geste nerveux.
- Laissez-moi vous lire les lignes de la main. J'étais chiromancien, dans le temps.
- Si vous n'en avez vraiment qu'à ma main, vous pouvez toucher, dit-elle en essayant de sourire.
- Mais en même temps elle regardait Myra avec un certain malaise.
- Figurez-vous que ce mannequin-là a un contact presque humain.
- Ouais, dis-je en tapotant les hanches de Myra. C'est formidable ce qu'on arrive à faire maintenant avec du papier mâché.

Je la tenais toujours par la main et elle retrouva, petit à petit, son sang-froid. Puis, du coin de l'œil, je vis bouger Myra. Elle s'éleva à trente centimètres au-dessus du sol sans quitter sa pose immobile. Cela me donna des sueurs froides.

La rouquine, qui tournait le dos à Myra, ne la vit pas dans cette posture.

Je posai la main sur l'épaule de Myra, la fis descendre sur son socle et l'y maintins.

— Vous pourriez réellement me lire les lignes de la main ? demanda la rouquine.

— C'est-à-dire que j'ai suivi des cours par correspondance, il y a quelques mois, dis-je en me sentant désespéré. Jusqu'à maintenant, je ne sais lire que le passé. Mais à partir de la semaine prochaine, j'espère pouvoir vous dire l'avenir.

Je relâchai Myra pendant une seconde. Elle décolla aussitôt et il me fallut l'ancrer de nouveau à son socle.

La rouquine retira sa main brusquement.

— Eh bien, dit-elle, j'attendrai la semaine prochaine. Je connais très bien mon passé et préfère le garder pour moi.

Cela ne m'étonna pas, mais j'évitai de le lui dire.

— Vous avez vraiment l'air d'aimer ce modèle-là, dit-elle. Ou est-ce que vous êtes indécis ?

Il devenait de plus en plus malaisé de tenir Myra en place. Elle parvint encore à s'élever de quelques centimètres, avant d'être clouée de nouveau sur son socle.

La rouquine respira très fort.

— Il essaye de s'élever, ce mannequin-là, dit-elle d'une voix timorée.

— Il y a un courant d'air ici, expliquai-je, et ces mannequins sont si légers...

Elle recula.

— Je n'aime pas ce truc-là, dit-elle. Oh ! mais pas du tout.

Clancy, débarrassé enfin des clientes indignées, vint nous rejoindre à ce moment précis. Il suait comme un bœuf et paraissait furibard.

— Pourquoi tripotez-vous ce mannequin ? me demanda-t-il d'un air soupçonneux.

— Que voulez-vous, j'suis comme ça. Les mannequins me passionnent.

— Elle a quelque chose, cette figurine-là, cria la rouquine. J'ai l'impression qu'elle cherche à s'envoler.

Clancy lui lança un regard méfiant.

— S'envoler ? Que voulez-vous dire ?

— Je n'en sais rien, mais c'est pourtant ce qu'elle essaie de faire.

— Ne prêtez aucune attention à elle, mon vieux Clancy, elle ne se sent pas bien aujourd'hui.

Clancy promena son regard sur moi et sur Myra.

— Ah ! C'est donc ça ! dit-il entre les dents. J'aurais dû m'en douter plus tôt. Et d'arracher le chapeau de Myra sans que j'eusse le temps de l'arrêter.

Myra ne broncha pas. Elle resta là avec son corps rigide et des yeux parfaitement inexpressifs.

Clancy la regarda fixement.

— Ouais, c'est bien elle. Eh bien cette comédie a assez duré. Vous êtes en état d'arrestation.

Je reculai en lâchant l'épaule de Myra. Elle décolla aussitôt, en évitant les mains de Clancy qui s'était rué sur elle, et monta, toujours aussi raide, jusqu'à une hauteur de trois mètres.

Il n'en fallut pas plus pour anéantir Clancy.

— Nom de Dieu ! gémit-il les yeux fermés, quelle horreur !

— Qu'est-ce qu'il y a, mon pauvre vieux, lui dis-je en lui tapant sur le dos. Vous n'avez pas encore vu ces mannequins plus légers que l'air ? Ils permettent de résoudre le problème des transports.

— Je me fous des transports, dit-il en épiaint Myra entre ses doigts. En ce moment j'ai assez de mes propres problèmes.

Ce fut alors que Whisky fit une entrée inaperçue dans la confusion générale : hurlements des vendeuses, défaillance du gérant, agents enracinés dans le plancher.

Ce qui était plus grave, c'est que la rouquine s'était jetée à mon cou et poussait des cris stridents dans mon oreille

Il était grand temps que Whisky arrivât.

Il vint vers moi avec des airs approbateurs.

— Tu n'as pas perdu ton temps, je vois. Une jolie fille, ma parole.

Ces paroles eurent un effet atomique. La rouquine étouffa un gémissement, puis s'affaissa. Clancy recula avec une figure enfarinée. Les ven-

deuses cessèrent de hurler pour tomber dans les bras des agents.

— Et mes chiens parlants, et mes femmes flottantes, vous y croyez maintenant ? dis-je à Clancy.

— Je croirais n'importe quoi, dit Clancy en frémissant. Vous allez tous venir chez le chef.

Whisky renifla la rouquine.

— C'est marrant comme les filles tombent dans les pommes, dit-il en lui léchant énergiquement le visage.

Un coup de pied à l'endroit voulu le fit arrêter en jurant.

— Laisse-la tranquille ! criai-je Tout ce maquillage te ferait du mal.

— Ça avait bon goût, en tout cas, dit Whisky avec un regard oblique. Mais mon intention était de la ranimer.

— Elle n'a pas besoin d'être ranimée. Elle est bien mieux comme ça.

— Vous ne pouvez pas le faire taire ? me dit Clancy en regardant Whisky comme quelque monstre de cauchemar. Moi je n'en peux plus.

Myra plana devant moi en coup de vent.

— Et maintenant, dit-elle, je ferais peut-être bien de m'éclipser.

— Non, on ne peut plus continuer comme ça. On va tous aller chez Summers, qui tirera les choses au clair.

Elle vint se poser dans mes bras. J'en profitai pour l'embrasser goulûment. Effusion compréhensible.

— Tout ira bien, lui promis-je. Ils seront obligés de se rendre à l'évidence.

— Vous ne pouvez pas la faire rester sur le sol ? me demanda Clancy en essayant de se reprendre. Ça me fait mal de la voir comme ça.

— Je m'en fiche pas mal, par exemple, dit Myra en fronçant les sourcils. Je ne vous dois rien, moi.

— Il faut rester ainsi, lui dis-je. Plus tu te feras voir comme ça, et plus nous aurons de témoins. Allons-y, mon chou.

Je la pris par les épaules et commençai à la pousser vers la porte. Spectacle inquiétant sans doute. Myra restait étendue en l'air, les bras croisés sur sa poitrine. J'avais l'air de pousser une voiture d'enfant sans roue.

Whisky me suivit :

— Vous avez l'intention de vous balader comme ça, vieux frère ? me demanda-t-il.

— Oui.

Je laissai Myra flotter toute seule pendant que j'ouvrais la porte du magasin.

— Dites donc ! dit Clancy en nous courant après, vous ne pouvez pas faire ça !

— Ah non ? C'est tout de même pas vous qui avez la prétention de nous en empêcher ! dis-je farouchement.

Clancy jeta autour de lui des regards désespérés.

— Hé ! là, vous autres, cria-t-il aux agents apeurés, mettez-moi ces deux-là dans le car.

Après un moment d'hésitation, les agents s'approchèrent avec prudence.

— On va avoir des histoires, dis-je à Myra.

Elle posa les pieds par terre.

— Laisse-moi faire, dit-elle avec des yeux étincelants. J'ai été gentille jusqu'à présent, mais s'ils veulent faire les méchants, ils trouveront à qui parler.

Maintenant qu'elle se tenait sur le sol, les flics reprirent courage et s'approchèrent de nous en bloc.

Myra donna une chiquenaude et ils s'arrêtèrent net.

— Il commence à pleuvoir ! dit l'un d'eux inquiet.

— Et puis après, gronda Clancy. Que voulez-vous que ça me fasse ? Je vous dis d'arrêter cette femme.

Un gros flic irlandais tendit la main et pâlit.

— Bon sang ! dit-il d'une voix étranglée, il pleut dans cette boutique.

Je crus que Clancy allait devenir fou.

— Tu ne sais pas encore, bougre d'âne, que la pluie ne tombe pas à l'intérieur des maisons ! Je vais te faire révoquer, moi, si tu ne fais pas tout de suite ce que je te dis.

Nouvelle chiquenaude de Myra. Raidissement de Clancy.

— Mais c'est qu'il pleut, nom de Dieu, gémit-il en regardant le plafond.

— Quand je vous le disais, patron ! cria le grand Irlandais. Je crois que je vais sortir, moi.

Je regardai intrigué, une petite pluie fine qui tombait, non pas du plafond, mais de quelques centimètres au-dessus de chaque agent.

Ils bougeaient nerveusement, mais la pluie se déplaçait avec eux. Je n'avais jamais rien vu d'aussi diabolique.

— C'est toi qui fais ça ? dis-je à Myra.

— Naturellement. Tu ne savais donc pas que je sais faire tomber la pluie ? C'est une vieille coutume naguale.

Tout à coup elle aperçut la rouquine. Elle était assise par terre avec un air étourdi.

— Et voilà une jeune personne qui aurait bien besoin d'être rafraîchie aussi, dit-elle d'une voix inquiétante, et elle claqua des doigts en direction de la vendeuse.

Pas question de pluie fine, cette fois. Une averse torrentielle s'abattit sur la malheureuse rouquine. Elle se leva en poussant des hurlements et courut de droite et de gauche, poursuivie par l'impitoyable déluge. Au bout de quelques secondes, elle était trempée jusqu'aux os.

— Ça ira comme ça, je pense, dit Myra satisfaite. Elle n'est plus si séduisante, n'est-ce pas ?

La rouquine avait l'air d'un cadavre repêché dans une rivière.

— En effet, répondis-je en me demandant si je n'avais pas perdu la raison.

Nouvelle chiquenaude de Myra. La pluie s'arrêta.

Clancy et ses agents étaient en train de s'essuyer, la rouquine se roulait par terre avec des gestes d'hystérique.

— Et si on reparle du panier à salade, dit Myra d'une voix froide, la pluie recommencera à tomber.

— Faites ce que vous voulez, mam'selle, dit Clancy effondré. On ne vous fera pas d'histoires.

Myra reprit sa position étendue.

— Poussez-moi à travers les rues jusqu'à la préfecture, me dit-elle. Comme ça, on en aura des témoins.

Ce fut alors que Sam Bogle apparut.

De toute évidence, il venait de s'expliquer avec une bouteille de whisky. Il n'avait d'yeux que pour Myra.

— N'espère pas t'en tirer, dit-il. Doc était mon pote. Aucune gonzesse ne peut tuer mes potes sans passer à la caisse.

— Ce n'est pas moi qui l'ai tué, dit-elle d'une voix tranquille. Tu devrais le savoir, toi, Sam.

— Oh si, c'est toi qui l'a buté, dit Sam avec une lueur mauvaise dans les yeux. Et maintenant tu vas payer, ma fille. Voilà ton compte, tiens !

— Attention ! cria Whisky en bondissant.

Trop tard. Le coup était parti. Myra chancela en avant puis s'écroula.

Tous les yeux étaient rivés sur elle. Impossible de faire un mouvement. Sam laissa tomber son revolver. Puis je me penchai sur Myra. Au même moment Sam se mit à gémir.

— J'voulais pas le faire, vrai. J'voulais pas le faire.

CHAPITRE XVIII

Il fallut attendre plus d'une heure avant que le médecin de service se prononçât sur Myra.

Nous étions nombreux dans la salle d'attente : Clancy, Summers, Whisky, Bogle et moi-même, sans compter l'escorte de Bogle.

Summers et Clancy avaient leurs yeux fixés sur Whisky. Ils semblaient avoir du mal à croire en un tel phénomène. Summers savait tout, à présent. Après s'être remis du choc d'entendre parler un chien, il fut assez grand seigneur pour me faire des excuses.

— Vous avez les mains libres, dit-il. Comment expliquer une telle histoire au tribunal ! Pourvu que la petite ne meure pas. C'est l'affaire la plus invraisemblable que j'aie jamais connue. Il ne faut pas m'en vouloir d'avoir été méfiant, Millan, mais si vous voulez poursuivre l'autre fille, allez-y mon vieux.

Je n'avais pas le courage de poursuivre Arym. De savoir Myra étendue dans la petite salle en face, et s'efforçant de vivre, m'enlevait toute énergie.

Je voulais seulement me tenir prêt pour le cas où on pourrait la voir.

Whisky faisait comme moi.

Nous restâmes là à attendre. Quand le médecin apparut enfin, je n'osai pas me faire connaître.

— Lequel d'entre vous est M. Millan ? demanda-t-il.

Summers se leva et lui dit quelque chose. Le docteur haussa les épaules. Puis Summers me fit un signe de tête et je sortis derrière le docteur. Whisky me suivit. J'avais l'impression que mes jambes venaient d'être écrabouillées par un autobus.

— Comment va-t-elle, docteur ? dis-je en regardant anxieusement son visage fatigué.

— Pas si bien, répondit-il. Elle vous réclame. Ne l'énervez pas. Je ne crois pas qu'elle puisse s'en tirer.

— Il *faut* qu'elle s'en tire ! dis-je en lui saisissant le bras. Il faut la sauver, vous entendez ?

— Nous faisons tout ce que nous pouvons, dit-il en se dégageant avec une grimace douloureuse. Malheureusement elle ne fait rien pour nous aider. Pas grand-chose à faire pour une malade qui jette l'éponge. Voilà pourtant ce qu'elle fait. Elle ne semble pas vouloir rester en vie.

— Je peux la voir ?

— Oui, pendant une minute, mais attention à ce que vous dites.

J'entrai dans la petite pièce avec Whisky.

Myra gisait là, pâle et menue. Spectacle déchirant pour moi.

Je m'assis et lui pris la main.

— J'avais bien peur que tu ne viennes pas.

Elle ouvrit les yeux.

Whisky avança son long museau. Elle lui caressa les oreilles un instant avant de me regarder de nouveau.

— Il n'y avait personne d'assez costaud pour m'empêcher d'entrer, dis-je en essayant de sourire. Il faut te remettre, chérie. Je ne peux plus me passer de toi.

— Je me remettrai, tu sais... Seulement je suis très lasse. Je me sentirai mieux tout à l'heure après avoir dormi un peu... Je ne peux plus me tenir éveillée.

— Écoute, le docteur prétend que tu n'essayes pas de résister, poursuivis-je en lui caressant le poignet. Il faut réagir. Whisky et moi avons besoin de toi. Tu ne vas pas nous faire faux bond maintenant.

— C'est bien difficile ! dit-elle d'une voix assoupie. Je n'ai que la moitié de mes forces. Si j'avais l'autre moitié, je saurais combattre mieux.

Puis je compris pourquoi elle ne pouvait se remettre. Elle avait besoin d'Arym pour lutter. Avant que je puisse lui répondre, une infirmière me fit signe de partir.

Je tapotai la main de Myra.

— À tantôt. Promets-moi de m'attendre.

Elle fit un effort pour garder ses yeux ouverts.

— Reviens bientôt, dit-elle d'une voix grave.

Je sortis dans le vestibule.

— Ça va mal, hein ? dit Summers.

— J'ai bien peur. Ça ne vous fait rien que je fasse un petit tour ?

— Non bien sûr, répondit-il avec commisération. Je sais ce que c'est, allez.

J'allai voir Bogle.

— Du courage, toi. Je ferai tout ce que je pourrai pour la sauver.

Sam avait les yeux pleins de larmes.

— J'sais pas pourquoi j'ai fait ça, dit-il d'un ton lamentable. J'étais complètement cinglé.

Je ne pus m'empêcher de le plaindre.

— Bien sûr, Doc était aussi important pour toi que Myra l'est pour moi. À ta place, j'en aurais fait autant.

— Pour rien au monde j'aurais voulu lui faire mal, dit-il en hochant la tête, seulement j'étais cinglé, voilà...

Qu'est-ce que je pouvais lui dire ? Je le laissai et sortis dans la rue.

— Whisky, il faut trouver Arym. C'est notre seule chance de sauver Myra.

— Et qu'est-ce qu'elle peut faire ? demanda Whisky découragé.

— Tu n'as donc pas compris ? Elle a la moitié de la force et de la volonté de Myra. Une fois réunies, elles pourront lutter comme il faut. Peppi sait où elle est. Je vais le voir d'abord.

— C'est plutôt risqué.

— J'sais bien... Mais comment faire ? Si Peppi ne sait pas où elle se trouve, tout sera foutu.

— Il ne parlera pas à moins que tu ne lui donnes ces clichés. Si tu allais les chercher, tu pourrais marchander, peut-être.

Je regardai ma montre. 19 h 50. Maddox serait déjà parti.

— C'est une idée, dis-je en hélant un taxi. Si on arrive à s'introduire chez Maddox, je trouverai bien le moyen de forcer son coffre-fort.

Tandis que la voiture démarrait, Whisky dit en se défilant :

— Je ne tiens pas à être mêlé à ça, moi. Je n'ai fait que donner un conseil.

— Tu viendras avec moi et tu t'estimeras heureux, dis-je avec fermeté. Si on peut monter chez Maddox sans se faire voir, ce sera facile.

Whisky claqua des dents d'un air inquiet.

— Est-ce qu'on met les chiens en prison ?

— Non, on les abat.

— C'est bien ce que je craignais.

— Il ne faut pas t'en faire. Ça n'arrive qu'une fois, dis-je en guise d'encouragement.

Le bureau de Maddox était au dernier étage du *Recorder*. Je fis arrêter la voiture à l'angle de la rue et nous achevâmes le parcours à pied. Il n'y avait pas de portier à cette heure-là, mais on risquait de croiser un planton à l'intérieur.

Un coup d'œil rapide à travers la porte vitrée me rassura.

— On a de la chance, dis-je à Whisky. Je ne connais pas ce bonhomme-là. Viens, on va entrer.

Le planton nous regarda sans curiosité.

— Je vais chez le chef de service de nuit. J'suis un de ses amis. Je peux monter ?

— Bien sûr. Vous connaissez le chemin ?

Je donnai un signe de tête affirmatif et nous entrâmes dans l'ascenseur.

— C'était facile ça, au moins, dis-je pendant la montée.

Whisky soupira.

— Ça peut te coûter cinq ans. Summers lui-même ne pourrait rien pour toi.

— Tais-toi ! lui dis-je en sortant au huitième étage.

Au bout du couloir, une porte donnait accès au bureau de la direction. Nous nous en approchions quand Whisky dressa l'oreille.

— Minute, dit-il d'une voix aiguë.

— Qu'y a-t-il ?

— Il y a quelqu'un là-dedans. Je les entends.

J'écoutai sans percevoir de bruit.

— Tu en est sûr ?

— Naturellement, dit Whisky en baissant la queue. Moi je les entends.

J'allai tout doucement écouter à la porte. En effet, on entendait parler vaguement à travers le bois épais.

— Nom de Dieu, dis-je en reculant. Qu'est-ce qu'on va faire maintenant ?

— On va attendre quelque part.

Je pris la poignée et la tournai sans bruit. La porte s'ouvrit assez pour me permettre de scruter le bureau extérieur. Il n'y avait personne, mais on entendait des voix dans le bureau intérieur, celui de Maddox, dont la porte était ouverte.

— Attends-moi là, chuchotai-je en pénétrant dans le bureau extérieur.

Je traversai la pièce, puis avançai le long du mur jusqu'à la porte ouverte. Ce que je vis m'arrêta net.

Peppi se tenait debout devant le coffre-fort de Maddox. Son homme de main, Lew, et deux types que je ne connaissais pas se trouvaient avec lui.

Peppi fumait un cigare, les mains dans les poches, son chapeau perché derrière la tête. Il regardait Lew qui essayait d'ouvrir le coffre.

Je reculai le long du mur, puis retraversai le bureau pour aller rejoindre Whisky. Soudain je m'arrêtai.

Quelqu'un avait laissé sur l'une des tables une caméra de reportage montée avec des flashes.

Je la ramassai au passage et allai retrouver Whisky dans le couloir.

— Qu'est-ce qui se passe ? dit Whisky d'un ton nerveux.

La caméra semblait l'inquiéter.

— Peppi et sa bande sont occupés à ouvrir le coffre-fort. Écoute, je vais les photographier en plein boulot. Si on peut se barrer avec la plaque, Peppi sera à notre merci.

— Si tu t'imagines qu'il va te permettre de partir après l'avoir pris en photo... dit Whisky d'un ton dubitatif. Il va probablement prendre ça très mal.

— Justement, voilà où tu intervies.

— Ils ont déjà essayé de me décerveler, dit Whisky. Je préfère rester neutre, si ça ne t'ennuie pas.

— Ça suffit. Aussitôt que j'aurai pris le cliché, je te donnerai la plaque. Je les occuperai pendant que tu fileras. Ils n'oseront rien me faire tant que nous aurons cette photo.

— C'est ce que tu espères, mais Peppi peut voir les choses autrement.

C'était aussi mon avis, pourtant il fallait accepter le risque.

— Dès que tu seras dehors, cours m'attendre chez Miss Halliday. Si je n'y suis pas dans une heure, passe le cliché à Summers.

Whisky parut inquiet.

— Il n'y aurait pas un moyen plus simple ? Tout ça est trop héroïque à mon goût.

Je secouai la tête.

— C'est le seul moyen de tenir Peppi. Va m'attendre dans l'ascenseur.

— Eh bien, j'aime mieux que ce soit toi, dit Whisky en y entrant.

J'ajustai la caméra, calai le déclic et retournai vers le bureau.

Je trouvai Peppi en train de maudire Lew.

— Si tu n'arrives pas à l'ouvrir, faut le dire, gronda-t-il. Voilà vingt minutes qu'on est ici.

— Donne-moi encore une seconde, grogna Lew, son oreille collée contre le coffre-fort. Faut qu'on soit tranquille pour détecter ces trucs-là.

Peppi respira profondément et se pencha au-dessus de lui. C'est ainsi que je les trouvai.

Je passai l'appareil dans l'entrebâillement de la porte et le braquai en disant d'une voix aiguë :

— Ne bougeons plus !

Je leur donnai le temps de se retourner, puis je lâchai le déclic. Il y eut un éclair aveuglant et je partis au galop en claquant la porte extérieure derrière moi. Les yeux apeurés de Whisky étaient fixés sur moi pendant que j'enlevai la plaque.

— Voilà, dis-je en la lui poussant entre les crocs.

Puis j'appuyai sur le bouton et la porte se referma. Au même moment, Peppi et Lew sortirent en courant du bureau extérieur.

Lew sortit son revolver avec un petit air mauvais.

— Bouge pas, ordonna-t-il en me tenant en respect.

Je levai les mains sans lâcher l'appareil.

Peppi, grondant de rage, me l'arracha, le regarda puis le précipita par terre.

— Où est la plaque ? dit-il d'une voix cassante.

— Déjà en route, mon petit vieux. Ne vous emballez pas, m'empressai-je d'ajouter de crainte que Lew ne tire. Ce cliché te fera avoir des ennuis si tu n'es pas sage.

— Qui c'est qui l'a ? gronda Peppi.

— T'occupe pas de ça. C'est de celui qui l'aura dans une heure qu'il faudra te méfier.

— Ah, c'est donc ça ! dit Peppi d'une voix doucereusement menaçante. Il faut être fou pour essayer de me faire ça à moi.

— D'accord, admettons que je sois fou, dis-je. Mais je tiens quelque chose contre toi, Peppi, et ce n'est pas comme ça que tu le récupéreras.

— Je le bute ? demanda Lew.

— Entre ici, toi, me dit Peppi en indiquant le bureau, j'ai à te parler.

J'y entrai suivi de Lew dont l'arme était toujours pointée sur moi.

— Alors, dit Peppi, qu'est-ce que tu veux ? Parle !

— Si je ne suis pas dans une heure à une certaine adresse, ce cliché-là sera remis au chef de la police. Et tu te tireras de là si tu peux.

— Quelle adresse ? dit Peppi en tripotant son cigare.

— Ne fais pas l'idiot, dis-je en allant m'installer sur le bureau. Écoute Peppi, voici l'affaire : donne-moi Arym et tu auras ton cliché.

Tout en parlant, je regardais le bureau. Il me vint à l'esprit qu'il y avait une sonnette d'alarme que Maddox avait fait installer pendant la prohibition, à la suite des menaces d'un quelconque bootlegger.

Peppi se retourna vers Lew :

— Ouvrez-moi ce coffre-fort. On s'occupera de ce mec-là après.

Ça ne m'allait pas du tout. Je repérai le bouton et appuyai dessus.

Un des deux types me balança un swing derrière l'oreille, mais il cogna trop tard. J'entendis, en tombant, une sonnerie bruyante se déclencher quelque part dans l'édifice.

Comme je me traînais debout, je vis Lew foncer sur moi.

— Laisse-ça, dit Peppi, blanc de rage, et emmène-le hors d'ici.

Lew me colla son colt dans l'échine et me fit entrer dans l'ascenseur particulier de Maddox. Les autres suivirent le mouvement.

Pendant la descente éclair, Peppi me dit :

— Tu vas regretter d'avoir fourré ton nez là-dedans.

Ses yeux avaient une lueur méchante qui ne me plaisait pas du tout.

L'ascenseur nous déposa à une sortie latérale devant laquelle nous attendait une puissante conduite intérieure. Quelques secondes plus tard, nous filions vers la Cinquième Avenue.

Personne ne parla pendant le trajet. Je sentis tout le temps le colt de Lew. À en juger par le regard de ce dernier, il m'eût suffi de bouger un cil pour être buté aussitôt. Je restai là, baigné de sueur.

Arrivé chez Peppi, Lew me fit entrer dans un salon où le sinistre majordome était occupé à remplir une carafe.

— Fais venir Miss Brandt, dit Peppi.

Le majordome sortit.

Peppi et Lew me laissèrent au milieu de la pièce et allèrent parler près de la fenêtre. Après avoir chuchoté un instant, Lew eut un petit rire.

— Ne perdez pas de temps, dis-je, mal à l'aise. Il ne vous reste plus que trente-cinq minutes pour me remettre Arym.

— Ce sera amplement suffisant, dit Peppi.

— Je ne bluffe pas, dis-je. C'est moi qui vous tiens, à présent. Donnez-moi cette fille, ou ce cliché sera remis à Summers. Où est-elle ?

Peppi hocha la tête :

— Je n'en sais rien. Et je m'en fous. Je t'ai prévenu de ne pas essayer de me doubler. Maintenant tu vas payer.

La porte s'ouvrit et Lydia Brandt apparut. Elle me regarda comme un tigre regarde son dîner.

— Je veux faire parler ce type-là, dit Peppi. Je pensais que ça t'amuserait de le ramollir un peu.

— Ça m'amuserait en effet, dit Lydia avec un sourire.

— Qu'est-ce que tu vas lui faire ?

Elle alla vers la lampe à alcool dont le maître d'hôtel s'était servi pour chamberer le vin. Elle l'alluma.

— Je vais essayer cette expérience. Je l'ai ratée la dernière fois.

Peppi haussa les épaules.

— Elle prétend pouvoir enlever les paupières à quelqu'un avec une lame chauffée à blanc. Moi, je dis qu'elle est sûre de l'aveugler.

— Et alors ? railla Lew, qu'elle essaye. On s'en fout qu'elle lui crève les yeux.

Je commençais à sentir la sueur.

Lew alla appeler les deux autres que j'avais vus chez Maddox.

— Attachez-moi ça, dit-il, et fendez-lui le crâne s'il fait le mariole.

Avant que j'aie eu le temps de réagir, on s'était emparé de moi. J'attendis qu'ils commencent à me tordre les bras, puis je leur rentrai dedans.

Je dégageai un de mes bras et frappai un de mes lascars dans l'œil. Puis, voyant l'autre foncer,

je lui envoyai un coup bas. La crosse du colt de Lew s'abattit sur ma nuque. Quand je repris connaissance, j'étais ligoté à une chaise comme dans un numéro de Houdini.

Peppi regarda sa montre.

— On n'a plus beaucoup de temps, dit-il.

— Ce ne sera pas long, dit Lydia qui chauffait une lame fine et pointue dans la flamme de la lampe à alcool.

— Après ça on ne vous donnera plus beaucoup de rendez-vous d'amour, dit-elle en me regardant avec ses yeux pervers.

— Soyez raisonnable ! lui dis-je nerveusement, vous n'avez aucun intérêt à me faire une chose pareille.

Elle examina la lame qui était rouge maintenant.

— Vous ne sentirez rien au début, dit-elle en se tenant au-dessus de moi. Je l'ai déjà fait. Vous sauverez peut-être votre vue à condition de rester immobile.

Sa figure était froide et blanchâtre. De toute évidence, ça l'amusait de me voir glacé de peur.

Peppi me dit :

— Alors, tu te décides ?

— Entendu, répondis-je, en reculant, nu-tête, devant la lame brûlante.

— Où est cette plaque ?

Je lui donnai l'adresse de Harriet.

— Allons-y, dit-il à Lew. Il y a encore dit minutes.

— Dites donc ! criai-je en les voyant partir, ne me laissez donc pas comme ça avec cette fille !

Peppi s'arrêta en souriant :

— Justement, tu peux être tranquille. Ça t'apprendra à vouloir me refaire une autre fois.

Puis à Lydia :

— Quand tu auras fini, dis à Toni d'aller le foutre dans la rivière.

Elle acquiesça.

— On sera pas long, dit Peppi.

Ils s'en furent tous en me laissant avec Lydia.

Elle examina le couteau, puis elle retourna à la lampe.

— Il faut qu'il soit bien rouge, expliqua-t-elle. Sans ça il fait mal.

Elle agissait avec une froide compétence. Elle avait vraiment l'air décidé.

— Je ne veux pas perdre mes paupières ! criai-je désespéré. Je ne pourrai plus dormir !

— Oh, ça viendra avec le temps. C'est une question d'habitude et de concentration, dit-elle en retournant le couteau dans la flamme.

J'avoue que je perdais du poids depuis quelques minutes.

Je tirai sur mes cordes. Pas moyen de les faire céder.

Elle était dingue, bien entendu. Une maboule de première. Mais cette constatation ne m'avancait à rien. Au contraire.

— Eh bien, allons-y, dit-elle. Vous n'avez qu'à rester immobile. Ce sera rapide et sans douleur. Au moins pendant quelques heures.

Elle ajouta en gloussant de plaisir :

— Mais ensuite, vous commencerez à en baver.

Je n'eus aucune peine à la croire.

Elle vint tortiller mes cheveux autour de ses doigts. Je poussai mon menton sur la poitrine pour l'empêcher de me toucher les yeux.

— Ne compliquez pas ma tâche, dit-elle en me tirant les cheveux avec une force surprenante.

Je me raidis en tenant le menton collé contre ma poitrine. Elle continua à tirer, si bien que j'eus l'impression qu'on m'arrachait la tête.

Puis elle me frôla l'oreille avec sa lame brûlante. Je donnai une secousse en hurlant, puis me retrouvai en train de regarder le plafond. La lame vacillait à quelques centimètres de mes yeux.

À ce moment la porte s'ouvrit et Arym entra d'un pas pressé.

Lydia lâcha mes cheveux et recula d'un pas. Arym nous examina tous les deux. Je l'aurais embrassée si j'avais été libre.

Ce fut Lydia qui retrouva son sang-froid la première.

— Allez-vous-en, dit-elle d'une voix maussade, vous n'avez rien à faire ici.

— Qu'est-ce qu'elle est en train de vous faire, celle-là ? me demanda Arym avec des yeux étincelants.

— Elle veut m'enlever les paupières. C'est une vieille coutume dans sa famille.

— Ah mais non ! dit Arym. Pas tant que je serai là, mon petit Ross.

Elle posa son sac et ses gants sur la table.

— Foutez le camp, vous ! dit Lydia furieuse. Vous n'avez rien à faire ici. C'est moi qui suis chargée de cet ouvrage.

— Il est à moi, celui-là, dit Arym. Personne d'autre n'a le droit de le toucher.

Lydia lui sauta dessus avec le couteau.

Je hurlai. Effort superflu. Arym savait bien se défendre. Elle disparut purement et simplement. Lydia s'arrêta net avec un cri d'effroi. Elle se mit à regarder autour d'elle avec des yeux forcenés, prête à frapper. Derrière elle, un gros vase plein de fleurs s'envola tout à coup, monta droit au plafond, puis lui retomba sur la tête. Lydia s'aplatit sur le parquet. Le vase éclata en mille morceaux.

— Et voilà ! dit la voix d'Arym.

Des mains invisibles ramassèrent les fleurs en bouquet et les posèrent sur la poitrine de Lydia.

— Il ne lui manque plus qu'une redingote en sapin, dit Arym en réapparaissant. Mais je n'ai pas le temps de m'occuper de ça.

J'avais les nerfs en compote.

— Je n'arrive pas à m'habituer à vos petits tours de passe-passe, dis-je en regardant Arym, médusé.

— Il ne t'a pas plu, mon petit numéro ? demanda-t-elle avec orgueil.

— Si, bien sûr, je le trouve épatant, mais je ne pourrais pas en supporter beaucoup comme ça. Il faut me détacher maintenant.

— Non, non, non, j'ai à te parler d'abord.

— Mais nous n'avons pas le temps ! Peppi va rentrer d'un moment à l'autre.

— Je m'en fiche, par exemple ! dit-elle en haussant les épaules. Ça ne me gênerait pas beaucoup de lui faire le même travail.

Elle me mit ses bras autour du cou.

— Arym, lâchez-moi, dis-je d'une voix fiévreuse, il faut faire quelque chose pour moi.

— Je sais, je sais, mais tu vas m'écouter d'abord.

Elle s'assit sur mes genoux et se mit à me pincer l'oreille. J'ai toujours eu horreur de ça, mais je n'étais pas en état de le lui faire comprendre.

— Tu vas m'épouser, dit-elle.

Je la regardai hébété.

— Quoi ? Qu'est-ce que c'est que cette sottise ? répondis-je en colère. C'est pas le moment de rigoler.

— Oh mais ! C'est que je ne rigole pas du tout. Ou tu m'épouses, ou je te laisse à Peppi.

— Je vais épouser Myra, moi, dis-je en essayant de la repousser. Soyez raisonnable, pour une fois. Myra est dans un état désespéré. Elle a besoin de vous. Vous ne pouvez lui refuser votre secours.

— Je sais, dit-elle d'un air négligent. Je viens de la quitter. Sachant ce qui se passait ici, elle m'a demandé de venir à ton secours. J'y ai mis une condition. Elle doit renoncer à t'épouser. Si tu tiens à la sauver, c'est moi que tu épouseras.

Je n'en crus pas mes oreilles.

— Rien à faire ! Qu'est-ce que c'est que cet ignoble marché ? Vous n'avez pas honte de vous ?

— Pas le moment de la ramener, mon vieux, dit Arym en mettant sa joue contre la mienne. Si tu n'es pas d'accord pour te marier avec moi, je vous abandonne, toi aux petits soins de Peppi, et Myra à son triste sort.

Je respirai profondément.

— Si vous vous imaginez pouvoir faire un truc pareil ! Ce mariage serait un fiasco. Je vous plaquerais au bout de huit jours. Pour qui me prenez-vous ?... Un caniche ?

Les yeux d'Arym se teignirent d'inquiétude.

— Tu ne m'aimes pas un tout petit peu ? dit-elle en me cajolant.

— Oh ! si. Vous avez tout de Myra, hormis ses qualités. Et vous ne les aurez jamais, celles-là.

— Mais je pourrais être gentille pour toi, dit-elle en me faisant des papouilles.

C'est alors que j'eus une inspiration subite.

— Je marche à une condition, lui dis-je.

— À quelle condition ? dit-elle d'un air méfiant.

— Vous réintégrez le corps de Myra. Comme ça je pourrai vous épouser toutes les deux.

— Eh bien, moi, je ne marche pas, dit-elle en se levant de mes genoux. Je veux avoir un corps à moi seule.

— Mais vous ne serez jamais heureuse, dis-je avec conviction. Si vous ne voulez pas faire part à deux avec Myra, moi je ne veux pas de vous toute seule. C'est l'unique chance.

Elle se mit à marcher de long en large.

— Tu ne comprends pas ce que ça signifie pour moi. En ce moment, je suis libre de faire ce que je veux, d'aller où je veux et d'aimer qui je veux.

— Et à quoi ça vous avance ? demandai-je. Vous ne comprenez donc pas que, pour vous, c'est la seule solution ? Soyez franche : avez-vous été heureuse ? Vous n'avez que la mauvaise moitié de vous-même. Myra a tous les atouts. En la réinté-

grant, vous en aurez la jouissance et vous m'aurez, en plus.

Elle s'arrêta pour me fixer du regard.

— Quel démon tu fais ! Je n'avais pas pensé à ça. Tu as raison. Myra m'a manqué. C'était si agréable de lui trouver des tentations. J'aimais bien lutter avec. J'agis comme une poire, sans doute, mais je suis prête à la réintégrer si elle veut toujours de moi.

— Et je serai là pour vous surveiller, moi. Plus de vols, surtout. Il faudra marcher droit.

— Je ne ferais ça pour aucun autre homme, dit-elle en coupant mes cordes.

Je me dégageai en grimaçant.

— Il faut aller chez Myra au plus tôt, repris-je en ranimant mes jambes. Je l'ai laissée seule trop longtemps.

— Ne t'en fais pas. Elle se remettra.

Tout à coup je me rappelai Whisky.

— Bon Dieu ! dis-je en me traînant jusqu'au téléphone. Peppi a eu le temps d'abattre ce pauvre vieux Whisky.

— Tu te fais trop de souci, dit Arym d'une voix tranquille. Il se fera abattre tôt ou tard. C'est dans sa nature de chien.

Je composai le numéro de la police criminelle.

Quand j'eus Summers au bout du fil, je lui racontai l'histoire dans ses grandes lignes.

— Envoyez une équipe là-bas, dis-je fiévreusement, en lui donnant l'adresse de Harriet. Si vous faites vite, vous allez piquer la bande à Kruger.

Grâce à ce cliché, ils seront possédés dans les grandes largeurs.

— On l'aura ! dit Summers d'une voix émue. Puis il raccrocha.

— Pourvu qu'ils réussissent ! Et maintenant, à l'hôpital. (Je lui passai mon bras autour de la taille et lui donnai un baiser.) Vous êtes une bonne fille, lui dis-je, vous n'aurez pas de regrets. Et maintenant, disparaissez. Les flics n'ont pas besoin de vous voir.

— Vous pouvez considérer la chose comme acquise, dit-elle en s'évaporant.

Seule une volute de fumée indiquait l'endroit où elle se tenait une seconde plus tôt.

En arrivant à l'hôpital nous trouvâmes Clancy et deux agents devant la porte de Myra. On avait emmené Bogle.

— Comment va-t-elle ? dis-je anxieusement à Clancy.

— Mal, dit-il d'une voix lugubre. Le médecin ne la quitte plus.

— On peut entrer ?

— Pas encore, dit-il en secouant la tête. Quand il aura fini, peut-être.

Je me détournai de lui. J'étais tenté de faire irruption dans la salle. Mais je savais que c'était impossible. Je me laissai tomber sur une chaise.

— Quel est ce type avec une bouille de tomate ? me chuchota la voix d'Arym.

Je déclinai son identité.

— Cette tête de pied qu'il a, ajouta-t-elle. J'ai bien envie de lui faire peur.

— Foutez-lui la paix, vous n'allez pas faire de scandale ici.

— Ce serait si facile, dit-elle d'un air de regret. On rigolerait bien.

— Pour l'amour du ciel, tenez-vous convenablement. J'ai assez de soucis comme ça sans que vous en rajoutiez.

Clancy s'était approché et me jetait des regards soupçonneux.

— Vous en êtes arrivé là ? me demanda-t-il, méfiant.

— Pourquoi pas ? Je ne peux plus me parler, maintenant, sans que vous fassiez des histoires ?

— Si, bien sûr. Mais je n'aime pas ça. Il faut avoir le cerveau ramolli pour faire des trucs pareils.

— Mieux vaut un cerveau ramolli que pas de cerveau du tout, eh ! crétin, dit la voix d'Arym.

Clancy se raidit.

— De quoi ? dit-il en me foudroyant du regard.

— Je n'ai rien dit, moi, m'empressai-je de répondre.

— Vous mentez, dit Clancy. Encore une vanne comme celle-là et je vous fous au bloc. Et laissez tomber cette voix de fille. Elle a le don de me taper sur les nerfs.

À ce moment précis une jeune et jolie infirmière s'approcha.

Clancy, qui ne pouvait pas laisser tranquille une jolie fille, ravala sa colère. Il ajusta sa cravate, bomba le torse et la gratifia d'un sourire avantageux.

Elle s'arrêta d'un air aimable en disant :

— Puis-je faire quelque chose pour vous, monsieur ?

Avant que Clancy ait pu répondre, la voix d'Arym riposta :

— Parfaitement. Effacez ce sourire idiot de votre bobine insipide.

Clancy n'en crut pas ses oreilles. Il lança autour de lui des regards désespérés.

L'infirmière eut un mouvement de dépit.

— Quand je tombe sur une gueule comme ça, dit-elle, je fais refaire les cartes. Il y a maldonne. Avec votre voix de châtré...

Au moment où elle passa devant Clancy, on entendit le bruit d'une gifle retentissante. La malheureuse eut un geste convulsif et réprima un cri de terreur. Elle demeura raide pendant un instant, puis elle se retourna sur Clancy avec un visage écarlate.

— Voilà des choses qui ne se font pas, espèce de mufle.

Clancy clignota.

— Je n'ai rien fait, moi, protesta-t-il d'une voix inquiète.

— Ça ne vous paraît rien à vous, sans doute, mais moi je viens d'une ville où les hommes ne se permettent pas des choses pareilles.

— Vous n'êtes pas seule à sortir d'une ville convenable, dit Clancy, qui commençait à se fâcher.

— Je suis heureuse en tout cas de ne pas venir de la vôtre, si vous en êtes un spécimen courant, rétorqua l'infirmière en croisant ses bras derrière le dos d'un geste dégagé et en reculant un peu.

Cette riposte blessa l'orgueil de Clancy.

— Vous apprendrez que je viens de la ville la plus ancienne du pays.

— C'est ce qui explique sans doute vos manières préhistoriques, répliqua l'infirmière qui rejeta la tête en arrière et s'en fut avec dignité.

— Qu'est-ce que c'est que cet hôpital ? dit Clancy. Même les infirmières sont dingues.

Il n'avait pas fini de parler que le médecin sortit de chez Myra.

Je me levai aussitôt.

— Je peux la voir ? demandai-je anxieusement.

Il me regarda d'un air grave.

— ... Je suis désolé... J'ai fait tout ce que j'ai pu pour la sauver.

Je sentis mon cœur refroidir.

— Elle n'est pas...

Mais j'avais déjà lu la réponse dans ses yeux.

— Elle n'a pas voulu lutter, dit-il. C'est incompréhensible. Curieuse absence de volonté.

Une infirmière avait déjà remonté un drap sur le visage de Myra. Elle sortit en me regardant avec commisération.

Je discernai sous le drap la forme menue. Je me sentis effondré.

— Alors elle a clamsé, dit Arym en réapparaissant tout à coup. Voyez-vous ça.

Et elle baissa brusquement le drap qui cachait le visage de Myra.

Celle-ci avait l'air très paisible. Ses cheveux encadraient sa petite figure blanche et ses lèvres étaient figées en un vague sourire.

— Regarde-moi cette mijaurée, dit Arym écœurée. On dirait une pensionnaire de couvent.

— Ça va, vous ! dis-je en m'asseyant sur le lit. Elle voulait vivre, mais nous sommes arrivés trop tard.

— Et bla-bla-bla-bla-bla, dit Arym d'une voix cassante. Elle joue la comédie. Dis donc, Myra, si tu continues à faire la morte, je te prendrai ton corps pour de bon.

— Essaie un peu ! dit la voix de Myra. Je viendrai te hanter, moi.

Je regardai derrière moi avec frayeur. Au pied du lit, je discernai une ombre floue.

— Ne te matérialise pas trop, tu es toute nue ! s'écria Arym.

— Comme si je ne le savais pas ! dit Myra d'un ton irrité. Où étiez-vous passés, tous les deux ? J'allais justement partir à votre recherche.

— Enfin, es-tu morte, ou non ? demandai-je à Myra.

— Bien sûr qu'elle n'est pas morte, dit Arym. Quand je te disais de ne pas t'en faire.

— Il a été inquiet, le pauvre chéri ? demanda Myra avec avidité.

— Oh, tu sais ce que c'est que les hommes, dit Arym d'un air supérieur. Mais ne t'occupe pas de lui. Retourne dans ta peau, nous avons à discuter.

— Je suis à vous tout de suite, dit Myra.

L'ombre monta sur le lit puis s'évapora. Un instant plus tard, l'ex-dépouille de Myra se redressa subitement.

Je reculai brusquement. C'en était trop pour moi.

— Il veut que je te réintègre, dit Arym d'un ton boudeur. Autrement, il ne m'épousera pas.

— Ah ça, non ! dit Myra avec décision. J'en ai eu assez de ton influence pour le reste de mes jours. J'aimerais mieux mourir.

— Myra, voyons, dis-je en me ressaisissant, il faut être raisonnable. La nouvelle lune se lève dans une heure. Si Doc disait vrai, vous allez perdre vos pouvoirs surnaturels. Et alors il sera trop tard. Il faut la reprendre, tu sais. Pense à moi. Pense aux complications qu'elle créerait si elle restait autour de nous, aux ennuis qu'elle nous ferait si on la contrariait.

— Tout ça c'est très bien, répliqua Myra, mais elle a tué Doc Ansell et je ne veux pas partager mon corps avec une meurtrière.

Je ne trouvai aucune réponse à cette objection-là.

— Et si je ressuscitais Doc ? dit Arym en bouddant.

— Comment ça ?

— Je n'ai pas tué ce vieil imbécile. Je voulais seulement obliger Ross à accepter de travailler pour Andasca.

— Écoutez, Arym, dis-je froidement, pas la peine de mentir. Il est mort sous mes yeux.

— Tu as cru le voir mourir. Tu n'as jamais entendu parler de l'hypnose collective ?

— Hypnose collective ? Où voulez-vous en venir ? demandai-je en me caressant les cheveux.

— Tu n'es pas très brillant ! dit-elle patiemment. J'ai mis Doc dans le coma. Puis j'ai fait accroire à toi et à Sam qu'il avait reçu des blessures. La lettre et la robe servaient à entretenir l'illusion.

— C'est faux ! répondis-je. Les flics l'ont vu aussi.

— Et puis après ? Je les ai hypnotisés aussi. Tout en restant invisible, je n'ai pas quitté la chambre. Si tu crois que les flics sont plus malins que toi !

— Bref, vous prétendez que Doc est toujours vivant ?

Je ne pouvais parvenir à le croire.

— Bien sûr, dit-elle d'un air supérieur, seulement il n'en sait rien. En ce moment il est à la morgue. Il se croit aussi mort que Georges Washington, mais nous pouvons arranger ça.

— Alors qu'est-ce qu'on attend ? fis-je avec impatience. Nous n'avons plus qu'une demi-heure avant minuit

Arym regarda Myra.

— Alors, tu me reprends ?

— Il faudra bien, dit Myra sans enthousiasme. Tu vas bien te tenir au moins ?

— J'y veillerai, dis-je. Je sais comment la prendre.

— Bien, dit Myra. Elle m'a manqué aussi. Allez reviens, ça rappellera le bon vieux temps.

Arym hésita puis vint vers moi.

— Tu ne me verras plus jamais telle que je suis ! dit-elle avec tristesse.

Je l'attirai contre moi et l'embrassai.

— Et soyez sage, dis-je, j'ai confiance en vous.

— On n'attend plus que vous, dit Myra d'une voix peu amène.

Arym m'étreignit puis me repoussa.

— Allez, regardez par la fenêtre pendant que je me déshabille.

Dix secondes après, Clancy entra.

— Morte, hein ? J'suis désolé, mon vieux...

Je me raidis en voyant le lit. Myra et Arym étaient couchées l'une contre l'autre, leurs deux têtes blondes partageant le même oreiller. J'avais beau savoir ce qui se passait, j'étais assez énervé.

Clancy les aperçut au même moment. Il clignota et se frotta les yeux, puis il regarda encore en pâlisant.

— N'est-ce pas qu'elle est belle ? dis-je, résolu au bluff.

Clancy se mit à glouglouter. Son front était plein de sueur. Il se rapprocha du lit en disant d'une voix éteinte :

— Ouais, mais c'est un spectacle que je ne voudrais pas voir tous les jours.

— Moi non plus, dis-je avec conviction. Mais elle a l'air heureuse quand même.

— Je voudrais pouvoir en dire autant, dit Clancy en s'appuyant sur le bout du lit. Je crois que mes yeux sont occupés à me jouer des tours. À votre avis ? Il y a deux filles dans ce lit ?

— Sûrement pas, dis-je avec résolution.

— J'en étais sûr, répondit-il en gémissant. Ça doit être le surmenage.

— Allez donc vous reposer dans un coin tranquille.

— Ouais... Ouais... Mais je ne sais pas s'il y a un endroit assez tranquille, dit-il en se traînant vers la porte.

Je me retournai à temps pour voir Arym réintégrer Myra.

— Vivement que tout cela soit fini ! dis-je en m'épongeant le visage.

Myra se redressa.

— Attends-moi. Je suis à toi dans quelques minutes.

— Ne te laisse pas voir, dis-je en sortant.

Clancy restait là, tassé sur une chaise, la tête cachée derrière ses mains. Les deux agents le regardaient avec inquiétude.

— Ne le tracassez pas, leur dis-je. Il est très préoccupé en ce moment.

— On ne risque pas de le tracasser, nous, dit un des agents, c'est lui qui nous inquiète.

J'allai jusqu'au bout du couloir et commençai à l'attendre. Au bout de quelques minutes, j'entendis sa voix dans mon oreille.

— Allons-y, dit-elle.

Nous arrivâmes à la morgue juste un quart d'heure avant minuit.

Un vieux birbe décharné avec des moustaches épaisses et un réseau de veines visibles au-dessus de son nez de vautour se tenait derrière le comptoir.

— Qu'est-ce que vous voulez ? nous demanda-t-il sans aménité.

— Il y a un cadavre ici que je suis désireux de voir, dis-je en lui montrant ma carte de journaliste. Un nommé Ansell. Doc Ansell.

Il me rendit ma carte d'un geste désinvolte.

— Revenez demain, dit-il en reprenant son journal.

— Minute ! J'ai besoin de voir ce gars-là tout de suite.

L'employé de la morgue me dévisagea par-dessus ses lunettes.

— Foutez le camp ! gronda-t-il. On n'entre pas là-dedans à cette heure-ci.

Je me retournai vers Myra.

— Encore un de ces types serviabiles et prévenants, lui dis-je. Fais quelque chose en vitesse. Regarde un peu l'heure qu'il est.

Il était minuit moins dix.

— J'y vais, dit Myra en s'évaporant.

Là où elle se tenait un instant auparavant se trouvait un petit tas de vêtements surmonté d'un chapeau et posé sur deux souliers bien rangés.

J'allumai une cigarette en guettant avec curiosité la réaction de l'employé.

Il se leva lentement et scruta le petit tas avec des yeux vitreux.

— On se demande comment elles arrivent à paraître habillées, dis-je négligemment. Un peu de soie par-ci, un peu de soie par-là, mais l'effet d'ensemble est épatant.

— Où est-elle ? chuchota-t-il en s'empoignant la gorge.

— Dans la morgue, sans doute, mais elle va revenir.

Il eut un long soupir et s'écroula derrière son comptoir. Réaction compréhensible chez quelqu'un de son âge.

Je le laissai et courus derrière le comptoir. Arrivé à l'escalier qui donnait accès à la morgue, j'aperçus Doc Ansell qui montait en trébuchant.

Je courus l'empoigner en criant :

— Doc ! Quelle joie de vous retrouver !

— Occupe-toi de lui pendant que je me rhabille, dit la voix de Myra. Il est encore un peu étourdi.

— Ne m'en veuillez pas, dit Doc en me serrant la main très fort. Je viens de vivre des heures pénibles.

L'employé gisait toujours derrière le comptoir. Cependant il se leva sur notre passage avec un regard attentif.

— Vous n'aurez plus besoin de ce maccab-là, l'informai-je, nous l'avons invité à souper.

Myra se rhabilla en un clin d'œil.

— Venez, Doc, dit-elle en glissant son bras sous le sien. Ce n'est pas gai ici.

En nous voyant sortir, l'employé gémit encore un coup et s'effondra de nouveau.

CHAPITRE XIX

Je ne vois vraiment pas pourquoi je vous retiens encore. Arrivé à ce point de mon récit, vous devez être comme Maddox, qui n'a jamais voulu l'avaler et qui aurait bien fini par m'envoyer au cabanon si j'étais resté à New York.

Je dirai seulement, à ma décharge, qu'il se passe des choses étranges. Je ne vous demande pas de croire tout ce que vous entendez ou lisez, mais en s'habituant à douter de tout, on finit par supprimer le côté amusant de l'existence.

C'est bien agréable de retrouver Doc Ansell, agréable aussi d'avoir Myra sans Arym et de savoir qu'elle ne risquait plus de s'envoler ou de s'évaporer sans avertissement préalable. Elle comptait beaucoup pour moi et s'il m'avait fallu la prendre avec sa magie noire je n'aurais pas hésité. Mais après la nouvelle lune, sa vie redevint parfaitement normale.

Nous n'eûmes aucun mal à faire libérer Bogle. Summers était trop content de piquer la bande à Kruger pour refuser une concession aussi modeste.

Je ne peux pas achever cette histoire sans vous raconter les aventures de Whisky.

La police le sauva de Peppi et l'emmena nous attendre à la préfecture. À minuit, pendant que nous y courions tous les trois, il y eut une tourmente épouvantable dans la pièce où l'on avait mis Whisky. On découvrit celui-ci en train de mordre un immense Mexicain qui venait de surgir de sous terre.

Le Mexicain était d'une violence et d'une grossièreté telle que la police le garda à vue, pour le cas où nous le connaîtrions. Notre émotion en nous retrouvant devant Pablo apparemment décidé à réduire tout le monde en chair à pâté est facile à imaginer.

Il était réapparu, celui-là. Et de s'être fait transformer en saucisse et dévorer par un chien-loup ne l'avait pas rendu plus aimable. Impossible de lui en tenir rigueur. Cependant, une certaine tendance de sa part à rendre Myra responsable et la crainte qu'il nous fît le coup des frelons par une nuit sans lune, au moment où on s'y attendrait le moins, me poussèrent à en toucher deux mots à Summers. Renvoyé à Mexico sous bonne escorte et livré aux autorités mexicaines, Pablo ne tarda pas à se balancer au bout d'une corde.

Sa perte fut facile à supporter.

Sans l'influence de Pablo, Whisky perdit la parole. Cela nous affligea, car il avait été un chien très sensible et il trouvait toujours des tas de choses très intéressantes à nous dire.

Au début, il était un peu déprimé de ne plus pouvoir s'exprimer. Par la suite, il trouva une compagne appropriée auprès de qui il coula des jours d'heureux chien.

Myra et moi décidâmes de nous établir en Californie. Décision motivée en grande partie par la découverte, dans les vêtements de Myra, de vingt-quatre billets de mille dollars. C'était la récompense cachée par Arym, trois jours après notre arrivée à New York, le soir où je la rencontrai pour la première fois.

Il nous parut bien inutile de rendre l'argent à Maddox, il en avait déjà beaucoup et cette somme, de toute évidence, nous serait plus profitable. D'ailleurs, Maddox passait son temps à s'enquérir des asiles d'aliénés. Un changement d'air nous était tout indiqué.

Doc reprit son commerce d'herbes médicinales et Sam lui prêta son concours. Ils insistèrent pour vivre avec nous. Après tant de péripéties en commun, le contraire eût été anormal. Whisky et sa bonne amie bénéficièrent du même accueil.

Chose curieuse, je n'eus jamais l'occasion de rencontrer le père de Myra. On nous a appris, sans que ce bruit reçût jamais confirmation, qu'il avait épousé une naine faisant partie d'un cirque ambulancier. De toute façon, il eut le bon goût de disparaître. J'en avais déjà trop sur les bras pour goûter la fantaisie d'une belle-mère.

Je me mis à écrire des nouvelles et pus obtenir des contrats intéressants. Entre-temps, Myra préparait le trousseau de Ross Millan junior.

J'avais toujours voulu un fils. Après l'attente inévitable et inquiétante, mon vieux désir fut exaucé. C'était un beau bébé qui ressemblait plutôt à sa mère. Nous en étions tous fous.

Ainsi c'était fini, cette fois, la magie noire, les flics et les gangsters. Nous étions tous partis pour un voyage tranquille vers la vieillesse.

Le sort en décida autrement.

Un dimanche matin, j'étais assis à mon bureau en réfléchissant à une idée de nouvelle quand un cri épouvanté me fit lever brusquement.

Je jetai ma plume et courus au jardin. Les visages horrifiés des trois autres étaient rivés sur le ciel.

Je suivis leur regard et manquai devenir fou.

Ross Millan junior était assis en l'air à huit mètres au-dessus de nous. Lorsqu'il m'aperçut, il se mit à agiter son Mickey Mouse avec enthousiasme en criant d'une voix joyeuse :

— Regarde, p'pa, je vole !

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

LE FIN MOT DE L'HISTOIRE, *nouvelles*, Folio n° 2306.

Dans la collection James Hadley Chase

PAS D'ORCHIDÉES POUR MISS BLANDISH, n° 1, Folio
Policier n° 461.

EVA, n° 2, Folio Policier n° 463.

LA CHAIR DE L'ORCHIDÉE, n° 3, Folio Policier n° 462.

VIPÈRE AU SEIN, n° 4.

LA PETITE VERTU, n° 5.

ALERTE AUX CROQUE-MORTS, n° 6.

AU SON DES FIFRELINS, n° 7.

LE CORBILLARD DE MADAME..., n° 8.

IL FAIT CE QU'IL PEUT (Ne tirez pas sur le pianiste), n° 9.

UNE MANCHE ET LA BELLE, n° 10.

POCHETTE SURPRISE, n° 11.

OFFICIEL !, n° 12.

LE DÉMONIAQUE (À tenir au frais), n° 13.

DOUZE CHINETOQUES ET UNE SOURIS, n° 14.

MISS SHUMWAY JETTE UN SORT, n° 15, Folio Policier
n° 491.

DANS LE CIRAGE !, n° 16.

MÉFIEZ-VOUS, FILLETTES, n° 17, Folio Policier n° 490.

GARCES DE FEMMES !, n° 18.

LE REQUIEM DES BLONDES, n° 19.

ET TOC !..., n° 20.

EN GALÈRE !, n° 21.

PAS DE VIE SANS FRIC, n° 22.

LES POISSONS ROUGES N'ONT PAS DE SECRET,
n° 23.

À PIEDS JOINTS, n° 24.

LE ZINC EN OR, n° 25.

FAIS-MOI PLAISIR... CRÈVE, n° 26.

LE JOKER EN MAIN, n° 27.

UNE BOUFFÉE D'OR PUR, n° 28.

LE VAUTOUR ATTEND TOUJOURS, n° 29.

ON REPIQUE AU JEU, n° 30.

C'EST LE BOUQUET !, n° 31.

N'Y METTEZ PAS VOTRE NEZ, n° 32.

PRÉSUMÉ DANGEREUX, n° 33.

UN HIPPIE SUR LA ROUTE, n° 34.

QUI VIVRA, RIRA, n° 35.

ÇA N'ARRIVE QU'AUX VIVANTS, n° 36.

C'EST MA TOURNÉE, n° 37.

FAIS-MOI CONFIANCE, n° 38.

DÉLIT DE FUITE, n° 39.

LE DENIER DU COLT, n° 40.

DU GÂTEAU !, n° 41.

L'ABOMINABLE PARDESSUS, n° 42.

VOIR VENISE... ET CREVER, n° 43.

COUCHE-LA DANS LE MUGUET, n° 44.

UN TUEUR PASSE, n° 45.

PARTIE FINE, n° 46.

UN BEAU MATIN D'ÉTÉ, n° 47.

LA BLONDE DE PÉKIN, n° 48.

C'EST PAS DANS MES CORDES, n° 49.

LES BOUCHÉES DOUBLES, n° 50.

ÇA IRA MIEUX DEMAIN, n° 51.

COLLECTION FOLIO POLICIER

Dernières parutions

- | | |
|-----------------------------|---|
| 370. Chuck Palahniuk | <i>Choke</i> |
| 371. Dan Simmons | <i>Revanche</i> |
| 372. Charles Williams | <i>La mare aux diams</i> |
| 373. Don Winslow | <i>Au plus bas des Hautes Solitudes</i> |
| 374. Lalie Walker | <i>Pour toutes les fois</i> |
| 375. Didier Daeninckx | <i>La route du Rom</i> |
| 376. Yasmina Khadra | <i>La part du mort</i> |
| 377. Boston Teran | <i>Satan dans le désert</i> |
| 378. Giorgio Todde | <i>L'état des âmes</i> |
| 379. Patrick Pécherot | <i>Tiuräi</i> |
| 380. Henri Joseph | <i>Le paradis des dinosaures</i> |
| 381. Jean-Bernard Pouy | <i>La chasse au tatou dans la pampa
argentine</i> |
| 382. Jean-Patrick Manchette | <i>La Princesse du sang</i> |
| 383. Dashiell Hammett | <i>L'introuvable</i> |
| 384. Georges Simenon | <i>Touriste de bananes</i> |
| 385. Georges Simenon | <i>Les noces de Poitiers</i> |
| 386. Carlene Thompson | <i>Présumée coupable</i> |
| 387. John Farris | <i>Terreur</i> |
| 388. Manchette-Bastid | <i>Laissez bronzer les cadavres !</i> |
| 389. Graham Hurley | <i>Coups sur coups</i> |
| 390. Thierry Jonquet | <i>Comedia</i> |
| 391. George P. Pelecanos | <i>Le chien qui vendait des chaus-
sures</i> |
| 392. Ian Rankin | <i>La mort dans l'âme</i> |
| 393. Ken Bruen | <i>R&B. Le gros coup</i> |
| 394. Philip McLaren | <i>Tueur d'aborigènes</i> |
| 395. Eddie Little | <i>Encore un jour au paradis</i> |
| 396. Jean Amila | <i>Jusqu'à plus soif</i> |
| 397. Georges Simenon | <i>L'évadé</i> |
| 398. Georges Simenon | <i>Les sept minutes</i> |
| 399. Leif Davidsen | <i>La femme de Bratislava</i> |
| 400. Batya Gour | <i>Meurtre sur la route de Bethléem</i> |

401.	Lamaison-Sophocle	<i>Œdipe roi</i>
402.	Chantal Pelletier	<i>Éros et Thalasso</i>
403.	Didier Daeninckx	<i>Je tue il...</i>
404.	Thierry Jonquet	<i>Du passé faisons table rase</i>
405.	Patrick Pécherot	<i>Les brouillards de la Butte</i>
406.	Romain Slocombe	<i>Un été japonais</i>
407.	Joe R. Lansdale	<i>Les marécages</i>
408.	William Lashner	<i>Vice de forme</i>
409.	Gunnar Staalesen	<i>La femme dans le frigo</i>
410.	Franz-Olivier Giesbert	<i>L'abatteur</i>
411.	James Crumley	<i>Le dernier baiser</i>
412.	Chuck Palahniuk	<i>Berceuse</i>
413.	Christine Adamo	<i>Requiem pour un poisson</i>
414.	James Crumley	<i>Fausse piste</i>
415.	Cesare Battisti	<i>Les habits d'ombre</i>
416.	Cesare Battisti	<i>Buena onda</i>
417.	Ken Bruen	<i>Delirium tremens</i>
418.	Jo Nesbø	<i>Les cafards</i>
419.	Batya Gour	<i>Meurtre au Kibboutz</i>
420.	Jean-Claude Izzo	<i>La trilogie Fabio Montale</i>
421.	Douglas Kennedy	<i>Cul-de-sac</i>
422.	Franco Mimmi	<i>Notre agent en Judée</i>
423.	Caryl Férey	<i>Plutôt crever</i>
424.	Carlene Thompson	<i>Si elle devait mourir</i>
425.	Laurent Martin	<i>L'ivresse des dieux</i>
426.	Georges Simenon	<i>Quartier nègre</i>
427.	Jean Vautrin	<i>À bulletins rouges</i>
428.	René Fregni	<i>Lettre à mes tueurs</i>
429.	Lalie Walker	<i>Portées disparues</i>
430.	John Farris	<i>Pouvoir</i>
431.	Graham Hurley	<i>Les anges brisés de Somerstown</i>
432.	Christopher Moore	<i>Le lézard lubrique de Melancholy Cove</i>
433.	Dan Simmons	<i>Une balle dans la tête</i>
434.	Franz Bartelt	<i>Le jardin du Bossu</i>
435.	Reiner Sowa	<i>L'ombre de la Napola</i>
436.	Giorgio Todde	<i>La peur et la chair</i>
437.	Boston Teran	<i>Discovery Bay</i>
438.	Bernhard Schlink	<i>Le nœud gordien</i>
439.	Joseph Bialot	<i>Route Story</i>
440.	Martina Cole	<i>Sans visage</i>

- | | |
|---|---|
| 441. Thomas Sanchez | <i>American Zazou</i> |
| 442. Georges Simenon | <i>Les clients d'Avrenos</i> |
| 443. Georges Simenon | <i>La maison des sept jeunes filles</i> |
| 444. J.-P. Manchette &
B.-J. Sussman | <i>L'homme au boulet rouge</i> |
| 445. Gerald Petievich | <i>La sentinelle</i> |
| 446. Didier Daeninckx | <i>Nazis dans le métro</i> |
| 447. Batya Gour | <i>Le meurtre du samedi matin</i> |
| 448. Gunnar Staalesen | <i>La nuit, tous les loups sont gris</i> |
| 449. Matilde Asensi | <i>Le salon d'ambre</i> |
| 450. Jo Nesbø | <i>Rouge-gorge</i> |
| 451. Olen Steinhauer | <i>Cher camarade</i> |
| 452. Pete Dexter | <i>Deadwood</i> |
| 454. Keith Ablow | <i>Psychopathe</i> |
| 455. Batya Gour | <i>Meurtre à l'université</i> |
| 456. Adrian McKinty | <i>À l'automne, je serai peut-être
mort</i> |
| 457. Chuck Palahniuk | <i>Monstres invisibles</i> |
| 458. Bernard Mathieu | <i>Otelo</i> |
| 459. James Crumley | <i>Folie douce</i> |
| 460. Henry Porter | <i>Empire State</i> |
| 461. James Hadley Chase | <i>Pas d'orchidées pour Miss Blan-
dish</i> |
| 462. James Hadley Chase | <i>La chair de l'orchidée</i> |
| 463. James Hadley Chase | <i>Eva</i> |
| 464. Arkadi et Gueorgui
Vainier | <i>38, rue Petrovka</i> |
| 465. Ken Bruen | <i>Toxic Blues</i> |
| 466. Larry Beinhart | <i>Le bibliothécaire</i> |
| 467. Caryl Férey | <i>La jambe gauche de Joe Strummer</i> |
| 468. Jim Thompson | <i>Deuil dans le coton</i> |
| 469. Jim Thompson | <i>Monsieur Zéro</i> |
| 470. Jim Thompson | <i>Éliminatoires</i> |
| 471. Jim Thompson | <i>Un chouette petit lot</i> |
| 472. Lalie Walker | <i>N'oublie pas</i> |
| 473. Joe R. Lansdale | <i>Juillet de sang</i> |
| 474. Batya Gour | <i>Meurtre au Philharmonique</i> |
| 475. Carlene Thompson | <i>Les secrets sont éternels</i> |
| 476. Harry Crews | <i>Le Roi du K.O.</i> |
| 477. Georges Simenon | <i>Malempin</i> |
| 478. Georges Simenon | <i>Les rescapés du Télémaque</i> |

Composition Nord Compo
Impression Novoprint
le 5 novembre 2007
Dépôt légal : novembre 2007

ISBN 978-2-07-034260-0/Imprimé en Espagne.

147269